

L'HOMME QUI RIT

CRITIQUE DE LA POLITIQUE

RENZO LE PARTISAN

CRITIQUE DES ARMES THÉÂTRE | CRÉATION

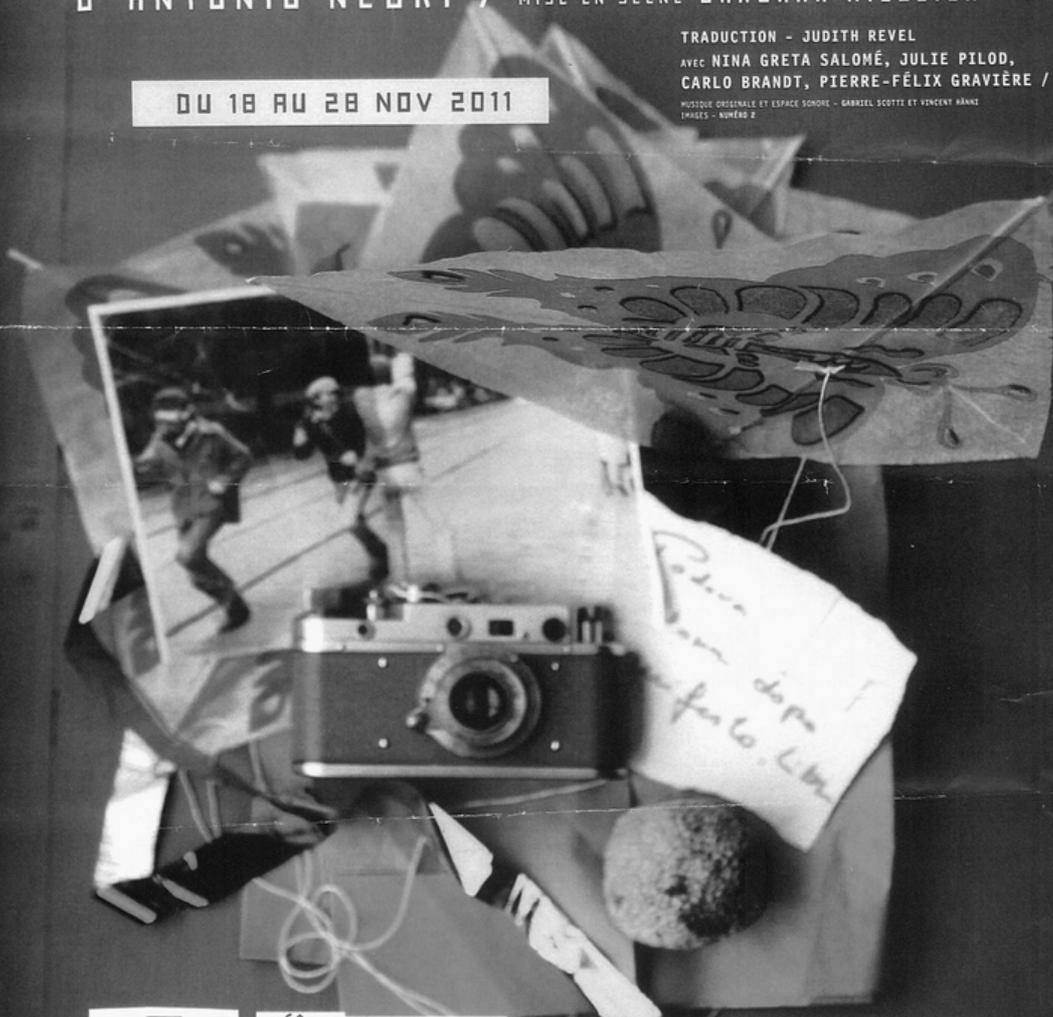
D' ANTONIO NEGRI / MISE EN SCÈNE BARBARA NICOLIER

TRADUCTION - JUDITH REVEL

AVEC NINA GRETA SALOMÉ, JULIE PILOD,
CARLO BRANDT, PIERRE-FÉLIX GRAVIÈRE /

MUSIQUE ORIGINALE ET ESPACE SONORE - GABRIEL SCOTTI ET VINCENT HANZ
THÈSES - N°100 2

DU 18 AU 28 NOV 2011



TGP

THÉÂTRE GÉRARD PHILIPPE
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE SAINT-DENIS

DIRECTION CHRISTOPHE RAUCK

RÉSERVATIONS 01 48 13 70 00

www.theatregerardphilippe.com

www.fnac.com - www.theatreonline.com

LE TGP - CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE SAINT-DENIS EST SUBVENTIONNÉ PAR LA DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION, LA DIRECTION DÉPARTEMENTALE DES CULTURES, LE CONSEIL GÉNÉRAL DE LA SEINE-SAINT-DENIS.

Le Monde

MOUVEMENT

Télérama

FRANCE

© Le Théâtre Gérard Philipe - 2011

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Sommaire

Barbara Nicolier, note sur la <i>Trilogie de la Critique</i>	page 5
Antonio Negri au théâtre :	
Antonio Negri, biographie	page 7
Antonio Negri : <i>De la philosophie et du théâtre</i>	page 8
Italie quarante ans d'histoire : 1943-1983	page 10
Figure du partisan	
Génération 40 :	
Bernard Droz : <i>La guerre et la Résistance en Italie</i>	page 20
Claudio Pavone : <i>Le choix de la Résistance, un exercice de liberté</i>	page 22
Italo Calvino : <i>Pourquoi ils combattent</i>	page 23
Claudio Pavone : <i>La Résistance urbaine : les GAP</i>	page 28
Claudio Pavone : <i>De la guerre à la révolution, une utopie politique</i>	page 30
Génération 68	
Isabelle Sommier : <i>Du « mai rampant » aux « années de plomb »</i>	page 35
Antonio Negri : <i>Le « mouvement » italien : un 68 de dix ans</i>	page 37
Donatella Della porta : <i>Les mécanismes de la violence politique</i>	page 40
Antonio Negri : <i>Le Militant de l'an 2000</i>	page 42
Responsabilité et morale de l'action	
Antonio Negri : <i>De la responsabilité</i>	page 44
Claudio Pavone : <i>Face aux représailles</i>	page 46
Elsa Morante : <i>Lettre aux Brigades Rouges</i>	page 47
Figure de l'homme de pouvoir indigné	
La corruption du pouvoir	
Antonio Negri : <i>Quarante ans de corruption d'État</i>	page 50
Hervé Rayner et Frédéric Attal : <i>une dynamique sociale endémique</i>	page 52
Antonio Negri : <i>Rire et faire vraiment de la politique</i>	page 54
Elsa Morante : <i>Refuser le pouvoir</i>	page 55
L'affaire Moro :	
Emmanuel Laurentin : <i>L'enlèvement d'Aldo Moro</i>	page 57
Lettres d'Aldo Moro	page 59
Leonardo Sciascia : <i>Aldo Moro, l'homme d'État</i>	page 63
Exode du pouvoir, le Brésil, après <i>La Tempête</i>	
<i>La Tempête</i> extrait	page 67
Georges-Hugo Tucker et Jan Kott : <i>Visions de Prospéro</i>	page 68
Giorgio Strehler : <i>Une Tempête dans des temps obscures</i>	page 70
Antonio Negri, <i>Exode</i> , extrait de <i>Essaim</i>	page 71
Éloge de la pauvreté et de l'amour	
Platon : <i>Amour, fille de pauvreté et d'expédient</i>	page 74
Antonio Negri : <i>Éloge de la vie nue</i>	page 75
François d'Assise, le petit pauvre	page 76
Résister comme la nature (extrait de <i>L'Homme plié</i>)	page 78
Bibliographie	page 79
Autour du spectacle	page 80

L'Homme qui rit, Prologue (extrait)

Le Chœur

(...) Les nouvelles générations, celles qui remplissent parfois les places de ce pays, semblent ne pas se rappeler, et peut-être qu'elles ne se souviennent effectivement de rien. Quand il y a, comme maintenant, trop de monstres, trop de bouffons sur le devant de la scène, il est difficile d'imaginer une histoire épique aussi récente. Et pourtant, il nous semble, à nous, utile de nous souvenir. (...)

On n'arrête pas l'histoire. Toujours plus de violence, toujours moins de droits, toujours plus de lois d'exception. La résistance ne se calme pas. L'indignation hurle, et le désespoir succède à l'impossible. Dans cet enfer, les amis et les ennemis n'ont parfois plus réussi à se reconnaître. Même ceux qui étaient sages ont perdu la tête. D'autres y ont laissé leur vie : quelques temps auparavant, ils n'auraient jamais pu l'imaginer.

Où donc était la limite qui distinguait la résistance de la répression ? Où donc était la justice ? Difficile de répondre, encore aujourd'hui.

(...) En Italie, l'histoire que nous allons vous raconter est donc arrivée. Un événement crucial, qui a fait de l'ombre à tous les autres. Aujourd'hui, au ciel ou ailleurs, les acteurs de cet événement extraordinaire regardent le passé. Ils pleurent, ils rient. Ceux qui pleurent et ceux qui rient ne sont pas des ennemis, et



puis personne ne résiste à la vérité. Mais avant d'en sourire du ciel, il faut raconter la violence sur la terre. Une fois que nous aurons regardé en face la vérité, une fois que nous en aurons compris l'absurdité, alors et seulement alors, nous pourrons laisser libre cours à l'imagination.

Et nous pourrons sourire – non pas pour effacer ce qui s'est passé, ni pour diminuer la gravité des actes et oublier les deuils, mais pour accorder enfin à tous les

personnages de cette histoire un repos. Dans le rêve et dans la fiction dramatique, cette paix peut être atteinte. (...)

Ne soyez pas surpris si, dans cette tragédie, nous essayons souvent de rire. Le théâtre représente un lieu du visible : mais le visible est discontinu et les événements, dans leur entrechoquement, dans leur diversité, dans leur confrontation, ouvrent au rire. Notre rire répond à celui de l'histoire.

Les deux premières pièces la *Trilogie de la critique* *L'Homme qui rit* (*critique de la politique*) et *Renzo le Partisan* (*critique des armes*) s'emparent chacune de faits réels et historiques qui embrassent deux générations de militants politiques. L'auteur y interroge les valeurs fondatrices de la démocratie en opérant un double déplacement : un éloignement historique et un détour par l'Italie.

L'Homme qui rit s'appuie sur un événement qui bouleversa l'histoire italienne récente - l'enlèvement et l'assassinat du secrétaire de la Démocratie Chrétienne Aldo Moro par les Brigades Rouges, en 1978 – délit dont Antonio Negri fut accusé avant d'en être totalement blanchi, mais qui lui valut un certain nombre d'années d'incarcération-.

Cette pièce affronte à la fois le thème de la corruption du pouvoir et celui du glissement d'une volonté de changement et de révolution, née dans les luttes - parfois très dures - pour la liberté et le droit au bonheur, vers l'impasse morale et politique que représente le geste de mise à mort d'un homme. Elle se déroule dans les années 1970 où nous suivons cet homme de pouvoir qui fait corps avec sa haute fonction publique. De son bureau il assiste la crise économique, la corruption et la violence d'État, non sans conséquences. Alors qu'il s'essaie au compromis il est enlevé, séquestré et condamné à mort par un tribunal populaire. La sentence sera exécutée mais elle n'aura pas lieu. La fiction théâtrale change les dimensions de la perception : l'homme et son jeune ravisseur, dans le court temps de la représentation, dénouent ensemble les liens du pouvoir et de la corruption. L'homme qui rit se retrouve à la verticale de lui-même. Éloge de la pauvreté et de l'amour.

Jeunesse et violence, sont au centre de la seconde pièce. *Renzo le partisan* achève son adolescence dans le fracas de la guerre. Premier baiser, premier coup de feu. Il se résout à accomplir un acte de violence après l'avoir refusé. Parallèlement à son apprentissage d'homme s'élabore la Constitution. La paix revenue sera assourdissante : sous les yeux de Renzo, les valeurs de la démocratie s'établissent sur le sang et la corruption. Parce que l'injustice perdure, il hésite à reprendre les armes et s'emparera finalement d'un éclair à main nue. Cette pièce affronte d'une autre manière les thèmes croisés de la violence et de la lutte. La critique des armes est nécessaire, et elle est souvent produite par les armes de la critique - ce qui ne signifie pas que le réformisme pur et simple soit le seul horizon auquel aspirer: c'est dans cette contradiction que le jeune Renzo se débat, à la fin de la guerre, au moment de la chute du fascisme et de la défaite du nazisme. Cette histoire vraie devenue fable dramatique, résonne ici et maintenant. Qu'advient-il de notre jeunesse ? Qu'en est-il de la violence ?

Ces deux pièces invitent à tenir parole : ici le mot a valeur d'action. Il s'agit d'une dramaturgie effective et affective ; celle-ci interroge, tisse et élabore. Elle fraie un passage du je au nous. Le temps de la représentation théâtrale.

Un dispositif pour deux pièces épiques et cadencées.

Une distribution commune aux deux pièces met en perspective les époques que couvrent les fictions. Les comédiens – tour à tour chœur et protagonistes – assument plusieurs rôles. Ce demi-siècle d'histoire se déploie dans un dispositif scénique sommaire : un écran, une table, quelques chaises, où les séquences – neuf pour chaque pièce – cadencent l'enchaînement des événements. Nous privilégions l'autonomie de chaque expression, comme l'univers sonore et les projections d'images, afin d'élaborer-en direct un espace commun au service de la fiction théâtrale et du jeu des acteurs. Un montage de films d'archives et d'images inédites de Numéro 2 remonte le cours de l'histoire et produit en direct les documents de ce temps retrouvé. L'espace sonore, de Gabriel Scotti et Vincent Hänni, contextualise et dramatise, il ancre la fiction en scène et vrille nos sens.

Barbara Nicolier



ANTONIO NEGRI AU THÉÂTRE



Antonio Negri, après la séance de lecture de *Renzo le partisan*, par l'Association Avanti!01, le 3 décembre 2009 (photos : D.T.)

Antonio Negri, biographie

Antonio Negri est né en 1933. Il a longtemps dirigé l'Institut d'études politiques de l'université de Padoue où il enseignait la philosophie politique. Figure importante des mouvements de contestation politique et sociale de la gauche extraparlamentaire dans les années 1970 en Italie, il a été incarcéré en 1979, puis contraint à l'exil en France en 1983. Il a enseigné à l'université de Paris VIII, à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm et au Collège International de Philosophie. Auteur de nombreux essais sur la pensée philosophique moderne (en particulier sur Descartes, Spinoza, Marx ou Leopardi), il a par ailleurs publié plusieurs livres d'analyse politique. Parmi ceux-ci, *Le pouvoir constituant* (1995), puis *Empire* (2000), co-écrit avec Michael Hardt, qui a été salué mondialement et a été suivi de *Multitude* (2006) et enfin *Commonwealth* (2009) dont la traduction est à peine achevée et qui sera publié chez Bayard cette saison.

Antonio Negri a découvert l'écriture théâtrale en marge de son travail de recherche philosophique et politique. En 2001 lors de la création d'*Avanti!* au Théâtre de Vidy-Lausanne, Barbara Nicolier lui proposa d'adapter à la scène des extraits d'*Empire* et d'*Exil*. Cette expérience scénique conforta la metteure en scène de la pertinence de cette écriture à la scène. Quelques échanges épistolaires et de rapides séances de travail, auxquelles la metteure en scène associe un vidéaste et un dramaturge, aboutirent à l'écriture de la première pièce de théâtre *Essaim (didactique du rebelle)* puis à *L'homme plié* qui donneront lieu à plusieurs créations en Suisse, en Allemagne, en Italie et en France. *Cithéron* clos ce premier cycle, édité en mars 2009 chez Stock, sous le titre de *Trilogie de la différence*, dans une traduction de Judith Revel.

Antonio Negri signe aujourd'hui un nouveau cycle composé de *L'homme qui rit (critique de la politique)*, *Renzo le partisan (critique des armes)*, et *Prométhée (critique du divin)* réunies dans une *Trilogie de la critique*¹ inédite à ce jour.

Les thèmes qui travaillent ces deux trilogies sont, d'une pièce à l'autre, ceux de l'engagement politique, du problème – politique, éthique – de l'usage de la violence, de la solitude et de la volonté de communauté, de la puissance créative des hommes et des femmes envers et contre tout, même quand tout semble désormais saturé de souffrance. Ils se déploient dans des espaces-temps différents, et créent par là même un jeu de renvois et d'échos, de similitudes et de différenciations qui est destiné à interroger notre propre présent : le monde contemporain.

Depuis que j'ai commencé à écrire des pièces de théâtre, j'ai cherché à expérimenter un autre type de rapport au langage et aux idées, qui passe sans doute davantage par la création, l'invention au sens strict, le plaisir de la parole. Cela ne veut pas dire que l'écriture philosophique et politique – la production de concepts – ne soit pas elle-même créative, au contraire, mais c'est un autre type de relation à la matérialité de la langue et de plaisir. [*Au théâtre, le rapport à la langue*] devient presque physique, palpable, matériel. C'est assez difficile pour moi, qui viens d'une tradition abstraite (celle de la philosophie), et, en même temps, il y avait là quelque chose de totalement évident – parce que quand on est radicalement matérialiste, comme je le suis, la question de la matérialité de la langue ne peut pas ne pas se poser. La matérialité des corps, des affects, des luttes, du langage, tout cela doit être pensé comme un même plan d'immanence. C'est pour cela que j'ai essayé – sans doute maladroitement, mais avec une vraie passion, un plaisir très grand, et une exigence qui n'était pas seulement extérieure, esthétique, mais qui était politique, ontologique – de mettre tout ensemble ! (...) La rencontre entre le théâtre et la philosophie ne repose pas seulement sur les arguments que l'on traite ou sur les figures déployées, elle dépend surtout du langage. Il faut transformer le langage, il faut l'enraciner dans un dialogue, passer de la communication abstraite à une communication pleine qui permet aux corps de se rencontrer les uns les autres. C'est ça le théâtre. (...)

Il me semble que mes idées philosophiques et politiques, mon militantisme et mon théâtre sont malgré tout très liés, ne serait-ce que parce que, dès le départ, j'ai voulu me confronter à la tradition du théâtre didactique. J'avais en tête Brecht et Müller. Et j'avais aussi à l'esprit la tragédie grecque. (...) Il y a toujours eu quelque chose de théâtral dans mes écrits philosophiques et politiques – on me l'a d'ailleurs suffisamment reproché ! (...) Mais il est vrai aussi que c'est un exercice difficile transformer la dialectique interne au discours philosophique en un dialogue, en un exercice concertant, en une circulation sociale du langage, cela ne va pas de soi – et c'est là que l'enjeu politique apparaît. (...)

Il existe une nécessité pour la philosophie de s'exposer en tant que telle [*c'est-à-dire comme matérialité. Il nous faut*] simplement traduire cela, le rendre visible, exposer dans le langage [*sa*] corporéité, que des siècles de métaphysique ont masqué. (...) Cette concrétisation corporelle des concepts [*est absolument fondamentale*]. Et c'est là que la parenté entre un certain exercice du théâtre et un certain exercice de la philosophie – et, pour ce qui me concerne, un certain exercice de la politique – devient évidente. (...)

« Le risque » dans l'écriture théâtrale revient à poser des questions qui doivent être expliquées et résolues... Or ce sont deux choses extrêmement différentes, que de résoudre (ou de chercher à résoudre) un problème à travers le jeu des concepts, et de le faire à travers une fiction de réalité. Paradoxalement, cette fiction de réalité est toujours quelque chose de très concret (...) : le concret de l'artifice théâtral, cette vérité du factice [qui] engage le statut ontologique de la création. Faire exister de l'être nouveau ; réfléchir politiquement, philosophiquement – et aussi théâtralement – sur les conditions de possibilité de cette création, c'est cela, l'ontologie. Parfois, je me dis même qu'il est plus facile de penser l'ontologie à travers le théâtre qu'à travers la réflexion philosophique... Et ceux qui y voient un aveu de faiblesse se trompent ; ou alors, ils continuent à penser le théâtre comme un exercice dévoyé du langage, une sorte de concession à la fantaisie et à l'erreur, à la rêverie et au factice, contre la vérité absolue des idéaux philosophiques... Et là, plus que jamais, il devient utile de relire les tragédies – ou de les leur faire lire – pour contrer ce genre d'ineptie... (...)

philosophie et du théâtre

Selon moi, la création se joue dans la reconnaissance du renouveau du monde, parce que le monde a complètement changé. (...) Aujourd'hui, nous devons montrer ce qu'est l'homme nouveau : un homme nouveau qui est le produit des défaites du communisme et du capitalisme. Cet homme nouveau, qui est déjà là, devant nous, tout autour de nous, dans la multitude de tous et dans la singularité de chacun, dans les rapports qui se tissent entre les singularités et la multitude, c'est ce que j'essaie de penser à travers un concept que je creuse en ce moment – du point de vue philosophique, du point de vue politique : le « commun ». Et ce commun, c'est précisément ce que le théâtre devrait pouvoir exprimer avec une certaine anticipation par rapport à la philosophie. Parce que la philosophie est encore liée à une codification langagière et conceptuelle qui appartient au passé, alors qu'à l'inverse le théâtre est une expression future, l'expression à venir de ce que nous sommes, ouverture à l'être nouveau, naissance continuée. (...) Le théâtre [*est essentiellement*] pour moi une manière de donner vie à une multitude libre, créatrice et suffisamment puissante pour surmonter les obstacles qui se présentent à elle. Ce n'est pas un ersatz de la réalité, c'est la vie elle-même, anticipée par le théâtre. Le théâtre est un horizon de vie.

« Théâtre de la philosophie », entretien avec Aliocha Wald Lasowski, (fragments)

J'entends « théâtre didactique » moins dans le sens de Brecht, que comme la mise en jeu d'un mécanisme à la Paulo Freire, d'une participation qui enseigne, plus importante d'un point de vue affectif que culturel. La didactique naît par un concours collectif, pluriel. Elle commence toujours par la déclaration absolue : « Non. Moi, je suis libre et je veux rester libre, je veux construire la communauté et la joie. » Ce n'est pas seulement un droit, c'est lié à une réalité anthropologique. A cela s'ajoute l'aspect philosophique, le fait qu'on ne peut construire ni concept ni langage hors d'une construction collective qui mette ensemble les perceptions et les transforme en un moyen de compréhension commun. Enfin, il y a la dimension politique, où la socialité et la construction des concepts deviennent une pratique de vivre ensemble et de trans-

formation du monde. L'histoire se construit dans ce passage politique, c'est la forme dans laquelle les hommes vivent ensemble.

Je ne cherche pas à écrire plus simplement pour le théâtre que pour la philosophie. On vit sur différents niveaux, certains tout à fait élémentaires, d'autres complètement réfléchis et représentés. C'est beau de les faire fonctionner ensemble. Le rapport entre une langue philosophique et une langue théâtrale ne peut pas être configuré comme un rapport d'une discipline à une autre ou d'une profession à une autre. Le théâtre est essentiellement dialogue : être ensemble et parler ensemble, pas dans le sens où je parle avec toi, mais dans le sens où j'interviens dans notre commun pour nous former réciproquement. C'est une mise ensemble, un acte absolument politique. Quant au langage philosophique, il accumule toujours la question et la réponse, ce n'est pas un fil qu'on tire, mais une réflexion autour de l'interruption.

Si je devais faire une école de préparation à la philosophie, je la ferais sur cet exercice : combien peut-on poser de questions à la suite ? décembre 2007, in *Quittez le théâtre affamés de changement*

ITALIE, QUARANTE ANS D'HISTOIRE : 1943-1983

La guerre sur la péninsule

1943

- mars Un mouvement de grève antifasciste parti le 5 des usines FIAT de Mirafiori à Turin s'étend durant tout le mois aux usines du Nord du pays.
- 13 mai Les armées italiennes et allemandes d'Afrique se rendent aux Alliés en Tunisie
- 10 juillet Les Alliés débarquent en Sicile et la conquièrent en un mois.
- 19 juillet Premier bombardement de Rome, qui en connaîtra 53.
- 25-26 juillet Mussolini, mis en minorité au Grand Conseil du fascisme est démis de ses fonctions et arrêté. Le roi Victor Emmanuel III retrouve ses pouvoirs institutionnels et charge le maréchal Badoglio de la formation d'un gouvernement. Scènes de liesses dans tout le pays. Le Parti fasciste est dissout le 27.
- 4 Août Naples, qui sera bombardée 180 fois dans la seule année 1943, connaît son plus dur bombardement.
- 19 août Les ouvriers des usines de l'Italie du Nord déclarent la grève.
- 3 septembre Le général Castellano signe en Sicile un armistice avec les Alliés, qui est déclaré le 8. La Wehrmacht désarme immédiatement les troupes italiennes et devient une armée occupante – elle est à Rome le 11. Le général Kesselring commandant en chef des troupes allemandes en Italie déclare la péninsule zone de guerre. Badoglio et le roi abandonnent la zone occupée pour se réfugier au Sud, sous la protection des Alliés.
- 9 septembre Les troupes alliées prennent pied sur le continent à Salerne.
- 12 septembre Mussolini est enlevé par un commando SS de sa prison dans les Abruzzes pour être rétabli au pouvoir par Hitler. Le 22 il proclame un nouveau régime, entièrement sous contrôle allemand : la République de Salò.
- 27 septembre Début de l'insurrection populaire de Naples qui sera libérée de l'occupation allemande après quatre journées de combats. Les Alliés entrent dans la ville libre le 1^{er} octobre.
- 16 octobre Déportation de 1022 Juifs de Rome.
- 17-19 octobre Premiers attaques des groupes de partisans contre les forces allemandes dans la province de Lecco en Lombardie. En plus du front contre les Alliés au Sud, les Allemands devront désormais lutter dans toutes les régions qu'ils occupent contre des partisans de mieux en mieux organisés et se livreront à de brutales représailles.
- 19 novembre Mise en place de la nouvelle milice fasciste la Guardia nazionale repubblicana qui comprendra 60 000 volontaires.
- nov.-décembre Nouvelles vagues de grèves dans les usines de Milan et Turin.

1944

- 4 janvier Début de l'offensive alliée contre Monte Cassino dont les Allemands ont fait une forteresse. Ils ne la prendront que le 18 mai.
- 22 janvier Les troupes alliées débarquent à proximité de Rome à Nettuno et Anzio.
- 2 février La république libre du Corniolo est autoproclamée sur un territoire libéré par les partisans en Émilie Romagne. Une vingtaine de ces « républiques partisans » verront le jour dans le Nord de l'Italie, surtout dans l'été, dont la plupart ne survécurent que quelques semaines.

- 1^{er} mars Une grève spontanée, qui éclate à Milan, se répand rapidement dans toute régions occupées par les Allemands.
- 24 mars En représailles à un attentat via Rasella à Rome qui tue 32 soldats, les Allemands fusillent 335 otages dans une carrière aux alentours de Rome, la Fosse Ardéatine
- 21 avril Badoglio forme un nouveau gouvernement d'unité nationale comprenant toutes les forces anti-fascistes, y compris les communistes.
- 4 juin Les troupes alliées entrent dans Rome. Le lendemain, Victor-Emmanuel, trop compromis avec le fascisme, abdique au profit de son fils Humbert.
- 9 juin Institution du commandement général des formations partisanses, le corps des volontaires pour la liberté (*Corpo Volontari della Libertà*).
Formation de la Confédération générale italienne du travail, premier syndicat officiel rassemblant les socialistes, les communistes et les démocrates chrétiens.
- 11 août Les troupes alliées entrent dans Florence, en proie à l'insurrection depuis le 4.
- 12 août 560 civils sont assassinés par des SS à Sant'Anna di Stazzema, dans la province de Lucques en Toscane
- 29 septembre Dans une opération contre un groupe de partisans, une division SS massacre 700 civils en six jours à Marzabotto et d'autres villages des collines du Monte Sole, vers Bologne troupes allemands.
- 17 octobre La sanglante répression d'émeutes de la faim à Palerme fait une centaine de victimes.
- 17 novembre Le commandement allié demande aux partisans suspendre les combats en attendant une offensive de printemps, les laissant ainsi livrés à eux-mêmes en territoire occupé.
- 7 décembre Le Comité de libération pour l'Italie du Nord (CLNAI) accepte de soumettre ses actions au commandement allié.

1945

- 31 janvier Les femmes accèdent au droit de vote.
- 28 mars Grèves ouvrières à Milan et Turin.
- 5 avril L'offensive alliée reprend en direction de la vallée du Pô.
- 18 avril Grève générale à Turin.
- 21 avril Bologne est libérée par les Alliés, puis Modène (le 22), Ferrare, Parme et Reggio Emilia (le 24), Venise (le 28).
- 25 avril Le CLNAI décrète l'état d'exception et l'insurrection générale dans toute sa zone d'influence, permettant la libération par les partisans de Milan, Turin et Gênes.
- 27 avril Mussolini est capturé par un groupe de partisans alors qu'il tentait de fuir vers la Suisse. Il est fusillé le lendemain et son corps est exposé Piazza Loretto à Milan, là où les miliciens fascistes avaient fusillé quinze partisans le 10 août 1944.
- 29 avril Les troupes allemandes d'Italie se rendent. La dernière bataille de la guerre sur le territoire italien a lieu le lendemain à Ponti sul Mincio, près de Mantoue.
- 21 juin Formation d'un gouvernement d'unité nationale, comprenant toutes les forces antifascistes, dirigé par le chef de la résistance en Italie du Nord Ferruccio Parri.
- 24 novembre Parri est poussé à la démission par les partis de droite. Alcide De Gasperi, président du parti de la Démocratie chrétienne (DC) forme un nouveau gouvernement le 10 décembre. Pendant quarante ans, tous les gouvernements italiens, avec des coalitions diverses, resteront dirigés par un Démocrate chrétien.

La reconstruction et le boom économique

1946

- 1^{er} janvier Le gouvernement recouvre sa souveraineté en Italie du Nord.
- 2 juin Référendum institutionnel pour décider si l'Italie restera une monarchie ou deviendra une république. Les Italiens choisissent la République par 12 millions de voix contre 10 à la monarchie. L'élection de l'Assemblée constituante a lieu le même jour. Humbert II quitte l'Italie pour le Portugal.
- 22 juin L'amnistie générale pour les délits politiques est décrétée.
- 26 décembre Fondation du parti néo-fasciste, le Mouvement Social Italien.

1947

- 11 janvier Première scission à l'intérieur du Parti socialiste. Les Socialistes italiens ne cessent dès lors de se diviser et de se rassembler, en particulier sur la question de leur participation au gouvernement et de leur alliance avec le Parti communiste.
- 10 février Signature des traités de paix.
- 1^{er} mai La bande du mafieux Salvatore Giuliano tue 11 manifestants socialistes siciliens à Portella della Ginestra.
- 24 mai De Gasperi écarte les Socialistes et les Communistes du gouvernement
- 22 décembre L'assemblée constituante approuve la constitution

1948

- 18 avril Aux élections législatives, la DC obtient la majorité absolue à la Chambre.
- 14 juillet Un attentat contre le dirigeant communiste Palmiro Togliatti déclenche plusieurs jours de violences et d'émeutes.
- 22 juillet Scission de l'unité syndicale.

1949

- mai-juin Grande grève des ouvriers agricoles dans la plaine du Pô
- 12 juillet Le Vatican proclame l'excommunication des communistes et de leurs alliés.
- octobre Début d'une grande vague d'occupation des terres non cultivées en Calabre, qui s'étend à tout le sud et se poursuivra toute l'année suivante. Le 29, trois paysans sont tués par les carabinieri lors d'une manifestation à Melissa déclenchant de violentes manifestations pendant des mois, notamment à Crotona et Torremaggiore. Le gouvernement entamera une réforme agraire en décembre.

1950

- 9 janvier Six ouvriers sont tués par la police lors d'une manifestation à Modène contre la fermeture de leur entreprise. Cet incident intervient dans une vague d'occupations d'usine contre les licenciements qui s'étendront dans tout le pays durant toute l'année.
- Février Occupation des terres abandonnées du prince Torlonia dans le bassin de Fucino dans les Abruzzes. Le 22, une grève générale dans la région soutient les paysans, qui obtiendront le mois suivant le payement de leurs journées de travail spontanées.
- 1^{er} mars Nouvelle vague d'occupation des terres dans le sud, qui s'étend au centre et au sud. La contestation touche même les zones industrielles de Gênes et Venise. Ces mouvements sont brutalement réprimés.

5 juillet Le mafieux Salvatore Giuliano est retrouvé mort. Une polémique naît au sujet d'une possible collusion des forces de l'ordre, le gouvernement et la mafia.

Août Constitution de la *Cassa per il Mezzogiorno* pour le développement du Sud.

10 août L'émigration est de nouveau autorisée.

1951

29-31 janvier Premier festival de la chanson italienne à San Remo.

14 novembre Des inondations dans le Polesine en Vénétie font une centaine de morts et 200 000 sans-abris.

1954

3 janvier Création de la télévision publique, RAI.

1957

6 février Le Parti socialiste, à son congrès de Venise met un terme à sa collaboration avec le PCI et cherchera dès lors à affirmer son indépendance à gauche.

2 juillet Sortie des usines FIAT de la première *cinquecento*. Près de 4 millions d'exemplaires seront construits jusqu'en 1975.

1960

avril Une nouvelle crise gouvernementale montre que la DC a de plus en plus de mal à rassembler une majorité homogène de droite pour stabiliser ses gouvernements en se passant de la gauche – et doit même s'appuyer sur les néo-fascistes du MSI.

début juillet Des manifestations éclatent à Gênes contre le congrès national du MSI, donnant lieu à de violents affrontements avec la police. Les manifestations s'étendent à Rome, Reggio Emilia, Catane, Palerme. L'extrême brutalité de la répression qui fait plusieurs morts, provoquera la chute du gouvernement le 19.

1962

26 janvier Au congrès de la DC à Naples, Moro réussit à imposer sa politique de centre gauche. Un mois plus tard un nouveau gouvernement DC est formé avec la participation des Sociaux-démocrates et des Républicains, et avec l'abstention des Socialistes.

7-9 juillet Violents affrontements entre des manifestants ouvriers de la FIAT, en grève depuis le mois de mai et les forces de l'ordre Piazza Statuto à Turin. Les syndicats, dépassés, condamnent les violences.

11 octobre Ouverture du concile Vatican II par le pape Jean XXIII

27 octobre Le président de l'agence italienne du pétrole Enrico Mattei meurt dans un accident d'avion, donnant lieu à des présomptions de complot.

1963

25-29 octobre Le congrès du PSI autorise l'entrée de socialistes au gouvernement.

5 décembre Aldo Moro forme un gouvernement de centre gauche incluant les Socialistes.

1966

janvier Occupation de l'Institut des sciences sociales de Trente par des étudiants de gauche.

4 novembre Des inondations historiques de l'Arno ravagent Florence laissent 50000 personnes sans abri. Un grand élan de solidarité se répand dans tout le pays.

Le « mai rampant » et la « stratégie de la tension »

1968

- janvier Commencé l'année précédente à Pise, un mouvement d'occupation des universités s'étend à tous le pays avec parfois des affrontements avec des groupes néofascistes.
- 1^{er} mars Violents affrontements entre étudiants et forces de l'ordre à l'université d'architecture de valle Giulia à Rome, occupée depuis février.
- Juin Démission du gouvernement Moro après les élections législatives. S'ensuit une crise gouvernementale qui durera jusqu'en décembre.

1969

- 21 février Moro commence à promouvoir un rapprochement de la DC avec le PCI.
- 25 avril Un attentat à la bombe fait 6 blessés au stand Fiat de la foire de Milan.
- 3 juillet « Bataille de Corso Traiano » à Turin, entre les habitants du quartier et la police.
- 9 août Huit attentats à la bombe sont perpétrés dans des trains provoquant 12 blessés.
- 11 septembre Une grève générale dans la métallurgie lance le mouvement de l'« Automne chaud ».
- 12 décembre Un attentat à la bombe à la Banque de l'Agriculture, place Fontana à Milan, fait 17 morts et 88 blessés. Cet attentat, comme les précédents, sont d'abord attribués aux milieux anarchistes, mais ils sont en fait l'œuvre de groupes d'extrême droite.

1970

- 22 juin Dans le climat tendu d'émeutes régionalistes en Calabre, instrumentalisées par le MSI, un train déraile près de la gare de Gioia di Tauro et tue 6 personnes. L'accident se révélera un attentat d'extrême droite perpétré avec l'aide de la 'ndrangheta.
- 12 septembre L'étudiant Saverio Saltarelli est tué par un policier durant une manifestation à Milan
- 17 septembre Fondées en août, les Brigades rouges (BR) accomplissent leur premier attentat à Milan en incendiant la voiture du Président de Siemens.
- 7 décembre Tentative de coup d'État fasciste du « Prince Borghèse ».

1972

- 3 mars Les Brigades rouges enlèvent et séquestrent pendant quelques heures le dirigeant de Simens, Idalgo Macchiarini.
- 14 mars L'éditeur d'extrême gauche Giangiacomo Feltrinelli, qui vivait dans la clandestinité depuis 1970, est retrouvé mort près de Milan dans des circonstances douteuses.
- 17 mai Le commissaire Luigi Calabresi responsable des enquêtes sur les attentats de 1969 est assassiné par un commando d'extrême gauche.

1973

- 23 janvier L'étudiant Roberto Franceschi est tué devant l'université de la Bocchoni à Milan par les forces de l'ordre durant une manifestation d'extrême gauche.
- 9 mars La comédienne Franca Rame, épouse de Dario Fo, tout deux célèbres artistes-militants de gauche, est enlevée, battue et violée par un commando d'extrême droite.
- 2 avril « Jeudi noir » à Milan : le policier Antonio Marino est tué lors d'affrontements violents durant une manifestation interdite du MSI.
- 13 avril Deux militants de *Potere Operaio* incendient la maison d'un leader néofasciste dans le quartier de Primavalle à Milan et provoquent la mort de ses deux fils.
- 17 mai Un attentat néofasciste contre le président du conseil Mariano Rumor, fait 4 morts.
- 3 juin Autodissolution de *Potere Operaio*, suite à un désaccord stratégique.
- 28 septembre Dans une série d'articles, le secrétaire général du PCI, Enrico Berlinguer, propose un rapprochement avec la DC appelé « compromis historique ».
- 9 novembre Un complot néofasciste contre l'État, la « Rose des vents », est déjoué à La Spezia.

1974

- 27 janvier L'état d'alerte proclamé dans les casernes relance les rumeurs de coup d'État.
- 18 avril Les BR enlève le magistrat Mario Sossi à Gènes et le détiennent jusqu'au 23 mai, sans obtenir la libération de leurs camarades en prison.
- 22 mai Création d'une unité anti-terroriste dans le corps des carabinieri.
- 28 mai Une bombe sur le cortège d'une manifestation syndicale Piazza della Loggia à Brescia tue 8 personnes et blesse 100 autres.
- 17 juin Un commando des BR attaque le siège du MSI de Padoue et tue 2 militants.
- 4 août Une bombe du groupe néofasciste *Ordine Nuovo* dans le train *Italicus* tue 12 passagers.
- 8 septembre Arrestation des dirigeants des BR, Renato Curcio et Alberto Franceschini.
- 9 octobre Grève générale dans les usines FIAT contre une vague de licenciements.

1975

- 27 février Combats de rue à Rome entre militants de *Potere Operaio* et du MSI pendant le procès de l'incendie de Primavalle ; un militant néofasciste, Mikis Mantakas est tué.
- 16 avril Deux militant d'extrême gauche, Claudio Varalleli et Giannino Zibecchi, sont tués lors de manifestations à Milan.
- 15 mai Un commando BR tire sur le responsable de la DC à Milan
- 21 mai Le parlement renforce les pouvoirs de la police et de la magistrature.
- 5 juin Les carabinieri tuent Margherita Cagol, fondatrice des BR, en tentant de l'arrêter.
- 14-15 juin Progression du PCI aux élections législatives.
- 13 octobre Nouvelles lois renforçant les pouvoirs de la police.
- 2 novembre Pier Paolo Pasolini est sauvagement assassiné dans des circonstances obscures.
- 22 novembre Piero Bruno, un jeune militant de *Lotta Continua*, est tué par balle par la police lors d'une manifestation à Rome.

1976

- 9 février Naissance de *Radio Alice* à Bologne, l'une des premières radios pirates liées à la gauche extraparlamentaire.
- 29 avril Premier assassinat politique du groupe d'extrême gauche, *Prima Linea* : le conseiller municipal MSI Enrico Pedevoni.
- 4 mai Ouverture à Turin du procès contre *Ordine Nuovo*.
- 17 mai Ouverture à Rome du procès contre les BR. Pendant deux ans, il sera bloqué et interrompu par des incidents de séance et des attentats commis à l'extérieur, comme l'assassinat du procureur de la République Francesco Coco à Gènes le 8 juin et celui du président de l'ordre des avocats Fulvio Croce à Turin le 28 avril 1977.
- 2 juin A Milan les BR tirent sur Indro Montanelli, le directeur du *Giornale Nuovo* et le lendemain à Rome sur Emilio Rossi, le rédacteur en chef du Journal télévisé.
- 20-21 juin Nouvelles élections législatives et nouvelle poussée du PCI. Des groupes radicaux autour de *Lotta Continua* présentent une liste qui obtient 1,5% des voix et 6 élus.
- 10 juillet À Rome, le juge Vittorio Occorsio, responsable de l'enquête sur l'attentat de Piazza Fontana est assassiné par un commando néofasciste.
- 8 octobre Le gouvernement annonce des mesures d'austérité.
- Novembre *Lotta Continua*, divisée sur les questions féministes s'autodissout.
- 27 novembre Manifestations de femmes à Rome contre la violence sexuelle.
- 30 novembre Deux ministres de la DC sont impliqués dans le scandale de corruption « Lookheed »

Nouvelle vague du mouvement et « années de plomb »

1977

- 21 janvier Le parlement vote la loi de dépenalisation de l'avortement.
- 17 février Le secrétaire du syndicat communiste CGIL, Luciano Lama, est chassé de son meeting à l'université de La Sapienza à Rome par des étudiants autonomistes. C'est la naissance d'une nouvelle vague de contestation étudiante, le « mouvement de 77 ».
- 11 mars Une manifestation à l'université de Bologne tourne à l'émeute. L'étudiant Francesco Lorusso est tué lors de violents combats en centre-ville où la police ouvre le feu. Le lendemain, des blindés sont envoyés en ville, s'ensuit une vague d'arrestation.
- 22 avril Après la mort du policier Passamonti lors d'affrontement dans le quartier de San Lorenzo à Rome, les manifestations sont interdites jusqu'au 31 mai.
- 12 mai A Rome, l'étudiante Giorgiana Masi est tuée par balle par la police lors d'une manifestation interdite du Parti radical.
- 23 septembre A Bologne les rencontres de l'extrême gauche « contre la répression » rassemble des dizaines de milliers de militants qui débattent de la nécessité de la lutte armée.
- 1^{er} octobre L'étudiant Roberto Crescenzo est tué par un cocktail Molotov lors d'une manifestation à Turin.
- 16 novembre A Turin, les BR assassinent Carlo Cassalegno, le directeur-adjoint de *La Stampa*.

1978

- 14 février Les syndicats acceptent les mesures d'austérité du gouvernement.
- 8 mars Ré-ouverture à Turin du procès contre certains des fondateurs des BR. Il s'achève le 24 juin avec de lourdes peines de prisons.
- 16 mars Enlèvement à Rome par un commando des BR d'Aldo Moro qui venait de se prononcer pour une alliance avec le PCI. Le gouvernement refuse de négocier avec les BR et Moro est assassiné le 9 mai, après 55 jours de détention.
- 21 mars Le gouvernement approuve un décret antiterroriste qui durcit la répression.
- 19 juin Démission du président de la République Leone, mêlé à divers scandales.
- 1^{er} octobre Les membres du commando des BR qui avait enlevé Moro sont arrêtés à Milan.

1979

- 24 janvier A Gênes, les BR assassinent le syndicaliste communiste Guido Rossa. Ses obsèques donnent lieu à une gigantesque manifestation ouvrière contre le terrorisme.
- 9 mars La mafia assassine à Palerme Michele Reina, secrétaire provincial de la DC. C'est le premier d'une longue série d'assassinats de personnalités politiques par la mafia.
- 7 avril Rafle dans les milieux intellectuels de gauche à Padoue, à Milan et à Rome : 60 professeurs et intellectuels, dont Antonio Negri, sont arrêtés, pour subversion armée contre l'État. Presque toutes ces accusations seront levées par la suite.
- 3-4 juin Recul du PCI aux élections législatives qui se déroulent dans un climat très tendu.
- 15 décembre Nouvelles lois étendant les pouvoirs de la police et encourageant la délation.

1980

- 18 février Arrestation de deux militants des BR, dont Patrizio Peci qui livre des informations sur le mouvement et permet son démantèlement. Les BR continuent à tuer toute l'année.

- 28 mars À Gènes quatre membres des BR sont tués par les carabinieri lors de leur arrestation.
- 29 avril Roberto Sandalo, membre fondateur de *Prima Linea*, est arrêté à Turin. Il livre la plupart de ses camarades, conduisant au démantèlement de l'organisation.
- 28 mai Le journaliste Walter Tobagi est assassiné par un nouveau groupe issu des BR.
- 27 juin Un DC9 d'Itavia disparaît en mer avec ses 81 passagers. Le doute d'une bavure militaire persiste.
- 2 août Une bombe explose à la gare de Bologne et fait 85 morts et 200 blessés. Préparé par le groupe d'extrême droite *Nuclei Armati Rivoluzionari* avec la complicité des services secrets, cet attentat est le plus sanglant qu'a connu l'Italie. Les funérailles des victimes donnent lieu à une gigantesque marche de protestation.
- 14 octobre 40 000 cadres et salariés de Fiat manifeste à Turin contre les grèves qui perturbent l'entreprise depuis le 10 septembre après l'annonce d'un plan de licenciement.
- 23 novembre Un tremblement de terre frappe la Campanie, la Basilicate et les Pouilles et fait 2700 victimes et 300000 sans-abri. La catastrophe, révèle l'état de misère et d'arriération des régions méridionales et l'incurie des pouvoirs publics.
- 27 décembre Mutinerie à la prison de Trani, brutalement réprimée.

1981

- 5 février Les principaux membres des *Nuclei Armati Rivoluzionari* sont arrêtés à Padoue.
- 4 avril Les derniers dirigeants des BR sont arrêtés à Milan.
- 27 avril A Torre del Greco, les BR enlèvent Ciro Cirillo conseiller régional de la DC de Campanie et le séquestrent jusqu'au 23 juillet.
- 20 mai Révélations sur les activités de déstabilisation de l'État par la loge maçonnique P2 à laquelle appartenaient de très nombreuses personnalités politiques.
- 28 juin Formation du premier gouvernement depuis la guerre non dirigé par un Démocrate chrétien, Giovanni Paolini.
- 17 décembre Les BR enlèvent le général américain James Lee Dozier et le détiennent jusqu'à l'intervention du corps de choc de la police le 28 janvier suivant.

1982

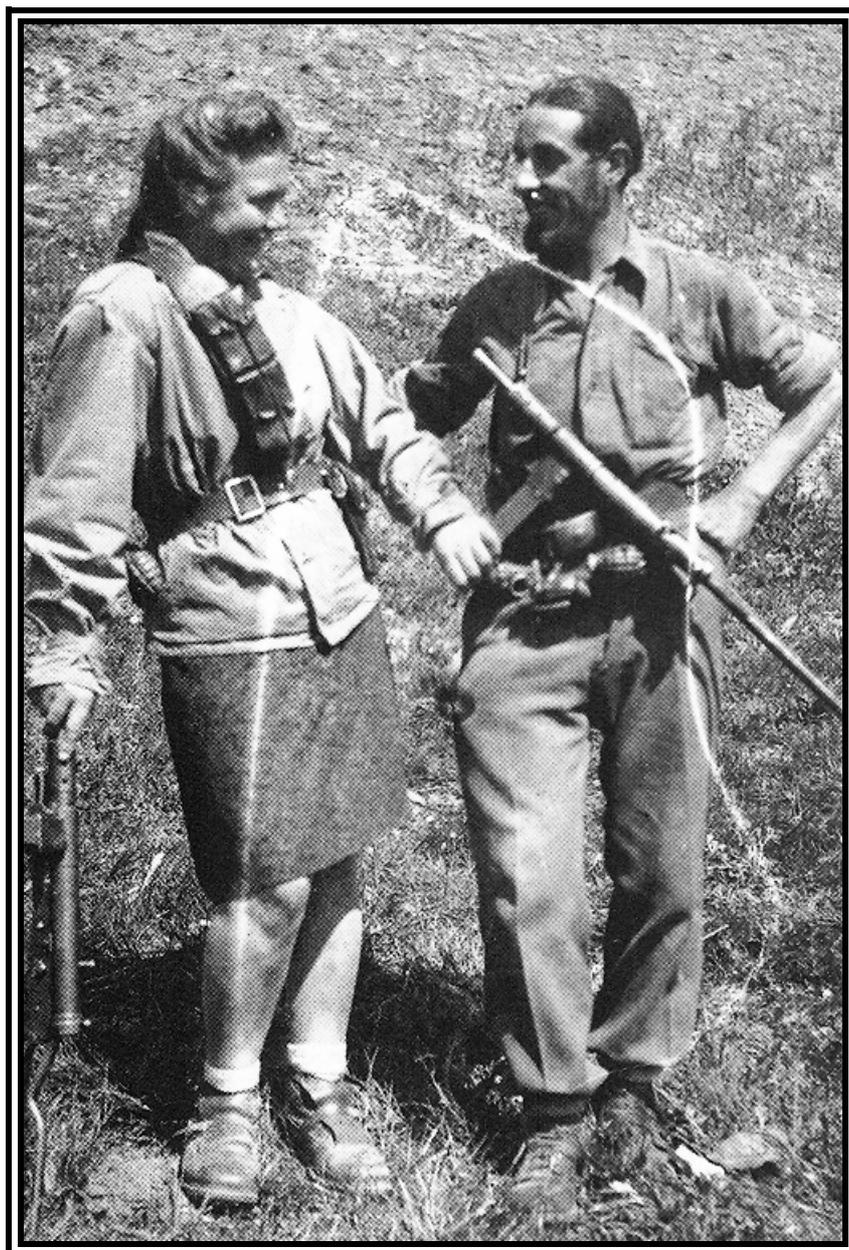
- 3 septembre Le général des carabinieri Della Chiesa, spécialiste de l'anti-terrorisme, préfet de Palerme avec des pouvoirs spéciaux depuis mai est assassiné avec sa femme et son garde de corps par la mafia.
- 13 décembre Création de la commission parlementaire anti-mafia.

1983

- janvier-février Début des grands procès collectifs des membres des BR et des autres groupes d'extrême gauche accusés de violences. Ils dureront jusqu'en juin 1984.
- 17 juin arrestations massives de personnalités politiques et de notables accusés de collusion avec la Camorra.
- 4 août Suite aux élections législatives de juin, le socialiste Bettino Craxi est nommé chef du gouvernement.
- 21 septembre Lors de sa séance inaugurale, la nouvelle chambre issue des élections de juin et dont la majorité est à gauche, vote la levée de l'immunité parlementaire d'Antonio Negri, dont le procès doit s'ouvrir deux jours plus tard. Il s'exile en France pendant près de quinze ans.

FIGURE DU PARTISAN

Génération 1943



dans la république partisane de Montefioro, été 1944

Renzo le Partisan : PROLOGUE

Le Chœur

Avez-vous déjà tué un homme ? Je veux dire : pour des raisons politiques ? Avez-vous fait la guerre ? Ce serait difficile qu'il y ait dans ce théâtre, des assassins ; peu probable qu'il y ait des militaires en service ; impensable qu'il y ait des terroristes, pour que le spectacle continue. Ce prologue à la Hitchcock ne cherche pas à être désagréable, juste à introduire. Au centre du spectacle, il y aura en effet un homme qui tue. C'est un patriote – c'est comme ça qu'on les appelait... Un gappiste, c'est-à-dire un membre des groupes d'action patriotique, ces partisans qui, entre les années 1943 et 1945, alors que l'Italie du nord avait été envahie par les nazis et qu'elle n'était même pas encore sortie du fascisme, agissaient pour semer la terreur dans les rangs des ennemis.

Et cette terreur, ils la faisaient régner pour de bon. Il y avait un allemand ou un petit chef fasciste assis dans un café : le café sautait. Il y avait un allemand ou un militaire de la République de Salò qui se promenait avec une jeune fille : un jeune s'en approchait et lui tirait dessus. Il y avait une patrouille d'Allemands qui se pavanait dans les rues de la ville : une carriole de poubelles ou une voiture à l'arrêt explosaient... Il ne s'agit pas de s'exalter devant ces actions, qui sont devenues, depuis, l'exemple même de la guerre asymétrique. Il s'agit simplement de se demander : qui étaient les hommes qui, alors que ce n'était pas leur métier, et sans aucune perversité, tuaient cet ennemi ?

On l'a déjà dit : des patriotes. Mais sous ce nom, il y avait des gens très différents entre eux : des officiers légitimistes, fils d'un autre siècle, qui restaient fidèles à la maison royale des Savoie et tenaient plus que tout à l'aventure de l'Unité d'Italie; des Italiens venant des régions frontalières avec l'Allemagne, qui ne supportaient plus l'arrogance des Prussiens ; des antifascistes – des libéraux ou des socialistes, des chrétiens ou des francs-maçons – qui n'en pouvaient plus du Duce et réclamaient la liberté ; des prolétaires qui conspiraient pour se libérer de leurs patrons – tous les patrons, fascistes ou pas. Voilà où naissaient ces assassins, ces hommes qui sont des monstres de courage et de liberté.

Ici, nous parlerons surtout des prolétaires – les ennemis les plus durs, les plus irréductibles du fascisme... Leur force, c'était de considérer la guerre de résistance comme le principe de la révolution sociale. Et, alors même qu'ils étaient en train de vivre cette histoire tragique, ils continuaient à se demander si la révolution sociale pouvait réellement avoir lieu...

Nous sommes donc dans une ville du nord de l'Italie. Hiver 44-45. La guerre est sur le point de s'achever – désormais tout le monde sait bien que les alliés vont gagner... La propagande allemande parle au contraire d'armes nouvelles et terribles qui renverseront le cours de la guerre... mais qui peut bien y croire! L'hiver est épouvantable. On n'arrive plus à se chauffer, il n'y a plus de charbon, il y a beaucoup de tuberculose – la pénicilline arrivera avec les Alliés... On fracasse les meubles qu'on a pour se réchauffer, on mange peu et mal, il n'y a jamais de viande, et même la farine manque souvent – Et puis aussi, surtout – malédiction ! – le sel... Vous ne savez pas comme c'est mauvais, la polenta sans sel... Les bombardements des villes s'intensifient... Dans notre ville, nous avons été maintenant bombardés plus de vingt-cinq fois...massivement... Dans les faubourgs, il y a autant de maisons debout que de maisons détruites... Plus la défaite approche, plus les fascistes deviennent charognes. Les Allemands terrorisent les gens avec la cruauté et la folie de leurs représailles ... Comment en sortira-t-on ? Il faut lutter...

La guerre et la Résistance en Italie, 1943-1945

d'après Bernard Droz, Préface à *Une guerre civile* (extrait)

L'entrée en guerre de l'Italie, le 10 juin 1940, ne lui avait valu que des déboires. Mal équipée et mal commandée, dénuée de toute motivation belliciste, l'armée italienne avait subi en trois ans, sur des champs d'opérations trop nombreux et trop éloignés, une succession de défaites que la propagande du régime fasciste ne parvenait plus à masquer. Les pénuries croissantes, les bombardements alliés entretenaient dans le pays une immense lassitude et un réveil de l'antifascisme, déclaré dans la classe ouvrière, comme l'attestent les grèves de mars 1943 à Turin et à Milan, latent dans certaines sphères de la classe dirigeante, et jusque dans l'armée.

Le débarquement anglo-américain en Sicile, en juillet 1943, et l'occupation de l'île pratiquement sans coup férir portent le coup de grâce au régime. Le 24 juillet Mussolini est mis en minorité au Grand Conseil du fascisme, destitué par le roi Victor-Emmanuel III qui le fait arrêter et le remplace par le maréchal Badoglio. Le 8 septembre les Alliés débarquent à Salerne, au sud de Naples. De crainte d'être arrêté par les Allemands, le roi et le nouveau gouvernement s'enfuient abandonnant sans directives, sans cadres, sans ressources la population et l'armée devant les troupes allemandes qui affluent en Italie.

Libéré le 12 septembre par un commando SS, Mussolini installe à Salò sur les rives du lac de Garde, un nouveau pouvoir fasciste, la République sociale italienne (RSI), qui n'existe que par la protection militaire allemande. A l'automne 1943, la Wehrmacht occupe l'ensemble de la péninsule jusqu'à la ligne Gustav, qui, au sud du pays, barre la route de Rome et contre laquelle les Alliés lancent de vaines attaques frontales pendant l'hiver. La lenteur de l'avance alliée va à la fois prolonger les souffrances de la population et permettre à la résistance de s'étoffer.



Dans le désarroi général, l'armée italienne se débande, tant dans la péninsule que sur les théâtres extérieurs, le plus souvent désarmée et capturée par les unités allemandes, même si certaines retournent leurs armes contre la Wehrmacht (comme dans l'île de Céphalonie) ou se regroupent dans des maquis de montagne. Aux premiers actes de cette résistance spontanée, l'opposition antifasciste, fragmentée entre les communistes, les socialistes, les démocrates-chrétiens, les libéraux et le Parti d'action, survivance du mouvement républicain laïque *Giustizia e Libertà* (GL), tente d'apporter une cohésion et

un encadrement politiques en formant dans les grandes villes des comités d'opposition représentatifs.

La République sociale fasciste, à laquelle Mussolini donne une orientation antimonarchique et anticapitaliste, exerce sa souveraineté sur les deux tiers du territoire italien mais peine à lever une nouvelle armée, affaiblie par de nombreuses désertions et concurrencée par la surenchère de groupes armés incontrôlables, comme la *X Mas* du prince Borghèse, qui se livre aux pires exactions aux côtés des armées allemandes. Aux ratissages et aux arrestations s'ajoutent bientôt les représailles contre la population civile, comme le massacre de la fosse Ardéatine à Rome, ou la destruction du village de Marzabotto, et les persécutions des Juifs, victimes d'une application impitoyable des lois raciales de 1938, de sanctions collectives et de la déportation vers les camps de la mort à partir du camp de Fossoli, près de Modène.

Le rejet de la République de Salò et de l'occupation allemande, réunies sous l'appellation « nazi-fascistes », motivera beaucoup l'engagement des Italiens dans la résistance. Implantée surtout dans l'arc alpin et la dorsale apennine, elle continue de souffrir de ses divisions et de l'insuffisance de ses moyens, aggravé par le faible crédit que lui accordaient les Alliés, qui ne lui accordait qu'une aide au compte-gouttes, préférant multiplier sur les villes du Nord des raids aériens dévastateurs.

La situation politique et militaire se débloque au printemps 1944, avec l'entrée des Alliés dans Rome le 4 juin et un consensus sur un gouvernement antifasciste représentatif issu du Comité de libération nationale.

Pendant un an encore l'Italie du Nord reste occupés par les Allemands qui s'accrochent à un front allant de la Toscane à la Romagne. C'est durant cette période que la Résistance acquiert ses structures définitives et sa plus forte attractivité, mobilisant contre elle plusieurs divisions allemandes et l'ensemble des forces social-fascistes. Elle est coiffée par le Comité de libération nationale de Haute-Italie (CLNAI), auquel le gouvernement reconnaît, durant l'été 1944, une sorte de délégation politico-militaire. Les directives du CLNAI sont relayées par une hiérarchie de comités provinciaux et locaux. Les « bandes » partisans armées sont en majorité communistes ou proches du Parti d'action mais il y a aussi des socialistes et des indépendants et des formations strictement militaires. Des unités spéciales, souvent communistes, opèrent dans les villes (les GAP) et sur le territoire (les SAP) pour



les actions de sabotage ou les attentats perpétrés contre les personnalités fascistes. Un effort de regroupement aboutit, en juin 1944, à la création du corps des Volontaires de la liberté (CVL), qui, à défaut d'une véritable armée partisane unifiée, impose un minimum de coordination entre les formations armées. Selon les chiffres généralement admis, la Résistance armée aurait compté, au total, quelque 250 000 combattants, dont 35 000 femmes, auxquels il faudrait ajouter une centaine de milliers d'auxiliaires. Les volontaires étaient généralement jeunes, voire très jeunes, la bande étant le refuge naturel de ceux qui voulaient échapper à la mobilisation dans l'armée fasciste ou au travail obligatoire en Allemagne. Les antifascistes de la première heure, nés avant 1900, furent peu nombreux et parfois méfiants à l'égard de cette forme d'engagement.

Le passage dans la Résistance fut pour beaucoup une expérience exaltante et novatrice. Unité de base de l'armée des partisans, la bande fonctionnait comme un microcosme de démocratie directe. L'élection des commandants, la simplification extrême du rituel militaire, la discipline librement consentie, les relations égalitaires allaient à l'encontre des traditions et des préjugés les plus ancrés. Dans quelques zones libérées se sont même instituées des républiques partisanses – Montefiorino dans l'Apennin émilien, Ossola et les Langhe dans le Piémont... – qui ont été des espaces originaux d'autogouvernement et des laboratoires d'expériences et d'idées en vue d'un avenir meilleur pour l'Italie libérée. Mais la Résistance n'a pour autant débouché sur une révolution sociale.

Comme le *Risorgimento*, la Résistance fut d'abord une guerre de libération nationale à caractère patriotique. Elle était dirigée contre l'ennemi le plus identifiable et le plus unifiant, l'Allemand, l'envahisseur étranger, responsable de massacres et de déportations. La Résistance fut aussi une guerre civile en tant que lutte armée entre des forces d'un même pays. Pour certains, cette guerre civile prenait place dans la guerre civile européenne qui opposait l'Axe aux Alliés ; pour d'autres, elle n'était que le prolongement, mais dans un rapport de forces inversé, des combats avortés entre le fascisme et l'antifascisme des années 1921-1922. Enfin, la Résistance fut une guerre de classe unissant la classe ouvrière (comme en témoignent les grèves très dures de mars 1944), la paysannerie pauvre et la classe moyenne dans un front commun contre la bourgeoisie, accusée de pactiser avec l'ennemi aux seules fins de conforter ses privilèges et qui devrait aussi rendre compte de sa longue compromission avec le fascisme. Pour ne rien dire de la préfiguration d'un monde meilleur, d'un monde « sans classes », qui aura été la grande illusion et le grand échec de la Résistance italienne.

(Illustration : Anna Magnani dans *Rome, ville ouverte* de Roberto Rossellini, 1945)

Le choix de la Résistance, une expérience de liberté

d'après Claudio Pavone, *Une guerre civile*

Le choix de la Résistance fut pour les Italiens un authentique exercice de la liberté, en premier lieu parce qu'il s'agissait d'un acte de désobéissance, moins envers un gouvernement légal (qui n'existait plus) qu'envers ceux qui avaient le pouvoir de se faire obéir. C'était une révolte contre le pouvoir de l'homme sur l'homme, une réaffirmation de l'ancien principe que *le pouvoir ne saurait dominer la vertu*. Que ce pouvoir fût illégal et illégitime ne faisait que s'ajouter au reste. Pour la première fois dans l'histoire de l'Italie unifiée, et alors même que toute une génération avait été endoctrinée à l'obéissance par le fascisme, les Italiens vécurent, sous diverses formes, l'expérience d'une désobéissance de masse. Le fascisme avait voulu tout à la fois « mobiliser » et « démobiliser » la société, et avait ainsi conduit à l'apathie du grand nombre et à l'exaltation d'un petit nombre, conformistes sur le fond mais fanatiques dans la forme. Choisir de résister était un dépassement de cette dichotomie.

« J'ai agi de mon propre gré, vous ne devez donc pas pleurer. »

Vito Salmi, 19 ans, ouvrier-tourneur garibaldin à Bardi, au moment d'être fusillé

Le choix des Italiens fut d'autant plus libre qu'aucune autorité n'était là pour le leur indiquer. Ils se trouvèrent contraints de se réévaluer mutuellement, de comprendre qui était complice et qui était persécuté. Personne ne pouvait plus prévoir avec certitude et selon les anciens critères le comportement des autres. Cette solitude, c'est-à-dire la pleine responsabilité personnelle de la décision, « cette terrible *liberté de choix* pour les plus grandes choses, décrite par le Juriste Arturo Carlo Jemolo, [*alors que la*] voie [*est*] toute tracée pour les plus petites » était devenue une situation objective commune à tous.

Le partisan Massimo Mila parlera du 8 septembre comme d'une « révélation » de chacun à soi-même pour une nouvelle possibilité d'existence et un partisan piémontais dit être « d'un coup devenu adulte [...], à partir de ce jour j'ai fait mon choix. » Malgré des implications d'abord politiques, ce sentiment d'une vie qui « recommence à zéro », relève surtout selon Hirshman de la « prise de conscience soudaine (ou de l'illusion) que je peux agir pour améliorer la société, et qu'en outre je peux m'unir à d'autres partageant cette façon de voir », et du fait que « tout cela est un plaisir, et en fait une ivresse. »

Dans une Italie si longtemps opprimée et aliénée, ce processus se renforçait par la conviction, énoncée par Franco Calamandrei, que « cette occasion urgente d'intervenir, de faire de nous-mêmes des acteurs, ne devait pas nous échapper » – même s'il concède que l'« attrait du péril » et l'« évvasion d'une éducation bourgeoise » ont pu dicter ses choix. Avec tout autant de force, des femmes de GL écrivaient : « Ce n'est pas seulement “enfin on peut parler sans danger” comme après le 8 septembre, mais plutôt “enfin on peut entreprendre quelque chose et le faire par des sacrifices, dans le danger”. »

La romancière Natalia Ginzburg découvrait ainsi que « son prochain » était bien différent des « foules stupides hurlant des mensonges dans la rue » et que « bien des gens devinrent différents et meilleurs », portés par la « conscience qu'ils devaient donner ce qu'ils avaient de meilleur. Et de cela émanait un bien-être extraordinaire. »



Pourquoi ils combattent

Italo Calvino, *Le Sentier des nids d'araignées* (extrait)

[*Le commandant Ferriera et le commissaire Kim sont venus transmettre des ordres de bataille aux partisans dans les montagnes. Ils discutent en marchant entre deux campements.*]

Ferriera est un ouvrier natif des montagnes, toujours net et froid, il écoute tout le monde avec un petit sourire approbateur et, en fait, il a déjà décidé de ce qu'il fera : comment la brigade se rangera en ordre de bataille, où il faudra placer les mitrailleuses lourdes, quand les mortiers devront entrer en action. La guerre partisane est pour lui quelque chose d'exact, d'aussi précis qu'une machine, c'est l'aspiration révolutionnaire qui a mûri en lui dans les usines, transplantée dans le décor de ses montagnes, qu'il connaît comme sa poche et où il peut jouer d'audace et de ruse.

Kim, au contraire, est étudiant : il est assoiffé de logique, de certitude quant aux causes et aux effets, et pourtant sa tête s'emplit à chaque instant de problèmes qu'il n'a pu résoudre. Il porte un énorme intérêt au genre humain : c'est pour cela qu'il étudie la médecine, car il sait que l'explication de tout se trouve dans ce conglomérat de cellules en mouvement, et non pas dans les diverses catégories de la philosophie. Il sera le médecin des cerveaux : un psychiatre. (...) Puis, derrière les hommes, la grande machine des classes qui progressent, la machine que poussent les petits gestes de chaque jour, la machine où d'autres gestes se consomment sans laisser de trace : l'histoire. Tout doit être logique, tout doit être compréhensible, tant dans l'histoire que dans la tête des hommes, mais entre l'une et l'autre il y a un vide, une zone d'ombre où les raisons collectives deviennent des raisons individuelles, avec de monstrueuses déviations et des collusions surprenantes. Et le commissaire Kim visite chaque jour les détachements avec sa mitraillette menue sur l'épaule, discute avec les commissaires, avec les commandants, étudie les hommes, analyse les points de vue des uns et des autres, décompose chaque problème en éléments distincts : « A, b, c », dit-il. Tout doit être clair chez les autres comme en lui. (...)

–Tu as eu une mauvaise idée [dit le commandant] quand tu as décidé de former un détachement rien qu'avec des hommes douteux et avec un commandant plus douteux encore. Tu vois ce que ça donne. Si on en avait mis un peu ici, un peu là, en les mélangeant à de bons éléments, il nous aurait été plus facile de les faire marcher droit.

Kim continue à mordiller sa moustache :

– Pour moi, dit-il, ce détachement est celui dont je suis le plus content. Ce sont des histoires, des histoires. Tous ces hommes se battent animés d'une même fureur ou plutôt, non, chacun avec une fureur qui lui est propre ; mais maintenant ils se battent tous ensemble, pareillement, et ils sont unis. Et puis il y a le Madré, il y a Peau-de-Serpent... Tu ne comprends pas combien tout cela leur coûte... Eh bien, eux aussi, sont animés de la même fureur... Il suffit d'un rien pour les sauver ou pour les perdre... C'est cela le travail politique... Donner un sens à leur



vie... (...) Ils n'ont pas besoin d'idéaux, ni de mythes, ni de crier : « Vive celui-ci ! Vive celui-là ! » Ils se battent et meurent comme cela, sans acclamer qui que ce soit.

– Mais pour qui, pour quoi, alors ?

Ferriera sait pourquoi il se bat, et tout est parfaitement clair pour lui.

– Vois-tu, dit Kim, à cette heure-ci, les détachements commencent à monter en silence vers leurs positions. Demain il y aura des morts et des blessés. Et ils le savent. Qu'est-ce qui les pousse, dis-moi, à mener cette vie-là, qu'est-ce qui les pousse à se battre ? Vois-tu, il y a là des paysans, des montagnards, et pour eux c'est déjà plus facile. Les Allemands brûlent les villages, emmènent les vaches. C'est une guerre vraiment humaine que la leur, c'est la défense de leur patrie : les paysans ont une patrie. C'est pour cela que tu les vois avec nous, jeunes et vieux, avec leurs gros fusils et leurs vestes de chasse en futaine. Des villages entiers qui prennent les armes ; nous défendons leur patrie : c'est pour cela qu'ils sont avec nous. Et la patrie devient vraiment pour eux un idéal, elle les transcende, s'identifie à leur lutte : ils sacrifient même leurs maisons, même leurs vaches, pourvu qu'ils puissent continuer à combattre. Pour d'autres paysans, au contraire, la patrie demeure quelque chose d'égoïste : maison, vaches, récolte. Et pour conserver tout cela, ils deviennent des mouchards, des fascistes : des villages entiers sont contre nous... Puis il y a les ouvriers. Les ouvriers ont une histoire à eux où il est question de salaires, de grèves, de travail et de lutte au coude à coude. Ils forment une classe, les ouvriers. Ils savent qu'on peut vivre mieux et qu'il leur faut lutter pour atteindre ce but. Eux aussi ont une patrie, une patrie qu'ils doivent encore conquérir, et c'est pour la conquérir qu'ils se battent. Il y a des usines dans le bas de la ville, des usines qui leur appartiendront : ils voient déjà les inscriptions en lettres rouges sur les murs des hangars et les drapeaux hissés au faîte des cheminées. Mais il n'y a pas de sentimentalisme chez eux. Ils ont conscience de la réalité et savent de quelle façon la changer. Puis il y a, çà et là, quelques intellectuels ou étudiants, mais peu nombreux, avec des idées assez vagues et souvent fausses. Ils ont une patrie faite de mots ou, tout au plus, de quelques livres. Mais ils s'apercevront en combattant que les mots n'ont plus aucun sens et découvriront de nouvelles choses dans la lutte des hommes et se battront alors sans plus se poser de questions, jusqu'au jour où, en cherchant d'autres mots, ils retrouveront les anciens, mais différents, avec des sens auxquels ils n'avaient pas pensé. Puis qu'y a-t-il encore ? Des prisonniers étrangers, évadés des camps de concentration et qui sont venus nous rejoindre; ceux-là se battent pour une vraie patrie, une patrie lointaine où ils veulent retourner et qui est justement une patrie parce qu'elle est lointaine. Mais, bien sûr, c'est là tout un méli-mélo de symboles et, pour tuer un Allemand, un type ne doit pas penser à cet Allemand-là mais à un autre, par un jeu de transpositions à vous fiche le cerveau à l'envers, et dans lequel chaque chose ou chaque personne devient une ombre chinoise, un mythe.

Ferriera peigne des doigts sa barbe blonde ; il ne voit rien de tout cela, lui.

– Mais non, ce n'est pas comme ça, dit-il.

– Je le sais aussi que ce n'est pas comme ça, reprend Kim. Non, ce n'est pas comme ça. Parce



qu'il y a quelque chose d'autre, une sorte de rage, commune à tous. Le détachement du Madré : des petits voleurs, des carabiniers, des miliciens, des gars du marché noir, des vagabonds. Des gens qui s'accommodent des plaies de la société, que les idées fausses ne dérangent pas, qui n'ont rien à défendre et ne veulent rien changer. Ou bien des gens physiquement tarés, des maniaques, des fanatiques. Liés comme ils le sont à la meule qui les broie, l'idée révolutionnaire ne peut guère se faire jour dans leur esprit. Ou bien, née de la rage et de l'humiliation, elle sera faussée au départ comme elle l'est dans les boniments du cuisinier extrémiste. Pourquoi se battent-ils ? Ils n'ont aucune patrie, ni réelle ni rêvée. Et pourtant, tu sais bien qu'on trouve de la fureur et du courage chez eux aussi. Cela tient à la vie qu'ils ont menée, aux ruelles sombres où ils ont vécu, à la crasse de leur logement, aux mots obscènes qu'ils ont appris quand ils étaient tout gosses, à l'effort qu'il leur faut faire pour être méchants. Et il suffit d'un rien, d'un faux pas, d'un emballement, pour qu'on se retrouve de l'autre côté de la barricade, comme Peau-de-Serpent, à la Brigade noire, tirant des coups de feu, avec la même rage, la même haine, sur les uns ou sur les autres : c'est pareil.

– Donc, bougonne Ferriera dans sa barbe, l'esprit des nôtres... et celui de la Brigade noire... ce serait la même chose ?...

– La même chose, entendons-nous, la même chose... – Kim s'est arrêté et lève un doigt comme s'il marquait la page d'un livre imaginaire –, la même chose, mais tout le contraire. Parce que ici on est dans le vrai, et là, dans l'erreur. Ici on résout quelque chose, là, on rive sa propre chaîne. Ce poids de mal qui pèse sur les hommes du Madré, ce poids qui pèse sur nous tous, sur moi, sur toi, et dont on se soulage en coups de feu, en ennemis tués, c'est le même qui fait tirer les fascistes, qui les pousse à tuer avec le même espoir de purification, de rachat. Mais alors, il y a l'histoire. Et il y a que nous autres, dans l'histoire, nous sommes du côté du rachat et eux, de l'autre. Chez nous, rien n'est perdu, pas un geste, pas un coup de feu, bien que pareils aux leurs, tu comprends ? Rien n'est perdu ; tout servira, sinon à nous libérer du moins à libérer nos enfants, à construire une humanité sans haine, sereine, et où on ne pourra plus être méchants. (...) C'est cela le vrai sens du combat, le sens total, au-delà de tous les autres sens officiels. Une grande envie de rachat, élémentaire, anonyme, née de toutes nos humiliations : pour l'ouvrier, celle d'être exploitée ; pour le paysan, celle de son ignorance ; pour le petit-bourgeois, celle de ses inhibitions ; pour le paria, celle de sa corruption. Je crois que c'est cela, notre travail politique : utiliser la misère humaine, l'utiliser contre elle-même pour notre rédemption, ainsi que les fascistes l'utilisent, cette misère, pour perpétuer la misère, et qu'ils utilisent l'homme contre l'homme.

De Ferriera, dans le noir, on voit surtout le bleu des yeux et la blondeur de la barbiche : il secoue la tête. Pour lui, la fureur ne veut rien dire: il est précis comme un mécanicien et pratique comme un montagnard. Pour lui, la lutte est une machine minutieuse dont il connaît le fonctionnement et l'objectif.

– Il me paraît impossible, dit-il, il me paraît impossible qu'avec toutes ces balivernes qui te trottent par la tête, tu fasses si bien le commissaire et que tu saches parler si clairement aux hommes. (...)



Ils sont arrivés à un carrefour. Maintenant Ferriera doit se rendre chez Gamba et Kim chez l'Éclair. Ils doivent inspecter tous les détachements cette nuit, avant la bataille, et il leur faut se séparer. (...) À présent, Kim chemine seul au long des sentiers, avec sur l'épaule cette petite arme toute mince qui ressemble à une béquille brisée : le Sten. Tout le reste ne sert à rien. Dans les ténèbres, les troncs d'arbres prennent d'étranges formes humaines. Sa vie durant, l'homme porte en lui ses peurs d'enfant. « Peut-être bien, se dit-il, que j'aurais peur si je n'étais pas commissaire de brigade. Ne plus avoir peur, c'est là le but suprême de l'homme. »

Kim est logique lorsqu'il analyse la situation des détachements avec les autres commissaires, mais quand il raisonne, en cheminant seul sur des sentiers obscurs, les choses redeviennent mystérieuses et magiques : la vie des hommes est pleine de prodiges. « Nous avons encore la tête toute pleine de prodiges et de merveilles », se dit Kim. Et, de temps en temps, il lui semble marcher dans un monde de symboles, comme le petit Kim marchait à travers l'Inde, dans le livre de Kipling qu'il a si souvent relu quand il était enfant.

« Kim... Kim... Qui est Kim ?... »

Pourquoi chemine-t-il cette nuit-là dans la montagne, pourquoi prépare-t-il une bataille, pourquoi est-il responsable de vies et de morts après sa mélancolique enfance de petit garçon riche et son insipide adolescence de jeune homme timide ? Parfois il lui semble être en proie à de furieux déséquilibres psychiques, agir sous l'impulsion d'une sorte d'hystérie. Mais non : ses pensées sont logiques ; il peut analyser toute chose avec une grande lucidité. Mais il n'a pas l'âme sereine. Ses parents et ses grands-parents, des bourgeois qui créaient de la richesse, avaient, eux, l'âme sereine. Les prolétaires qui savent ce qu'ils veulent l'ont aussi, comme l'ont également les paysans qui montent la garde à l'entrée de leurs villages et comme l'ont à coup sûr les Soviétiques qui ont tout décidé et qui font maintenant la guerre avec acharnement et méthode. Non pas parce que c'est beau, mais parce qu'il le faut. Les bolcheviks ! L'Union soviétique est peut-être un pays où règne la sérénité. Peut-être bien qu'il n'y a plus de misère humaine là-bas. Aura-t-il jamais l'âme en repos, lui, Kim ? Peut-être qu'un jour nous atteindrons tous la sérénité, et qu'il y aura alors beaucoup de choses que nous ne comprendrons plus parce que nous comprendrons tout.

Mais ici les hommes ont encore des yeux troubles et des faces hirsutes, et Kim s'est pris d'affection pour ces hommes-là et pour ce goût du rachat qu'ils portent en eux. Ce gosse, du détachement du Madré, comment s'appelle-t-il déjà ? Pin ? Avec ce bouillonnement de colère sur son visage plein de taches de rousseur, même quand il rit... On dit que s'est le frère d'une prostituée. Pourquoi se bat-il ? Il ne sait que c'est pour ne plus être le frère d'une prostituée. Et quatre beaux-frères calabrais se battent, eux, pour ne plus être des *terroni*, de pauvres paysans méridionaux qu'on regarde comme des étrangers. Et ce carabinier, il se bat, lui, pour ne plus se sentir carabinier, pour ne plus être aux troussees de ses semblables. Puis il y a le Cousin, le gigantesque, le bon, le gentil, l'impitoyable Cousin... On dit qu'il veut se venger d'une femme qui l'a trompé... Nous avons tous quelque blessure secrète pour le rachat de laquelle nous nous battons. Même Ferriera ? Peut-être bien que lui aussi : la colère de n'avoir pas pu faire tourner le monde comme il veut. (...)



Kim pense à la colonne d'Allemands et de fascistes qui progresse peut-être déjà dans la vallée, marchant vers cette aube qui verra la mort fondre sur eux du sommet des montagnes. « C'est la colonne des gestes perdus, se dit-il. En ce moment, un soldat réveillé par un cahot du camion pense : "Je t'aime, Kate." Il va mourir d'ici six ou sept heures ; nous le tuerons. Même s'il n'avait pas pensé : "Je t'aime, Kate", ç'aurait été la même chose. Tout ce qu'il fait et pense est perdu, rayé de l'histoire.

« Moi, au contraire, je marche dans un bois de mélèzes et chacun de mes pas est de l'histoire ; je pense : "Je t'aime, Adriana", et c'est de l'histoire et cela a de grandes conséquences, car j'agirai demain au combat comme un homme qui a pensé : "Je t'aime, Adriana." Peut-être que je ne ferai rien d'important, mais l'histoire est faite de petits gestes anonymes ; peut-être bien que je mourrai demain, peut-être même avant ce soldat allemand, mais toutes les choses que ferai avant de mourir, et ma mort elle-même, seront des petits morceaux d'histoire, et tout ce à quoi je pense en ce moment influe sur mon histoire de demain, sur l'histoire demain du genre humain. (...)

« Que feront-ils "après", par exemple ? Reconnaîtront-ils dans l'Italie d'après-guerre quelque chose qu'ils auront fait ? Comprendront-ils la méthode qu'il nous faudra alors employer pour continuer notre lutte, la longue lutte, jamais semblable, du rachat ? (...) Tout le monde devrait être comme Loup Rouge. Nous devrions tous être comme Loup Rouge. Il y en aura au contraire qui s'accrocheront à leur fureur anonyme, redevenue individualiste et, partant, stérile, et qui tomberont dans la délinquance, la grande machine des fureurs perdues, et oublieront qu'un jour l'histoire a marché à leur côté et respiré au travers de leurs dents serrées. Les ex-fascistes diront : "Les partisans ! Je vous l'avais bien dit ! J'ai tout de suite compris !" Et ils n'auront rien compris du tout, ni avant ni après. »

Kim, un jour, atteindra à la sérénité. Tout est clair pour lui, désormais : le Madré, Pin, les beaux-frères calabrais. Il sait comment il faut se comporter avec eux : sans peur ni pitié. Quelquefois, quand on marche dans la nuit, le brouillard des âmes se condense autour de vous comme le brouillard de l'atmosphère ; mais lui, Kim, est un homme qui analyse les choses et il dira « A, b, c » aux commissaires des détachements : c'est un « bolchevik », un homme qui domine la situation. « Je t'aime, Adriana. »

La vallée est pleine de brouillard, et Kim chemine sur une côte pierreuse comme sur le bord d'un lac. Les mélèzes émergent du brouillard, pareils à des piquets pour attacher des barques. « Kim... Kim... Qui est Kim ?... » Le commissaire de brigade se sent semblable au héros du roman lu dans son enfance : Kim, l'enfant à demi anglais, à demi indien, qui voyage à travers l'Inde en compagnie du vieux Lama Rouge, pour découvrir le fleuve de la purification.

Il y a deux heures, il parlait avec ce brigand de Madré, avec ce gosse qui est le frère d'une prostituée, voici maintenant qu'il arrive au détachement de l'Éclair, le meilleur de la brigade. Il y a un petit groupe de Russes avec l'Éclair, des prisonniers qu'on faisait travailler aux fortifications de la frontière et qui se sont évadés.



Illustrations : *Paisà*, de Roberto Rossellini, 1946

La Résistance urbaine : les GAP

d'après Claudio Pavone, *Une guerre civile*

Les GAP, Groupes d'Action Patriotiques, étaient spécifiquement affectés à la lutte armée en ville. Ils pratiquaient une sélection exigeante, étaient aguerris aux actions isolées, et se fixaient aussi le devoir ambitieux « d'encadrer et de diriger vers la lutte insurrectionnelle les grandes masses ouvrières des usines ». Leurs effectifs ne dépassaient jamais quelques dizaines de personnes, vivant dans une clandestinité absolue. Les *gappistes* étaient surtout des communistes, même s'ils comptaient des membres d'autres partis ou d'aucun parti.

Le terrorisme urbain des GAP excluait les meurtres indiscriminés et consistait surtout en des actions dirigées *ad personam*. Il frappait parmi les soldats ennemis de préférence ceux qui étaient affectés à des tâches de police, de répression, de représailles et visait (selon le partisan Dante Livio Bianco) à l'« élimination d'ennemis particulièrement dangereux et odieux (comme Cumar, un boxeur qui était le tortionnaire attitré de la fédération fasciste de Cuneo) ». À Florence, un gappiste s'introduisit dans la demeure du fasciste Nocentini, « espion, provocateur et homme de confiance » du chef de la police, tua le garde du corps Pecchioli, « un fasciste ancien catcheur », et le fils Nocentini, tous deux « SS fascistes », mais rata sa cible principale. *L'Unità* publiait fréquemment des titres comme « Des traîtres fascistes châtiés » « La justice populaire sait abattre les traîtres », etc.

« Le troisième front doit créer parmi les nazi-fascistes un climat de haine et de terreur ; ces criminels ne doivent plus se sentir nulle part en sécurité et tranquilles, ils doivent sentir partout la haine et le mépris, ils doivent voir des ennemis partout, partout une main armée qui les atteindra. »

Avanguardia, giornale della gioventù socialista, juin 1944

Le comité fédéral du PCI dans la zone chaude de Trieste dressait même la liste des victimes potentielles de cette action directe :

Fascistes responsables d'actions contre la population, anciens dirigeants et responsables du régime fasciste s'étant montrés particulièrement réactionnaires ; dirigeants et responsables de l'actuel fascisme républicain, du gouvernement du vendu Mussolini, membres de la Milice républicaine et de la Garde nationale républicaine ; collaborateurs déclarés, décidés et actifs des Allemands, espions, etc.

La violence des GAP se veut exemplaire en frappant des individus méritant le châtiment, si étendue que soit la gamme des ennemis passibles de ce procédé sommaire et radical. Le même document exhortait (et cela n'avait rien de rare) les gappistes à ne pas commettre d'erreurs dans l'identification des personnes à attaquer :

Lorsqu'on frappe, il convient de le faire avec objectivité, sérieux et justesse politique ; ce n'est qu'ainsi que nous aurons la solidarité et l'approbation de la population locale, ce n'est qu'ainsi que nous nous montrerons [...] certes implacables contre les ennemis du peuple et de la liberté, mais droits et honnêtes, et surtout combattants révolutionnaires, comme l'ont montré et le montrent les Communistes.

La personnalisation de l'ennemi, par exemple à travers les filatures entreprises pour préparer l'attaque, lui confère aussi un visage « singulier » et exige du gappiste une détermination plus forte et plus « abstraite » pour le supprimer.

La « terreur patriotique » eut des effets délétères sur le moral de l'ennemi, comme en témoigne le comportement de la police auxiliaire italienne organisée par les Allemands à

Bologne. A leur formation en février 1944, les GAP les épargnèrent, les considérant comme des jeunes qui voulaient échapper à la conscription ; ils ne s'en prirent à eux que lorsqu'ils commencèrent à participer à la répression anti-partisane et liquidèrent 17 agents en cinq jours. Sur les 500 policiers, environ 150 semblent avoir déserté ou être passé au maquis.

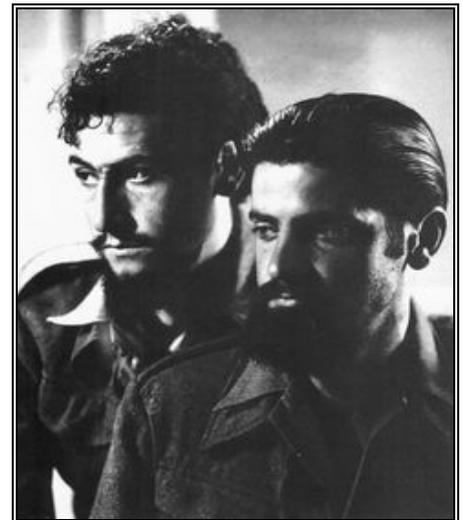
Contraints de vivre dans une clandestinité absolue et souvent individuelle, les gappistes souffraient de la solitude et menaient, selon Giovanni Pesce, fondateur des GAP, « une existence dans laquelle le sentiment d'être un animal traqué ne cédait [*que devant*] la hantise de l'action ». Pesce estimait ainsi que « ce n'est pas le risque, c'est l'isolement qui épuise le gappiste [*...qui*] n'a plus de maison, seulement des adresses ». Demeurer seul et enfermé était comme le symbole de leur effort épuisant pour maintenir intacte leur inflexibilité. Franco Calamandrei vivait dans une grande tension sa double activité d'auteur d'attentats et d'intellectuel, qu'il tentait de séparer pour sauvegarder sa propre intégrité morale :

Pendant toute la journée, j'ai traîné une fatigue, un sentiment pesant, nauséux, et j'ai dû lutter contre moi-même pour ne pas retomber dans le vide de la conscience. Et puis vient un moment, au-delà du dégoût porté à son comble, où tu retrouves la force, la foi, la volonté. [...] Je traduis Diderot avec paresse : ce travail de traduction me devient toujours plus étranger.

Calamandrei rapporte le récit d'un camarade qui, Place d'Espagne, voit passer la colonne allemande en route pour l'attentat de la via Rasella et se dit d'abord que la mort de tous ces hommes ne lui est rien, puis sent des larmes couler sur ses joues. Lui-même écartait ce sentiment tragique en se réjouissant de la réussite de ses opérations et en les légitimant par sa « douleur » devant l'immense misère des réfugiés. En dernier lieu, sa conscience politique lui semblait une antidote aux déviations possibles de ce type de lutte et « s'exhort[ait] à reprendre une vie politique plus active pour guérir d'un certain esprit sportif qui est en train de [l']infecter. » De nombreux documents communistes, appelait « activité sportive » les « activités militaires » et sans doute Calamandrei voulait-il ici mettre en garde contre le piège que pouvait receler cette formule de conspirateurs.

Il est recommandé aux commissaires des GAP de « s'assurer que la vie très spéciale menée par les gappistes n'entache pas leur honnêteté ou leur caractère. Il doit veiller à ce que celui qui tue se sente un justicier, et non un assassin ; que celui qui mène une action de récupération soit convaincu de la justesse de son acte, et non avoir le sentiment d'être un voleur. » Il se doit aussi « de maintenir le moral des combattants à un niveau élevé, en leur précisant les objectifs politiques et les raisons profondes des actions, et de contrôler leur vie privée, pour éviter toute forme de dégénérescence. » Le respect absolu des règles de la conspiration est considéré comme un instrument de sauvegarde à la fois physique et morale.

La mort joyeuse et gratuite, tant exaltée par le fascisme, n'était pas celle qui prévalait dans la Résistance. Deux membres des GAP écrivent : « Nos gappistes ont des dons de courage et en ont fait la preuve depuis dix mois, mais on ne saurait exiger qu'ils se sentent voués à une mort certaine (...) Nous aimons la vie, et nous supportons la mort avec dignité et fierté. »



Portrait de deux partisans anonymes

De la guerre à la révolution, la résistance comme utopie politique

d'après Claudio Pavone, *Une guerre civile*

On pouvait ressentir la disparition de l'État provoquée par la chute du régime fasciste et l'armistice du 8 septembre 1943 avec un sentiment de perte ou comme une occasion de liberté. Plus encore, on pouvait la vivre comme un moment exceptionnel d'harmonie au sein d'une communauté affranchie des contraintes du pouvoir.

Dans certaines zones libérées ou dans lesquelles la présence des autorités allemandes et fascistes était peu sensible des communautés entières pouvaient vivre leurs rapports interpersonnels dans une autosuffisance spontanément gérée. Un habitant de Borgo Anime,

Lorsqu'un village se retrouve pendant des semaines dans un no man's land situé entre nos lignes et celles de l'ennemi, les gens ne se volent pas, ne se tuent pas, mais s'aident les uns les autres d'une façon admirable. Tout cela est absurde et merveilleux. Nous arrivons, nous mettons en place [l'administration militaire] et aussitôt les Italiens se divisent, se disputent, se bagarrent pour un rien, se dénoncent les uns les autres. La concorde qui régnait se délite en règlements de comptes et en vengeances de toutes sortes. C'est vraiment incroyable.

Rapport d'un colonel anglais de l'AMG

dans la province de Ravenne, alors âgé d'une dizaine d'années se souvient de la valeur dans sa formation de cette expérience d'altruisme généralisé, « sans ordres » et « librement consenti ». « On se comportait bien les uns envers les autres, et même on s'aimait davantage », raconte un commerçant de la région de Terni, en proie à de massifs mouvements de population. Un partisan en Ombrie, où les prisonniers alliés en fuite étaient généreusement accueillis, relève

également : « De temps en temps, les rancœurs éternelles et les conflits traditionnels, qui divisaient et avaient toujours opposé les paysans pour d'obscurs conflits de bornage, débouchaient sur une bonté imprévue. »

Après la dépolitisation opérée durant des années par la dictature fasciste, la conviction prévalait que la politique était un devoir et une réaction à l'une des tares du fascisme qui « heurtaient le plus la raison humaine » : le divorce entre les mots et les faits. En s'étant retirée d'un État en faillite, la morale devait trouver dans la politique un chemin pour réhabiliter sa propre dimension publique. S'adressant aux « travailleurs piémontais de la terre », un tract du Parti d'action les incitait à s'occuper activement de politique : « Le moment est venu d'admettre que la politique n'est sale que si elle est aux mains de louches affairistes politicards, comme sous le régime fasciste. » L'actionniste Giorgio Diena écrivait : « assez de « sauvez-nous de l'État » : soyons tous politiques ! » D'autres appels expriment une urgence à renoncer à l'égoïsme et une exhortation à la vigilance pour l'avenir. L'attente était forte de « réponses politiques » aux grandes questions émergent de la société italienne. Le journal *Libérer et Fédérer* en janvier 1943 appelait quant à lui les hommes politiques à « des mœurs nouvelles ! »

Dans le comportement de nombreux résistants, surtout d'origine ouvrière ou même paysanne des motivations de classe cohabitaient avec celles d'ordre patriotique ou antifasciste au sens strictement politique. Pour les ouvriers plus ou moins politisés, l'ennemi désigné était un patron qui fût également fasciste et ouvertement au service des Allemands. Une « Lettre aux paysans d'un ouvrier de la ville », paru dans le journal *La Comune* d'Imola en avril 1944 montre la conjonction des ennemis :

Qu'importe, mon frère, que l'opresseur de notre patrie s'appelle nazi ou fasciste, et que le nôtre s'appelle plutôt grand propriétaire ou industriel ? Tous sont équivalents, tous nous oppriment.

La présence physique du fascisme en Italie conférait une signification particulière à l'objectif traditionnel du mouvement ouvrier de « conquête de la démocratie ». Il fallait viser au-delà des mornes épigones de Salò et mettre en cause les racines mêmes du fascisme, c'est-à-dire le régime des patrons et la chute du premier semblait autoriser à imaginer la chute du second.

Potente, commandant de la division Garibaldi Arno, affirmait que le combat de la Résistance n'était qu'une « bataille tactique » sur le chemin de la plus « grand guerre » des opprimés contre les oppresseurs, de la pauvreté contre la richesse, de la justice contre l'injustice, et de la révolution, définie comme « subversion de l'ordre existant, de ses valeurs et de ses intérêts ».

De nombreux ouvriers témoignent que le communisme les attirait surtout en tant que nouveau type de société. Ces attentes expliquent la « grande tension d'idéal » qui caractérisait le climat de l'après-guerre. « Mille signes annoncent la plénitude des temps à venir », annonçait en termes bibliques un journal garibaldin. D'autres acteurs de l'époque se rappellent : « On pensait, on croyait, que tout pouvait se renverser, que tout se renverserait. » « Les gens s'attendaient à un changement si profond qu'ils avaient l'air de tout vouloir ». Une enseignante juive revenue de déportation animée du « besoin de remettre tout sur pied, le monde entier », du « besoin de faire renaître le monde », de « tout

« On luttait pour changer le monde, et je crois avoir fait tout notre devoir pour tenter de modifier les choses. Il me semble que, dans une certaine mesure, il y a eu des améliorations [...] Mais nous, nous voulions détruire la propriété privée, nous voulions que le travail soit un bien commun, un droit pour tous. Nous aspirions une société sans exploités ni exploités. [...] Bien sûr, en combattant nous cherchions un avenir différent. Avant tout, nous avons lutté pour chasser les Allemands de notre pays, et les fascistes qui étaient leurs valets [...] ensuite, nous avons lutté pour créer une Italie démocratique, mais une Italie nouvelle. »

Fioravante Zannarini, ouvrier communiste à Bologne



dans la république partisane de Montefioro, été 44

reprendre au début », se sentait frustrée « parce que le monde n'est jamais comme il faut. » D'autres tentaient de prévenir ces frustrations en donnant leurs propres aspirations pour acquises, comme ce journal GL qui parlait de la « transformation radicale intervenue dans la mentalité, les coutumes et la volonté des Italiens. » Du reste, la vitesse des transformations était telle qu'il était légitime de penser que leur rythme ne se ralentirait pas.

La Résistance a ainsi été l'un de ces moments privilégiés où la politique s'est présentée comme un engagement à vocation totalisante, dans ce sens que de nombreuses aspirations essentielles tendaient à épouser une forme politique, tout en la dépassant au nom d'une signification morale pour fonder un avenir. L'action politique n'était pas cantonnée à une sphère séparée, pas plus qu'elle n'était réductible à des bénéfices attendus et des sacrifices consentis. Le champ investi par le

jugement moral, en s'élargissant, touchait d'emblée la politique si bien que la politique, entendue comme choix de fins et de valeurs, des moyens et de la morale, fut au centre de la Résistance.

Alors qu'elle s'impliquait entièrement dans le *hic et nunc*, la politique reprit une dimension utopique et ce sont précisément ceux qui aspiraient le plus au concret qui souhaitèrent le plus passer de la science à l'utopie. La réticence envers une politisation instrumentale et la priorité

à la lutte aurait pu conduire à une vision réductrice de la politique, mais les convictions des individus produisaient au contraire une manière d'être politique, qui fondait et développait le choix initial de résistance.

Dans l'immédiat après-guerre s'installa alors une situation au fort potentiel révolutionnaire. Après la Libération, Riccardo, inspecteur dans l'Oltrepò de Pavie, vieux cadre, émigré, combattant écrivait : « Nous sommes des démocrates, cependant nous n'oublions pas que nous portons un marteau de forgeron sous notre veste. » Des ouvriers milanais qui, « tout en acceptant la ligne du parti », se méfient des Anglais, pensaient « qu'une guerre civile est indispensable pour arriver à nos fins. » A cela s'est ajouté, devant la faiblesse de l'épuration légale, qui conduirait à l'amnistie de juin 1946, la méfiance vis-à-vis d'un retour des forces ou des cadres fascistes. Durant les jours de la Libération, un membre des GL voyait la survivance des « forces de la réaction » dans « la nostalgie des parades, de la rhétorique, des rodomontades » et croyait pouvoir lire « le mot *fascisme* » dans l'âme « d'innombrables généraux, préfets, industriels. »

A la démobilisation du val Maira dans le Piémont, le commandement des partisans indiqua à ses hommes qu'ils devaient se tenir « toujours prêts à accourir de nouveau dans [leurs] rangs, dès lors que [leur] concours s'avérera à nouveau nécessaire ». L'attitude de bien des garibaldiens démobilisés s'exprime à travers ce slogan tiré des fables d'Ésope : « Ouvrons bien les yeux ! Chers camarades, si pour les Allemands il nous en fallait deux, maintenant il nous en faut quatre. » Les hommes de la brigade Gordini se déclarèrent « prêts à reprendre les armes pour la défense des intérêts du peuple et de la démocratie italienne », tandis qu'un partisan de Terni fit en sorte que la remise des armes aux Anglais se déroulât de la façon la plus ordonnée, afin de montrer qu'avec leurs armes, ils ne perdaient pas leur « capacité de

nous organiser et de nous armer à nouveau. » Quelques communistes ont même caressé l'idée de « conserver cette force pour défendre le parti » et certains chefs partisans communistes du Nord concrétisèrent ce

« Le désarmement se déroula dans les casernes, en grande pompe, avec de grands éloges et des serments de reconnaissance éternelle. Le partisan déposait sa mitraillette, son Sten, son fusil, et avec son arme c'est son âme qu'il déposait. Son arme avait été des mois durant sa fidèle compagne, de jour comme de nuit, depuis vingt mois c'était en elle que reposait toute sa confiance, dans cette arme qu'il lui fallait maintenant rendre – et il savait déjà entre quelles mains elle allait tomber – il avait vu pendant vingt mois la clé de sa liberté. Le choc moral fut très violent et se matérialisa en diverses formes de défiance envers la démocratie, de dérives et souvent de vaine révolte. »

M. Bernardo, témoin de la remise des armes à Belluno

mélange de défiances et d'espérances en autorisant « sous le manteau » à dissimuler les armes. Un partisan se rappelle que pendant toutes les années 50, il garda la conviction que la guerre de libération n'était pas terminée, qu'il retournerait au maquis, où « on se battra entre nous ».

Cet élan eut des prolongements divers après guerre. Le partisan GL Vittorio Foa a écrit, en s'excusant presque, que « beaucoup d'entre nous tombèrent alors, dès la Libération, amoureux de la technique politique » tandis que le Socialiste Altiero Spinelli évoque tous ceux qui ont « assumé sans broncher leur engagement d'anti-fascistes et de partisans, et qui, lorsque tout fut terminé, sentaient qu'ils avaient obéi à une impulsion éthique de courage civique, mais qu'ils n'avaient aucune véritable attirance pour la politique ; et ils s'occupèrent d'autre chose, en paisibles citoyens. » Le partisan Luigi Meneghello se rappelle avec une ironie ostentatoire qui ne suffit pas à masquer les regrets que « que l'espoir de faire correspondre en quelque manière ma vie privée à la vie publique de mon pays (et je m'étais, hélas, mis en tête que c'était là le sens le plus élevé de la vie) était mort. »

Renzo Le Partisan, Huitième carton : « Pauvreté et amour » (extrait)

Rina

Mais toi, qu'est-ce que tu veux ? Une révolution qui soit une insurrection permanente, une transformation radicale qui puisse durer toujours ? Et tu prétends que tout le monde doive la faire, tout le prolétariat dans son entier ? Tu n'as pas l'impression d'avoir totalement perdu le sens des réalités ? De raconter des utopies, des idioties ? Et puis... ça, ça m'offense personnellement... comment est-ce que tu peux confondre l'amour avec ces délires...

Renzo

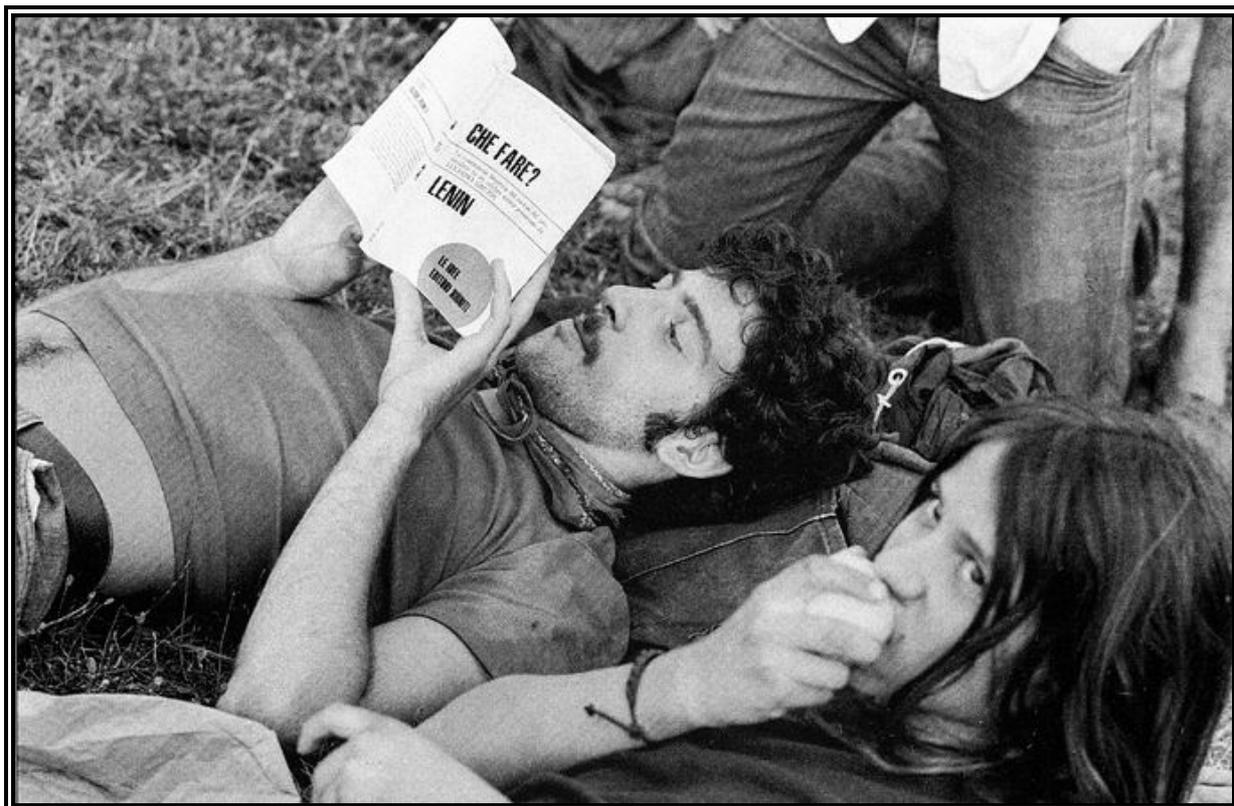
Tu vois Rina, le problème, ce n'est pas ce que tu racontes... Nous, les armes, on les a. Ce n'est pas de la folie de penser prendre le pouvoir. Je suis d'accord avec toi quand tu dis qu'aujourd'hui, il y en a beaucoup, vraiment beaucoup, qui désirent la paix. D'accord. Mais pourquoi déposer les armes ? Eux – les ennemis, les patrons –, pour l'instant, des armes, ils n'en ont pas. Mais tu ne crois pas qu'ils vont bientôt se constituer des arsenaux puissants ? Des armées, des polices ? Tu ne crois pas qu'ils mettront toute la structure de l'État au service de la répression du mouvement ouvrier ? Ils ont été fascistes jusqu'à avant-hier, et on les a vaincus. Vaincus seulement, pas convaincus, pas convertis... C'est avec les armes qu'on peut construire la démocratie... Pas seulement d'ailleurs : la démocratie, il faut aussi la protéger tout au long de son développement... Et un usage intelligent de la critique ne peut être organisé que les armes au poing. On doit inventer notre avenir... Pas d'autre moyen de le faire qu'avec des armes.

Rina

Tu as fini ? Tu es intelligent et méchant... Pourquoi est-ce que tu dis tout ce que nous voudrions dire et faire, alors que nous ne pouvons pas le dire ni le faire... Cette liberté qui est en train de naître, elle nous est hostile parce qu'elle n'est pas infinie ; qu'elle est au contraire limitée... Je sais, je sais ... toi, les armes à la main, tu voudrais devenir l'ami de la démocratie... Mais c'est à peu près comme si tu voulais vider l'océan à la petite cuillère... Tu as peut-être raison quand tu montres les dangers vers lesquels nous allons, mais les instruments dont tu parles – les armes, le pouvoir constituant armé –, ça me fait peur. Je ne sais pas si tu es fou – ce que je sais, c'est que je n'arriverai pas à te suivre mon amour. Mieux que ça : je ne veux pas y arriver... Ça suffit... C'est toi qui as raison : on n'attrape pas un éclair à main nues. Mais moi, mes mains, je les vois ; et je veux qu'elles soient nues pour pouvoir enfin caresser quelqu'un, pour pouvoir tenir dans mes bras des enfants qui grandissent finalement en paix. On ne peut pas vivre sans paix, ou bien faire comme toi, et interdire la paix... Je n'arriverai pas à te suivre dans ce que tu appelles ton optimisme de la volonté. C'est mon corps qui n'y arrivera pas... Salut. (Elle s'éloigne en pleurant)

FIGURE DU PARTISAN

Génération 1968



Université de Rome, 1972 (photo : Tano D'Amico)

Du « mai rampant » aux « années de plomb »

d'après Isabelle Sommier, « D'une crise sociale à l'autre. Des années 1940-1950 aux années de plomb », in *L'Italie contemporaine de 1945 à nos jours*

Entre les années 1950 et 1960, l'Italie réalise en une vingtaine d'années une modernisation économique que d'autres pays, la France par exemple, ont mis près d'un siècle à accomplir. Avec un taux de croissance du PIB de 5,3% en moyenne par an entre 1951 et 1958, elle passe rapidement d'une économie à dominante agraire (42,2 % de la population active en 1951 contre 17 % vingt ans plus tard) à une économie industrielle d'exportation. La production industrielle croît de 100 % entre 1958 et 1968, et le revenu par tête de 60%.

Ce « miracle économique » a été rendu possible par l'émigration interne, entre 1955 à 1971, plus de 9 millions d'Italiens du sud venus chercher du travail dans le Nord, en particulier dans le triangle industriel Turin-Gênes-Milan. Cette main-d'oeuvre d'origine paysanne qui rencontre simultanément le monde citadin (qui n'est pas prêt à accueillir un tel afflux) et l'usine, connaît d'énormes difficultés d'adaptation et constituera une nouvelle fraction de la classe ouvrière. Plus audacieux et combatifs dans leurs actions, mais sans tradition syndicale et d'ailleurs distants des confédérations, ces ouvriers de fraîche date et deviendront la figure centrale des futures luttes ouvrières qui débudent et parfois se poursuivent en marge des organisations syndicales. Les futurs intellectuels de 68 comme Vittorio Rieser ou Antonio Negri en font le sujet leur « sociologie militante » et les qualifient d'« ouvriers-masse ». Ils se caractérisent aussi par la ferveur participative de leur rébellion, qui ne se laisse pas canaliser vers une expression routinière par les appareils syndicaux et se manifeste dans la confrontation physique parfois violente, tant dans la résistance aux forces de l'ordre que dans les pressions sur les « jaunes ». Cette « rage des Méridionaux », commence à s'exprimer au début des années 1960 et explose avec les grèves étudiantes.

L'université italienne est alors en pleine transformation en raison de la massification scolaire (les effectifs étudiants ont presque doublé depuis le début de la décennie) et de l'émergence d'une contre-culture juvénile marquée par le contexte international et très anti-autoritaire. L'agitation étudiante débute en janvier 1966 par l'occupation de l'Institut de sociologie de Trente, et alimentée, par un projet de réforme des universités, se mue l'année suivante en un mouvement national de grèves avec occupation. Le 1^{er} mars 1968 l'université de Rome connaît une véritable bataille (dite de Valle Giulia) entre étudiants et policiers. Ces deux années de révoltes estudiantines qui rejoindront les grèves ouvrières de la fin 1969 sont appelées « le mai rampant ». En 1977, l'Italie connaîtra une nouvelle vague de contestation étudiante, plus dure, avec de véritables combats de rue, comme à Bologne.

Les quatre premiers mois de 1968 sont marqués par de nombreuses grèves, notamment à la Fiat ou encore à l'Italsider. Au printemps 1969 une grève à la Fiat-Mirafiori s'étend à toute l'usine jusqu'en septembre, en dépit de la signature d'un accord entre syndicats et direction. A Turin toujours, lors d'affrontements entre les forces de l'ordre et la population du quartier populaire de Corso Traiano, en grève pour le blocage des loyers, s'observe pour la première fois chez les manifestants une alliance entre ouvriers et étudiants et une nette disposition à aller affronter la police. A la rentrée 1969, la révolte a gagné l'ensemble de la classe ouvrière, donnant lieu à un « automne chaud ».

Les luttes sont radicalisées et échappent au contrôle des syndicats par leurs méthodes : assemblées générales spontanées, délégués élus directement par atelier ou par chaîne, révocables en permanence, « Comités unitaires de base », grèves sauvages et perlées ou tournantes. Les grévistes réinvestissent le terrain de l'entreprise sur un mode musclé avec occupations, cortèges internes, filtrage aux portes, opérations punitives à l'encontre de la maîtrise. D'abord quantitatives, les revendications touchent vite à l'organisation du travail, à des réformes de société, notamment pour le logement. Lors des grèves ouvrières, des organismes inédits se créent où se mêlent étudiants et ouvriers comme *Avanguardia Operaia*, *Potere Operaio* (ou interviennent Franco Piperno, Oreste Scalzone, Antonio Negri,) et *Lotta Continua* (dirigé par Adriano Sofri, Guido Viale, Luigi Bobbio).

Face à la crise sociale, l'État italien réagit de façon extrêmement contradictoire. Il promulgue un Statut des travailleurs, en 1970, qui diminue le temps de travail à 40 heures et reconnaît davantage de liberté

syndicale, mais bloque les évolutions civiles et sociales (loi sur le divorce, réforme du logement, du droit à l'avortement) et n'engage aucune politique universitaire. La répression reste tout aussi brutale (elle fait 21 victimes entre 1970 et 1979) et se double d'une « stratégie de la tension » faite de rumeurs de coups d'État et d'attentats à la bombe d'extrême droite, accomplis avec la complicité d'une partie des services secrets militaires. Du premier, en décembre 1969 à la banque de l'agriculture sur la Piazza Fontana de Milan, jusqu'à l'attentat en gare de Bologne en 1980, ces attentats feront 142 victimes. Cette politique de contre-mobilisation hétérodoxe a une lourde responsabilité dans la naissance des « années de plomb » qui suivent. Entre 1969 et 1975, 83% des faits dits de violence politique sont imputables aux groupes d'inspiration néofasciste, ainsi que 63 des 92 victimes de l'époque, contre 164 morts du fait de l'extrême gauche entre 1969 et 1982.

La justification de la violence par l'extrême gauche a d'abord été défensive. Ainsi, la première organisation à choisir la clandestinité, les GAP (*Gruppi di Azione Partigiane*), fondée par l'éditeur Feltrinelli en 1969 sur le double modèle partisan et foquiste entendait lutter contre la menace de coup d'État et organiser la Résistance. La violence devient offensive, de type insurrectionnel, à compter du milieu des années 1970. Ainsi les Brigades rouges (BR), revendiquent-elles une « hausse du tir » pour « porter l'attaque contre le cœur de l'État » et multiplient les actions : tirs dans les jambes (*gambizzazione*) séquestration et assassinat de magistrats ou de policiers. Au printemps 1978, elles enlèvent, séquestrent pendant 55 jours, jugent et assassinent le président de la DC Aldo Moro.

Dans ce durcissement de la situation les organisations du mouvement ouvrier se rangent résolument du côté de la défense des institutions. Le cycle conflictuel issu de « l'automne chaud » est clôt symboliquement par l'échec de la dernière grande lutte à la Fiat à l'automne 1980, sanctionnée par une contre-manifestation de 20 000 employés et cadres et l'accord des syndicats pour la mise au chômage technique de 24 000 ouvriers et le licenciement pour « violences » de 61 autres. Cette pesante défaite inaugure un repli syndical et un retournement de conjoncture au profit de l'entreprise.

De son côté, la politique antiterroriste soutenue par plusieurs lois « scélérates » commence à porter ses fruits. Le 7 avril 1979, les leaders de l'Autonomie ouvrière, dont Negri et Scalzone, sont tous arrêtés. Le démantèlement des BR en 1982 donnera lieu à 1 337 inculpations et leur porte un coup fatal. Les années de plomb sont terminées. Elles auront eu pour effet de raffermir le soutien au régime et d'enterrer, à gauche, l'idée d'une rupture révolutionnaire.



Distribution de tracts à l'entrée des usines de Marghera, 1972 (photo : Tano D'Amico)

Le « mouvement » italien : un 68 de dix ans

d'après Antonio Negri, *Du Retour, abécédaire biopolitique*

Il faut prendre garde à ne pas penser les Brigades Rouges comme la totalité du mouvement des années 70, et ce mouvement comme une parenthèse historique, un terme absolument isolé, singulier, séparé ; en réalité, le mouvement a été plutôt une trajectoire, un parcours commun à une grande partie de ma génération. Vous ne pouvez pas imaginer ce qu'a représenté le mouvement de contestation dans les années 70. Il y avait une telle force d'invention et de production à l'œuvre, une telle joie qui ne demandait qu'à s'exprimer... Et il y avait la conscience de la rapidité de la transformation sociale, c'était une anticipation extraordinaire. C'est vrai que les extrémistes sont devenus des terroristes. Mais je dois dire que je suis malgré tout ressorti de toutes ces situations avec une certaine... confiance.

En 1968, la mémoire de la résistance était encore là, vingt-cinq ans après, parce que l'antifascisme était lié à la lutte des classes. Les pauvres, en Italie, tout au moins au Nord, restaient antifascistes. Ce qui s'est passé à partir de 1968 a donc d'abord été perçu comme la reprise de la « résistance », et c'est probablement pour cette même raison que cela a duré dix ans, et non quelques semaines comme ailleurs. C'est en durant que le mouvement est devenu profond, profond dans sa capacité de réforme. On oublie trop souvent que la pensée exige du temps pour être développée. La durée exceptionnelle de cette situation en Italie a permis en même temps ces expériences et la formulation d'une pensée révolutionnaire réelle. Il y a eu au moins deux ou trois courants de pensée et d'expérience, de manière négative et positive à la fois : d'un côté le phénomène des Brigades Rouges et des groupuscules terroristes, et de l'autre des intellectuels et des travailleurs, des étudiants et des femmes pris dans d'autres mouvances : ce qu'on a appelé le « mouvement ».

L'Italie est le premier pays où les luttes n'ont pas seulement eu lieu en usine mais ont investi toute la société : on luttait pour l'autoréduction de tous les prix collectifs, par exemple les loyers ou les tickets de transports en commun, on luttait pour une vie meilleure. A Milan, par exemple, où j'ai vécu une bonne partie des années 70, il y avait des quartiers qui avaient été « libérés » et où l'on ne payait pas d'impôts, ni de transports, ni de loyers... C'étaient des quartiers où l'on pouvait expérimenter une autre organisation, une organisation de la joie impressionnante. Si la police entrait dans le quartier, elle était immédiatement repoussée. Toutes les maisons libres étaient occupées, il s'agissait d'appartements qui étaient récupérés pour être habités. Je vivais au bord de l'un de ces quartiers, il y avait une vie incroyable, inimaginable

Je pense que 1968 a déterminé un rapport entre l'action et la vie qui a impliqué un changement de paradigme fondamental sur le long terme, et a modifié le rapport à la vie, à l'histoire. 1968, ce n'était pas une révolution, c'était la réinvention de la production de la vie. La domination, le pouvoir, l'idée moderne de l'État, ont régné sur la vie en la divisant : le travail, les affects, le public, le privé. De ce point de vue, la recomposition de la vie a été fondamentale : l'un des slogans des années 70 disait « nous voulons tout ». C'est cela qui est important : tout. Nous avons entre nos mains la promesse d'une société sans peur. C'est ce que disait Spinoza, c'est ce qu'ont redécouvert les féministes, les ouvriers, les étudiants, et tous ceux qui ont espéré et voulu que quelque chose change en 1968, quatre siècles plus tard. Quelque chose a changé : c'est une recomposition de la vie.

A partir des années 60, la gauche extraparlamentaire a pénétré toutes les couches sociales, et en particulier dans les usines. La rupture avec le Parti communiste officiel s'est effectuée à ce niveau-là, ce qui a conduit le Parti à régresser fortement, précisément parce que l'opposition était ouvrière. L'enracinement du mouvement dans la classe ouvrière a été fondamental : les ouvriers étaient désormais arrivés à la limite de ce qu'ils pouvaient supporter dans le contexte du système tayloriste d'organisation du travail si bien que le vieux schéma des communistes ne suffisait plus. Le mot d'ordre est alors devenu : « refus du travail ». J'ai vu naître ce mouvement de refus au pôle industriel et chimique de Marghera, à côté de Venise, le *Petrolchimico*. C'est là que j'ai commencé à militer moi-même. Je faisais des interventions politiques et militantes, depuis le début des années 60, pour pousser les gens à prendre conscience de leurs conditions de travail, pour qu'ils se syndicalisent librement. A partir de 1963, nous avons commencé à construire des comités de base, puis nous avons

fait la première grande grève. En 1968, on a réuni les étudiants de Venise et de Padoue et les ouvriers de Porto Marghera, et cela a très bien fonctionné parce qu'ils étaient continuellement en rapport depuis une dizaine d'années. La faculté d'architecture (qui était l'un des pôles de la résistance étudiante depuis 1965) était devenue le lieu de réunion de la classe ouvrière.

Après 1968, il y a eu les événements du 1^{er} août 1970, le premier jour des vacances, toujours à Porto Marghera... Toute la circulation du nord-est de l'Italie passe obligatoirement devant la zone industrielle : les trains et les voitures longent les usines chimiques. Si vous bloquez le passage, la région est totalement paralysée. On avait fait des barricades partout dans les villages pour bloquer le flux des touristes allemands qui descendaient vers le Sud. A Venise, on a fini par brûler un train de marchandises qui se trouvait là, au milieu. C'est l'une des choses les plus incroyables que j'ai vues de ma vie, et pourtant, Dieu sait si j'en ai vues ! J'en ris aujourd'hui, mais c'était souvent un climat de violence extrême : à Porto Marghera, à deux kilomètres de la plus belle ville du monde, des centaines d'ouvriers mouraient de cancer, littéralement empoisonnés par leur travail...

Ensuite, à Milan j'ai milité chez Alfa Romeo, la plus grande usine de voitures. On avait déjà construit un comité à la Fiat de Turin, puis chez Pirelli, chez Siemens et dans toutes les grandes entreprises milanaises. Au début des années 70, nous nous appelions *Potere Operaio*, (« Pouvoir Ouvrier ») et à partir de 1971-1972, nous avons lancé ce qui allait devenir *l'Autonomia Operaia*, (l'« Autonomie Ouvrière »). Jusqu'à ce que nous décidions de dissoudre ce groupe pour faire naître tout un réseau de petites structures organisées sur tout le territoire, en particulier à travers l'expérience de l'autogestion.



Mouvement étudiant à Rome, 1977 (photo : Tano D'Amico)

Milan est devenue le centre de cette expérience, de l'Autonomie. On était dans une immanence totale, c'était une expérience faite, vécue, voulue. La mise en commun de cette expérience, c'est la liberté. Tout cela, c'est ce que les Grecs appelaient *Bios*, c'est-à-dire la vie dans son ensemble. Le salaire n'était pas plus important que les luttes, ou la famille plus importante que la communauté, ou la vie intellectuelle plus importante que la gestion des corps : la chose absolument révolutionnaire, c'était justement vouloir vivre la totalité de l'expérience humaine. Dans ce rapport entre action et *Bios* il y avait toute l'attente d'une transformation, toute une idée de l'avenir...

La longueur de cette crise des années 70, sa profondeur, c'est le mouvement révolutionnaire, c'est l'action devenue *Bios*. En Italie, il s'agissait d'un mouvement général qui allait à l'encontre de la marchandisation sociale et préfigurait de nouveaux styles de vie. Nous assistions à l'émergence d'un mouvement de résistance de toutes les cultures minoritaires contre la marchandisation du monde. Agir, c'est à la fois une connaissance et une révolte.

Il est vrai qu'en Italie, à cette époque, il y a eu du terrorisme. Le terrorisme lié à la classe ouvrière ressemblait plutôt à une forme d'extrémisme politique qui transformait parfois les luttes dans les usines et les combats politiques en actions armées. C'était en général (avec, hélas, quelques exceptions) une continuation de la politique par d'autres moyens. Et ça a commencé avec le terrorisme d'État, à partir de novembre 1969, avec la bombe de la Piazza Fontana. C'est une nouvelle période qui s'ouvre. On sait maintenant que ces premiers actes terroristes ont été décidés par l'État – corrompu, détourné de sa fonction, d'accord, mais quand même l'État. Il voulait imposer aux masses la crainte pour empêcher qu'elles ne bougent – exactement comme le raconte Spinoza dans le *Traité politique*. Le Parti communiste et la gauche arrivaient à 35 %, il y avait une dynamique sociale complètement incontrôlable...

La classe ouvrière n'a pas donné au départ une réponse terroriste mais une réponse extrémiste, en voulant répondre au même niveau que celui qu'avait imposé la police d'État. Les premières actions militaires commencent trois ou quatre ans après la bombe de Piazza Fontana, en 1973 ou en 1974. C'était spontané. Face à la violence de plus en plus grande des forces de l'ordre, les gens qui allaient aux manifestations ont commencé à amener une arme pour se défendre. La répression jouait à tous les niveaux : à l'usine, dans la rue, partout... il y avait d'innombrables licenciements. Alors les extrémistes ont répondu de manière militaire parce que toutes les autres réponses étaient désormais impossibles, et on est arrivé à un moment très dur, en 1977. Le moment-clé a été représenté par les manifestations de Bologne, en septembre. Il y avait des chars dans la ville...

Je pense que les Brigades Rouges, qui étaient des extrémistes, sont devenues des terroristes parce qu'on les a poussés à le devenir. La plupart des rapports de forces de l'époque ne laissaient aucune chance. La seule ligne qui pouvait nous permettre de gagner réellement, c'était la constitution politique d'un parti, d'une organisation, ou d'un mouvement. C'est ce que nous avons essayé de faire, mais en aucun cas cela ne pouvait être précipité, même si le terrorisme d'État nous poussait au dérapage. Personne ne pensait à l'époque qu'une voie pacifique était possible, et moi non plus. Encore aujourd'hui, je crois que la violence de l'État existe. Et que la réponse peut être non violente, mais sûrement pas « pacifique » : dans tous les cas, cela reste une résistance. Le problème à l'époque, ce n'était pas la recherche d'une voie pacifique. C'était choisir entre la résistance à cette violence, comme je l'ai fait, et l'utilisation de cette même violence, armée, comme l'ont fait les Brigades Rouges. J'ai toujours considéré l'assassinat politique comme un crime, et donc qu'il fallait y résister.

Au même moment, il y avait une crise générale en Italie, surtout économique, il était en train de se produire une énorme transformation – cette transformation que nous essayions de décrire depuis les années 70. Si vous allez en Vénétie aujourd'hui, la « Silicon Valley » italienne, vous trouverez des chefs d'entreprise qui ont été des ouvriers « rouges » et qui sont devenus des petits patrons. C'est toute la transformation capitaliste des années 80 qui est à présent visible. Ces nouveaux entrepreneurs restent politiquement assez durs, ils sont devenus riches mais ils méprisent l'argent. On ne les a pas laissés aller jusqu'au bout de leurs luttes, alors ils ont fini par enfourcher la transformation de la production – qu'ils avaient tous prévue mieux que les autres, c'était précisément pour cela qu'ils luttaient. C'était des gens qui venaient de la misère et de l'expérience de l'immigration interne, et que c'est la lutte politique qui a permis de les transformer. C'est très marxiste, cette vieille idée selon laquelle ce sont les luttes qui font l'histoire ; pas seulement l'histoire d'ailleurs, parce qu'elles diffusent partout une conscience. C'est un drôle d'épilogue...

Les mécanismes de la violence politique

Donatella Della Porta, « Mouvements sociaux, terrorisme et institutions » (extrait), in *Les Années de plomb, le terrorisme entre histoire et mémoire*

[L'Italie des années 1970 connut une vague] de mouvements contestataires qui ont fait voler en éclats l'image d'une société pacifiée par le bien-être économique. [Menée, comme ailleurs, par les étudiants, cette contestation avait une nette connotation générationnelle, mais] une forte mobilisation des ouvriers (qui se traduit notamment par des grèves), durant l'automne « chaud » de 1969, emboîta le pas aux manifestations dans les écoles et les universités. (...) Les mouvements engendrèrent des contre-mouvements, bien enracinés dans une partie des institutions. Dans un pays où l'expérience de la démocratie était relativement récente et où la tradition voulait que les forces de l'ordre répriment « durement », les oppositions politiques, le conflit social et politique se radicalisa rapidement.

(...) L'un des facteurs qui, chez les militants de gauche, légitima la violence politique fut en effet l'expérience des affrontements avec la police : l'État était perçu comme violent et injuste. Le recours à la violence révolutionnaire était justifié par la conviction largement répandue suivant laquelle l'État n'avait pas respecté les règles du jeu démocratique. L'image d'un État violent fut nourrie, avant tout, des souvenirs encore vifs des brutalités policières : charges à la grenade lacrymogène lancée à hauteur d'homme, canons pointés des armes à feu, véhicules des forces de l'ordre évoluant parmi les manifestants. Les premiers affrontements avec la police furent donc vécus comme une profonde injustice. Ensuite, la violence s'intensifia pour défendre certains territoires, réels ou symboliques : maisons occupées, manifestations interdites, etc. Enfin, la pratique fréquente des batailles de rue conduisit à la ritualisation de l'affrontement physique : les morts tombés au cours des manifestations devenaient des héros, les jours de deuil étaient commémorés en invoquant la vengeance, tandis que la résistance aux charges de la police était présentée comme une rébellion positive face à la « violence de l'État. »

[S'y ajouta la conviction] que l'État était engagé dans une sorte de « sale guerre ». Le massacre de la Piazza Fontana et les indices d'une implication des services secrets italiens, du moins concernant la protection des auteurs de l'attentat, débouchèrent non seulement sur la définition d'un État partisan, mais aussi sur celle d'un État [« massacreur », qui] encourageait une « stratégie de la tension » visant à une radicalisation du conflit politique susceptible d'entériner la tentation autoritaire. Tandis que la rhétorique officielle stigmatisait les « extrêmes opposés », les groupes néofascistes semblaient jouir de protections au sein des institutions [voire de complicité ou d'appui à leur tactiques subversives d'attentats meurtriers et de tentatives de coups d'État et à leur rhétorique anticomuniste conspiratrice.] Abstraction faite de la possibilité effective d'un coup d'État en Italie, la présence de régimes dictatoriaux en Espagne, en Grèce et au Portugal, le putsch contre Allende au Chili ou les doutes quant à la loyauté démocratique des forces au pouvoir donnèrent lieu à une sorte de « paranoïa » du coup d'État. (...) La lutte armée devint ainsi, pour certains activistes, l'une des rares options viables pour s'opposer respectivement aux subversions noire et rouge.

[Ces] mouvements semèrent la panique dans les classes dominantes. Percevant la contestation comme une menace pour la démocratie, une partie des institutions considéra qu'elle devait s'exonérer des règles du jeu démocratique pour barrer la route à la subversion gauchiste. Ce n'est que dans les années 1980, que prévalut l'idée selon laquelle la contestation et les mouvements étaient des facteurs d'enrichissement de la vie démocratique. (...)

À droite comme à gauche, quand les organisations clandestines commencèrent à se créer (généralement pour échapper à une répression que leurs actions radicales avaient renforcée), les règles inhérentes à la clandestinité conduisirent à un recours croissant à des formes d'action terroristes [ainsi qu'à] un isolement et une militarisation du conflit avec l'État, jusqu'à la défaite lors d'une bataille – bien sûr inégale – contre les appareils étatiques.

À gauche, si les premières actions, justifiées à longueur de tracts, consistèrent à brûler des voitures, on passa progressivement aux homicides. Les victimes furent choisies de manière toujours plus aléatoire, présentées comme des rouages d'un système complexe, à savoir « l'État impérialiste des multinationales », selon la définition qu'en donnèrent les Brigades rouges [transformant la lutte armée d'un] soutien et appui au mouvement de masse à (...) la seule forme d'opposition au système [adoptant les formes] d'une bataille armée contre l'État. (...) Ces actions creusèrent encore la distance entre les organisations clandestines et les mouvements de masse dont elles continuaient de se réclamer.

(...) À un rythme beaucoup plus rapide qu'à gauche, les groupuscules d'extrême droite se concentraient sur des actions armées contre leurs adversaires, abandonnant des objectifs plus politiques et par là même l'espoir de canaliser le malaise juvénile. (...) La radicalisation de l'engagement politique suivit l'expérience des affrontements toujours plus durs entre extrémistes des deux camps, le tout dans un sentiment de danger et d'isolement grandissant. À Rome, comme à Milan, cette dynamique de guerre des bandes fut alimentée par l'assassinat de nombreux adolescents, devenant dès lors pour leur camp des martyrs à venger.

À droite comme à gauche, l'escalade de la violence ouvrit la voie à la justification du terrorisme. Si, dans le climat général, la lutte armée n'était donc pas envisagée comme un grand saut dans le vide, en revanche, dans les organisations clandestines, complètement hermétiques à la réalité extérieure, on observe peu à peu une radicalisation idéologique et une difficulté à percevoir l'échec, militaire et politique, du « projet révolutionnaire ». L'isolement renforçait ultérieurement la solidarité au sein des groupuscules clandestins et accentuait la dépendance de l'individu vis-à-vis des autres. (...) Du point de vue affectif, venger les camarades morts, libérer ceux qui se trouvaient en prison, demeurer cohérent avec l'identité héroïque qu'on s'était forgée, furent les principales raisons qui poussèrent les militants à poursuivre une aventure sans issue, si ce n'est l'arrestation, ou dans certains cas, la mort.



Occupation de l'université de Rome, 1977 (photo : Tano D'Amico)

Le Militant de l'an 2000

Antonio Negri et Michael Hardt, *Empire*, (extrait)

À l'ère postmoderne, avec la dissolution de la figure du peuple, le militant est le seul qui exprime le mieux la vie de la multitude : l'agent de la production biopolitique et de la résistance contre l'Empire. Lorsque nous parlons de « militant », nous ne pensons pas (...) à celui qui agit sur la base du devoir et de la discipline et qui prétend que ses actions se conforment à un plan idéal. Nous nous référons, au contraire, à quelque chose comme les combattants communistes et libertaires des révolutions du XX^e siècle : intellectuels persécutés et exilés au cours des luttes antifascistes, républicains de la guerre civile espagnole et des mouvements de résistance européens, combattants de la liberté de toutes les guerres anticoloniales et anti-impérialistes.

(...) Tout au long de cette période, l'activité du militant a consisté avant tout dans des pratiques de résistance, à l'usine et dans la société, contre l'exploitation capitaliste. Elle a consisté aussi, à travers et au-delà de la résistance, dans la construction collective et l'exercice d'un contre-pouvoir capable de déstructurer le pouvoir du capitalisme et de lui opposer un autre programme de gouvernement. En Opposition au cynisme de la bourgeoisie, à l'aliénation monétaire, à l'expropriation de la vie, à l'exploitation du travail, à la colonisation des affects, etc., le militant a organisé la lutte. L'insurrection a été son emblème, fièrement affirmé. Ce militant a été régulièrement martyrisé dans la tragique histoire des luttes communistes. (...)

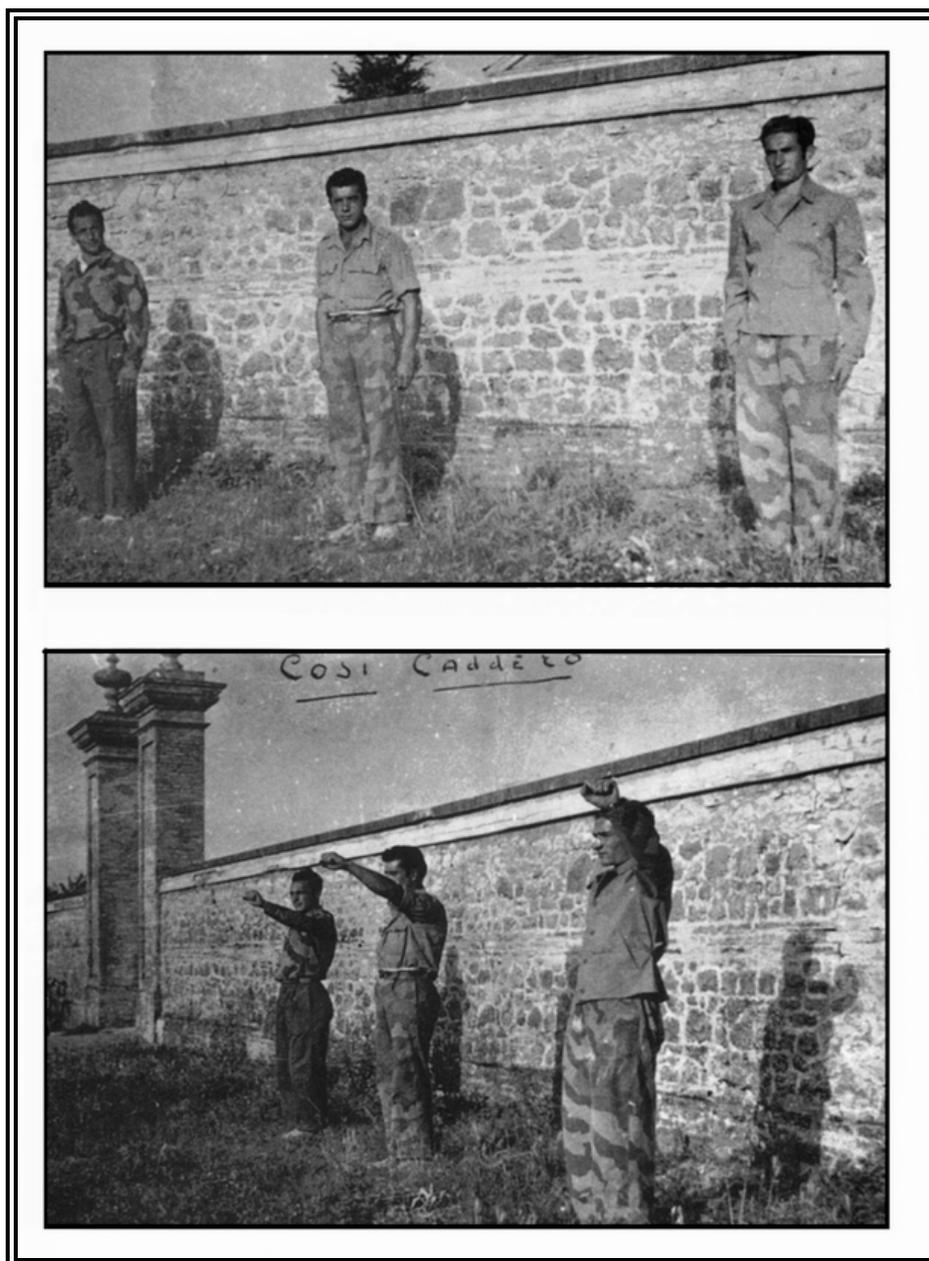
Le militantisme politique révolutionnaire actuel doit redécouvrir ce qui a toujours été sa forme propre : non pas une activité de représentation, mais une activité constituante. Le militantisme contemporain est une activité positive, constructive et innovante. Telle est la forme sous laquelle nous – avec tous ceux qui se révoltent contre le règne du capital – nous reconnaissons comme militants aujourd'hui. (...) Là est la puissante nouveauté du militantisme actuel : il reprend les vertus de l'action insurrectionnelle de deux siècles d'expérience subversive, mais il se rattache, dans le même temps, à un monde nouveau, un monde qui ne connaît pas d'extérieur. Il ne connaît qu'un intérieur, une participation vitale et inéluctable à l'ensemble des structures sociales, sans possibilité de les transcender. Cet « intérieur » est la coopération productrice de l'intellectualité de masse et des réseaux affectifs, la productivité de la biopolitique moderne. Ce militantisme fait de la résistance un contre-pouvoir, et de la rébellion un projet d'amour.

Le militant communiste fait [*comme saint François d'Assise autrefois*], en identifiant dans la condition commune de la multitude son énorme richesse. Par opposition au capitalisme naissant, le *Poverello* refusait toute discipline instrumentale ; en opposition à la mortification de la chair (dans la pauvreté et dans l'ordre constitué), il proposait une vie joyeuse, incluant tous les êtres et toute la nature, les animaux, « sœur lune », « frère soleil », les oiseaux des champs, les hommes pauvres et exploités – tous ensemble contre la volonté de pouvoir et de corruption.

Dans la postmodernité, nous nous retrouvons dans la situation de saint François, opposant à la misère du pouvoir la joie de l'être. C'est une révolution qu'aucun pouvoir ne contrôlera – parce que le biopouvoir et le communisme, la coopération et la révolution restent ensemble, en tout amour, toute simplicité et toute innocence. Telles sont l'irrépressible clarté et l'irrépressible joie d'être communiste.

FIGURE DU PARTISAN

Responsabilité et morale de l'action



reconstitution d'une exécution de partisans, région de Parme, avril 1945

Responsabilité

Antonio Negri, entretien avec Florian Delorme dans l'émission *Culture Monde*, France Culture, juillet 2011

Pendant les années 1943-45, j'avais entre dix et douze ans et je vivais dans la Vénétie, à la campagne parce que les bombardements nous empêchaient de vivre en ville. La situation était une situation de guerre civile qui traversait même les familles et je ne comprenais pas bien ce qui se passait. On n'arrivait pas à distinguer la vie et de la mort, moi et ma famille c'était un sentiment complètement confus – et en plus c'étaient les bombardements, accomplis par des amis, qui faisaient le plus de morts.

Dans ma vie, j'ai toujours été du côté de la Résistance, de l'antifascisme, de la démocratie la plus radicale possible, mais le problème de la vie et de la mort traverse même les positions politiques. Il y a là quelque chose d'ontologique, d'extrêmement profond dans le choix qu'on fait au sujet de la vie et de la mort qui nous laisse plein de questions.

J'ai écrit beaucoup de livre dans ma vie, j'ai agi aussi, j'ai passé beaucoup d'années en prison, et j'ai été obligé aussi de me poser des problèmes de responsabilité. Je dis clairement que je ne renie rien de ce que j'ai fait, mais je sens une responsabilité, je sens que j'ai vécu une tragédie. Alors pourquoi avoir écrit ça ? Peut-être pour continuer à me demander le sens de mes choix. Ce qui ne veut pas dire pour me justifier : la justification passe dans les idées, la logique, l'expérience, mais derrière cela, il y a toujours quelque chose qui nous fait comprendre qu'on peut aller un peu plus loin au-delà – et ce n'est pas dans la transcendance. La responsabilité n'est pas une question de culpabilité ou de principes moraux abstrait. C'est quelque chose qu'il faut toujours ramener à l'expérience et essayer de vivre dans l'expérience. Je pense que la politique n'a de sens que si on la ramène dans la vie quotidienne et qu'on a le courage de dire ce qu'on fait. L'expérience ne résume pas le problème, on est toujours devant quelque chose et la responsabilité doit être posée deux fois au moins.



Venise, janvier 2009 (photo DT)

Renzo le Partisan : Quatrième carton : « Les Représailles » (extrait)

Renzo

Bien, mais qu'est-ce qui se passe ? Tu es blanc comme un linge...

Egidio

Ils ont décidé de faire des représailles, les porcs. Demain, ils en pendront dix – des camarades, des partisans, des antifascistes. Ils sont allés les chercher en prison, d'autres chez eux... Dix pour un... (...)

Renzo (il hoquète de rage)

Je le savais, je sentais que ça allait arriver... espèces de lâches... Cette ville est petite... Dix antifascistes... Des gens déjà arrêtés, des gens identifiés... Je suis sûr que parmi eux, il y a le père d'un de mes amis, un de mes anciens professeurs, une connaissance de famille... Et ils les tueront pour ce qu'ils n'ont pas fait... pour ce que moi, j'ai fait... bande de lâches... (...) Mais comment est-ce que tu peux penser que j'accepte de rester ici, caché, protégé, vivant... alors qu'ils trucident mes voisins, mes amis ou mes concitoyens ? Si je le faisais, je deviendrais complice de ce crime... Le lâche, ce serait moi... (...)

Egidio (Il lui saute dessus)

Arrête, arrête de dire des bêtises... Je t'en prie... Je t'en donne l'ordre ! Comme si j'étais insensible et sans âme... Non, mon garçon... Moi aussi, je sais ce que ça veut dire, tuer, et je sais aussi ce que veut dire mourir... On ne peut pas mourir pour les autres... On ne peut pas gagner contre la mort à grands coups de générosité... Dans ces saletés de guerres, il n'y a pas de héros volontaires... Il n'y a que des héros obligés... ceux que les Allemands assassinent... ceux qu'ils font mourir. Ils se trouvent là parce qu'ils ne peuvent pas être ailleurs. S'ils étaient ailleurs, ils n'iraient certainement pas se faire tuer. Les monstres, ce sont ceux qui les trucident, pas ceux qui sauvent leur vie. Parce que c'est comme ça que la mort est faite... Elle est là et c'est tout, elle t'arrive et c'est tout. (Pendant qu'Egidio parle, Renzo pleure)

Renzo

Je ne t'écoute pas, je ne t'entends pas, je suis ailleurs... (A l'improviste, il se reprend, et fait quelques pas de long en large dans la pièce) Tu penses peut-être que quand je guettais le fasciste ou l'Allemand, je n'ai pas pensé à la possibilité des représailles ? Et que cette éventualité ne m'a pas transformé les boyaux en ulcères ? Il y a quelques mois, j'en ai presque jeté mon revolver... Et je serais même parti, si juste à ce moment-là, le fasciste, la proie, ne s'était pas pointée juste devant moi... comme le mouton devant le couteau d'Abraham... Mais depuis, je m'étais fiché dans le cerveau – et dans la main, oui, dans cette main qui tient mon arme – que je ne voulais pas accepter la règle qui prescrit au soldat de tuer selon les lois de la guerre, et de ne pas se soucier de ce qui se passe à cause de ses actions... et ça... (Il se met à hurler vers Egidio) ... ça, tu sais pourquoi ? Parce que je ne suis pas un soldat, parce que je suis un volontaire, un partisan... parce que je ne suis pas un mercenaire... parce que je suis un homme qui lutte pour la liberté, pour la solidarité humaine... Comment tu veux que j'accepte que des innocents meurent ?

Face aux représailles

d'après Claudio Pavone, *Une guerre civile*

Les représailles contre les populations civiles impliquent un problème de responsabilité non résolu et peut-être insoluble : le lien entre l'action, la responsabilité collective et la responsabilité individuelle. Elles représentent l'opposition dramatique entre l'autonomie morale de l'individu et son sentiment d'appartenance à la communauté, entendu comme solidarité avec ses autres membres. Cependant les représailles finissent (et c'est leur échec essentiel) par exalter ce sentiment de responsabilité commune et solidaire sur lequel elles se fondaient et qu'elles avaient pour but d'affaiblir.

Plier devant les représailles signifiait reconnaître implicitement le droit de l'ennemi à les exercer et risquait ainsi de jouer en sa faveur. Cependant, l'attitude des résistants face aux représailles nazi-fascistes prenait généralement en compte le souci d'épargner des vies humaines. Le commandement militaire pour la Haute-Italie, dans un document de février 1944, esquissait le comportement à adopter en la matière, en soulignant que « chaque fois que possible » il fallait « éviter ou limiter les motifs de représailles ». Mais il ajoutait : « La crainte des représailles ne doit pas constituer un obstacle insurmontable pour l'action, et moins encore servir de prétexte pour masquer l'incapacité ou l'inaction. » Un tel appel à ne pas craindre les représailles est fréquent dans les documents et dans la presse communiste et actionniste.

Ces positions de principe sont diversement argumentées. Avant tout, on affirme que les représailles illustrent non pas la force, mais bien la faiblesse de l'ennemi, contre lequel elles ne peuvent que se retourner : « La terreur n'est que le hurlement du sauvage faible et apeuré ». Giovanni Pesce voyait dans ses attentats une utile provocation aux représailles qui permet « de tenir l'ennemi à la gorge et lui faire comprendre à l'inutilité de sa sauvagerie. » Un commandement garibaldin affirmait « la nécessité d'attaquer l'ennemi et de lui infliger des pertes sans se préoccuper des représailles sur la population, puisqu'elles finissent toujours par se retourner contre lui. »

« C'est par l'action que l'on brise l'arme du terrorisme », « Contre les lâches nazis un emploi audacieux de la force est toujours la meilleure des armes » : tels sont les thèmes battus et rebattus dans *L'Unità*, qui les élargit ainsi : « Plus vite la peste brune sera chassée d'Italie, moins nombreuses seront les victimes et les ruines. »

« Il n'est plus admissible que certains GAP aillent chaque au café pour jouer aux cartes, ou s'amuser au cinéma ou autre lieux de rencontre. Il faut leur expliquer que nous sommes militaires, donc mobilisés dans la lutte contre les fascistes et Allemands, leur expliquer que le Parti exige de chacun de ses membres, agissant à l'avant-garde de la lutte antifasciste, une attention de tous les instants dans la poursuite de ses objectifs dans la lutte de libération nationale, leur expliquer le danger qu'il y a à fréquenter les lieux publics, les lieux de rendez-vous, etc. [*Certains gappistes ont renoncé à une action parce qu'une femme s'était mise à crier : « Ne le faites pas ou ils fusilleront mon mari ! »*] Cela ne doit pas se reproduire. Nous ne pouvons considérer l'intérêt d'une seule personne, on doit toujours considérer l'intérêt général. Il y a actuellement des milliers d'hommes qui don chaque jour leur vie pour la liberté, nous devons donc montrer notre solidarité : nous ne pouvons être sentimentalistes. Nous devons frapper, et frapper durement, les fascistes et les Allemands, leurs personnes et leurs biens. Chacun de nous doit apprendre à haïr l'ennemi [...] Nous ne devons pas laisser de répit à l'ennemi : de jour comme de nuit, les GAP doivent être le cauchemar des nazi-fascistes »

lettre du commandant des GAP de Milan
Visone aux comandants et commissaires de
détachement, 17 juillet 1944

Lettre aux Brigades Rouges

Elsa Morante (extraits), Paris, Payot & Rivages, 2005

20 mars 1978

(...) Il est des heures extrêmes, quand l'intelligence ne sert plus, où il ne reste plus qu'à suivre les mouvements de sa conscience désespérée, quand bien même ils ne sont plus dictés par la seule raison et que, malheureusement, on est parfaitement conscient de leur inutilité.

En m'adressant à vous, membres des Brigades Rouges (c'est-à-dire une fois surmontée l'horreur que je ressens face à toute forme de violence qui me condamnerait au silence), j'essaie au moins de ne pas douter que vous êtes convaincus en toute bonne foi par les mots que vous avancez pour vos actes ; c'est-à-dire que vous êtes véritablement, à vos propres yeux, des révolutionnaires. (...) Ce mot [*de révolution*], malgré les violences et les trahisons qu'il a dû subir, conserve par-devers lui sa signification première et authentique : celle d'une grande action populaire qui se propose comme fin d'instaurer une société plus digne. Or, on a agité trop de drapeaux équivoques sur cette définition pourtant claire.

Et la première équivoque a été d'écrire sur ce drapeau le slogan national : la fin justifie les moyens.

Ce principe (qu'ont agité aussi Benito Mussolini et consorts pour leurs « révolutions ») est une enseigne de fausseté qu'on reconnaît sans coup férir. Car c'est au contraire dans son retournement que se trouve la vérité : les moyens dénoncent la fin. Or, les moyens auxquels vous recourez actuellement correspondent à un modèle précis et parfaitement reconnaissable : c'est celui qui a détruit les « révolutions » les plus sombres de notre siècle et qui se fonde sur un trait de base: le mépris complet de la personne humaine.

Qui méprise la personne humaine et n'en éprouve pas de honte commence par mépriser sa propre personne. Et comment pourrait-il prétendre instaurer une société plus digne, celui qui ne se rend pas d'abord digne en lui-même de se respecter ? Il est trop facile d'attaquer les sans-défense ou de les exécuter en prétendant exécuter la justice pour fuir dans l'impunité, ou, au pire, protégés par des lois qu'on renie mais qui sont toujours préférables à celles qu'on promet d'instaurer en échange. Les sociétés instaurées dans le mépris de la personne humaine, quels que soient les noms qu'elles veulent prendre, ne peuvent être que des sociétés fascistes : c'est-à-dire des sociétés où les hommes abusent des hommes, où la répression la plus atroce règne et les tortures aussi. Vous, avec votre exemple, vous ne proposez rien d'autre. Et comment de telles sociétés ne donneraient-elles pas naissance à des générations de castrats et d'esclaves ?

(...) En raison de votre jeune âge vous n'avez pas fait l'expérience dans votre chair de l'histoire de ce siècle. Peut-être ne l'avez-vous même pas assez étudiée (pas plus que l'histoire la plus récente) et comptez-vous sur l'ignorance et l'inexpérience des autres jeunes pour faire d'eux vos disciples. Je veux penser que vous ne vous rendez pas compte de la corruption que vous pourriez exercer sur leur conscience par ce biais ni des conséquences sans nom qui pourraient en découler pour eux. (...) Quel que soit le jugement que l'on peut porter sur nos sociétés actuelles, tout à la fois ineptes et corrompues, je me souhaite de ne pas vivre assez longtemps pour assister à de nouveaux totalitarismes.

FIGURE DE L'HOMME DE POUVOIR INDIGNÉ

La corruption du pouvoir



Aldo Moro au 8^{ème} congrès de la Démocratie chrétienne de Naples au Théâtre San Carlo, 1962 (photo : . Nemiz)

L'Homme qui rit, premier carton : « Démocratie et corruption » (extrait)

Lui

Quel ennui... Un jour, peut-être, quand on parlera de corruption, cela fera scandale... La corruption : est cachée par les rideaux et les tapisseries, dans la pénombre de ces palais ! Si seulement il y avait une lumière claire, transversale, franche ! Non. Ici, qu'il pleuve ou qu'il fasse soleil, c'est toujours la même chose... De toute façon, il y a aussi de la corruption là où le soleil brille tous les jours. Ici, il flotte toujours un air de contre-réforme : des velours pesants, pleins de poussière... (...) On aurait presque envie d'en rire, s'il n'y avait pas tant d'argent qui circule. Parfois, juste pour apposer une signature... Tellement d'argent... La dîme du pouvoir ? ... Il y a des centaines de sales types de ce genre qui trempent dans ces opérations ... Des pourboires, des mafias, des petits plaisirs, des chantages... (il rit) Et moi, je dois défendre ces messieurs. Il faudra que je donne de la voix et que j'utilise toute ma rhétorique – alors que le sarcasme... une seule expression de sarcasme serait suffisante... Ils sont tous de la même race corrompue... Je les méprise tous... (pause. Il rit) Qui m'a obligé à m'embarquer dans cette galère de corrupteurs et de corrompus, de masques et de monstres... Allons donc, inutile de dramatiser. Et puis cette affaire est banale, c'en est comique. Ici, tout est simple : il y en a un qui a volé à un autre, qui est lui-même un voleur... C'est une comédie de boulevard, une pochade. Tout le monde vole à la République... et moi, je devrais – non : je dois, je suis le chef, je ne peux pas me défilier... -, je dois défendre les uns ou les autres... Si on m'avait dit cela, quand j'ai débuté en politique... Si on m'avait dit que ma mission allait être celle qu'elle est aujourd'hui - défendre les charlatans, tout le monde dans le même sac du moment qu'on sauve la baraque...

(...)

Je n'arrive plus à être un bon acteur dans ce théâtre de la mélancolie. On risque l'indifférence, la banalisation du mal. Je me tourne de plus en plus vers l'ironie. Le rire réussit à briser l'indifférence la plus compacte. Bien sûr, pour un homme politique, cela ne suffit pas : il faut aussi savoir renouer d'autres fils, tisser de nouvelles trames... Personne ne sait à quel point il a fallu être ironique pour construire cette République. Je voudrais le leur dire, à ces salauds de l'Assemblée... Cette bande de corrompus, ces voleurs, ces escrocs... ils ne dévorent pas seulement le temps de la politique, ils nous enlèvent même la possibilité d'en rire. Et puis il y a les moralistes, les journalistes interprètes de l'espace public, les nouveaux apologistes des bonnes mœurs. Comment peut-on rire d'un mal si grave et si intense ? Voilà ce qu'ils demandent, avec toute leur vigueur didactique... Qui se souvient encore qu'au Moyen Âge, les prêtres et les moines n'avaient pas le droit de rire ? C'est saint Basile qui l'avait interdit, en se basant sur les Saintes Écritures... « quasi per risum stultus operatur scelus », « Vae vobis qui ridetes nunc... ». Quels tristes fantômes... Allez, assez de bêtises. Ces arnaqueurs, ces voleurs, ce sont des résidus infimes d'humanité... Est-ce qu'on n'est pas tous responsables, moi y compris, à chaque fois qu'on limite la possibilité de poursuivre la corruption sous prétexte de défendre l'État ?

Quarante ans de corruption d'État

Antonio Negri, « Italie année zéro », 1992 (extraits), in *Inventer le commun des hommes*

Il était une fois une République, un État sans histoires, mais néanmoins doté d'une structure bizarre et compliquée. Dans cette République, la force dominante était tout à la fois populiste et capitaliste, cléricale et mafieuse, bureaucratique et atlantiste. Jamais force politique au monde n'a constitué une classe politique d'une telle longévité, les mêmes personnes gouvernèrent cette République pacifique de 1945 à 1992. Ce système était un système démocratique, c'est-à-dire qu'il comprenait aussi une opposition. L'opposition était républicaine et socialiste, laïque et affairiste, syndicale et (dans une certaine mesure) philosoviétique. La caractéristique de cette République bizarre et compliquée était que par principe (certains ajoutaient : principe inscrit dans la Constitution à partir de Yalta) l'opposition ne pouvait parvenir au gouvernement. La constitution de la République était donc fondée sur une double règle : pour la Démocratie chrétienne l'obligation de diriger, pour le Parti Communiste l'obligation de constituer pour toujours l'opposition, sans aucune possibilité de s'emparer des commandes de l'État. Les politologues avaient qualifié ce système de « bipartisme imparfait ». (...) Ce système politique permit à la République de connaître un développement capitalistique impétueux : le produit intérieur brut italien se plaça au quatrième ou au cinquième rang mondial. En même temps se développa un État providence efficace, bien que lui aussi « imparfait » (la mafia, avec une minuscule, en était par exemple un des organes). Dans ce système, il n'existait pas de forces politiques, en lutte contre le système ou proposant des alternatives à cet équilibre « imparfait » mais efficace, qui aient une quelconque représentation au niveau de l'État.

Ceci ne signifie pas que la résistance et les luttes contre ce système aient été absentes tout au long des décennies de fonctionnement de ce pouvoir. Elles furent cependant toujours extraparlimentaires, et pour finir définies comme extraconstitutionnelles, extralégales, subversives. De temps à autre, différents sujets sociaux se révoltaient contre cette République consensuelle et tranquille. Chaque fois ils furent vaincus et devinrent l'objet d'un ostracisme féroce. Au cours de années 1950, ce sont les paysans du Sud qui s'opposent au système : vaincus ils furent contraints d'émigrer, au lieu de leur accorder la terre on les plaça à l'esclavage industriel, au joyeux royaume du fordisme et du taylorisme. Dans les années 1960, ce sont les ouvriers du Nord qui se révoltent. Une grande révolte de masse, dure, qui mit le système en péril. Mais ils furent vaincus, eux aussi. Jetés hors des usines ou réduits à une défense corporatiste de leur poste de travail, les ouvriers du Nord, durent céder. Dans les années 1970, ce sont les étudiants (la nouvelle force de travail intellectuelle) et les nouveaux sujets issus des processus d'urbanisation qui se révoltèrent. Projets utopiques de société alternative et attaques à main armée contre les structures de l'État (du « bipartisme imparfait ») se combinèrent alors dans un crescendo impressionnant. Mais cette résistance-là fut aussi vaincue. La répression militaire se déchaîna et tua tout désir de transformation sociale et même toute envie d'en pleurer le naufrage.

[*Au début des années 1980*] le système estime qu'il est parvenu à un point de perfection, et en l'absence totale d'opposition, de limites et de contrôle, savoure son propre triomphe. Jamais dans un État du capitalisme avancé, contemporain, le détournement des biens publics, la corruption, le chantage, l'enrichissement illicite, la légitimité et la richesse publiques mises à la disposition des turpitudes privées, la violence d'une information partielle et d'une communication dévoyée, la collusion de l'administration et du crime ne se sont manifestés d'une manière aussi éclatante. (...) Les Italiens, les chefs d'entreprise, « nouveaux condottieri », et les intellectuels des nouveaux médias léchaient goulûment leurs mains

pleines de merde. Tous les défenseurs du système (qu'on qualifiait de « plus libre du monde ») jubilaient : leur sens moral était tombé si bas qu'ils ne comprenaient plus désormais la limite entre le vrai et le faux, entre le bien public et l'intérêt privé, entre la démocratie et l'oligarchie – de même que tout au long de leur histoire ils n'avaient pas compris la limite entre application de la loi et terrorisme répressif. (...)

[Après la chute mur de Berlin,] tout le monde découvre que le système politique reposait sur la collusion criminelle entre une Démocratie Chrétienne voleuse et un Parti Communiste qui

ne la dénonce pas, sur la complicité entre une mafia universelle et un socialisme réel hypocrite et affairiste. Tout le monde découvre ce que les paysans des années 1950, les ouvriers des années 1960, la nouvelle force productive des années 1970 savaient fort bien : à savoir que l'association entre « droite » et « gauche » était un monument de violence et de corruption [...que] la corruption, le cynisme, l'immoralité font partie du système. Ils ne sont pas le fait d'individus particuliers mais d'individus collectifs : la Mafia, les mafias, les partis, les associations, les Églises et puis surtout, les chefs d'entreprise, les syndicalistes, les journalistes, les fonctionnaires de l'État, les juges... En Italie, tout le pouvoir est corrompu ; il est impossible, en étant au pouvoir, de ne pas être corrompu. Dans le système politique de la Première



Sienne, 1959 (photo : Piergiorgio Branzi)

République, tout s'est putréfié sous la protection des « supergrands » d'alors. (...)

Si nous nous en tenons aux faits tels qu'ils se présentent dans l'histoire, l'indépendance italienne a pris fin depuis 1494 (je dis bien : *mille quatre cent quatre-vingt-quatorze*) et avec elle la possibilité de voir s'accomplir une palingénèse dans ce malheureux pays. Nous assistons ainsi au paradoxe d'une nation, la nation italienne, qui a inventé toutes les révolutions de la modernité mais n'a pas réussi à en faire vaincre une seule. (...) En Italie, le pourrissement du pouvoir est tel que des mots comme révolution, communisme, renaissance ont encore de la valeur – le cynisme italien est si profond qu'envisager sa rupture frise le réalisme. (...) Et alors ? Alors : dans cette Italie « année zéro », la seule voie possible est de se battre pour une transformation suffisamment radicale qu'elle puisse concerner non plus seulement l'Italie mais l'Europe tout entière. (...) La solution de l'affaire italienne ne peut naître que de la convergence entre un effort interne et une surdétermination extérieure. Et c'est l'Europe seule qui peut décider de la crise italienne.

Mais quelle Europe ? En effet le problème italien est si grave, le pays s'est tellement enfoncé dans la crise, que seule une Europe, nouvelle sera en mesure de collaborer à la perspective d'une nouvelle Italie. Tant que ce « nouveau » n'émerge pas, la crise continuera – et continuera, sans cesse réactivée entre l'Italie et l'Europe et réciproquement –, et ce ne sont pas les « deux vitesses » prévues dans les stratégies des technocrates européens qui pourront nous éloigner de la catastrophe.

La corruption et le clientélisme,

L'Italie compte 150 000 élus, conseillers municipaux pour la plupart, mais on évalue à 500 000 le nombre de citoyens vivant de la politique. L'univers politique est en Italie un espace social particulièrement exposé au clientélisme parce que la possibilité de monnayer les avantages du pouvoir étatique semble sans risques. Ainsi depuis des décennies, le ministère des Postes et Télécommunications *permet aux* politiques d'entretenir une vaste clientèle car ils peuvent facilement y recruter des fidèles de manière discrétionnaire. En 2005, 3 203 candidats ont été recommandés pour décrocher un emploi à la Poste, par des députés de la majorité et de l'opposition, des dirigeants internes et syndicaux, mais aussi les ministres de l'Économie, de la Communication – et deux cardinaux.

Partis, PME familiales, loges maçonniques, organisations catholiques, cabinets d'avocats et holdings du BTP peuvent faire office de lieux de socialisation aux pratiques officieuses. Partagée en de nombreux univers sociaux, la conviction que les accointances sont plus efficaces que les diplômes ou l'expérience et un intercesseur est nécessaire pour faire carrière contribue pour beaucoup à l'emprise et au maintien du « système » et à la faiblesse de l'idéologie méritocratique.

Les déclarations publiques d'élus pris sur le fait illustrent combien le clientélisme continue d'aller de soi : l'échange de services, le détournement de biens publics et la distribution de faveurs sont conçus comme l'une des formes par excellence du jeu démocratique. Certains tiennent à jour des fichiers listant les services rendus à chacun de leurs clients-électeurs. L'armateur Achille Lauro, maire monarchiste de Naples dans les années 1950, et président du club de football de la ville, distribuait une chaussure à de nombreux électeurs avant le scrutin et la seconde après. Silvio Berlusconi aujourd'hui se sert du divertissement pour s'imposer en

La corruption en Italie : des faits

Depuis les années 1960, la corruption est passée du stade « artisanal » (cadeaux des entreprises aux partis politiques) à un niveau bien supérieur, accéléré par la crise qui avait conduit l'Etat à prendre de plus en plus de participations aux entreprises privées pour les sauver de la faillite. Le rôle du patronat était au départ déterminant puis les hommes politiques devinrent demandeurs. Le procédé des dessous-de-table en échange de l'obtention de marchés publics se généralisa avec des moyens de pression divers sur les entreprises (exclusion du groupe concourant aux appels d'offre, retard des paiements). L'argent pouvait servir à financer les partis politiques, à acheter des voix ou à distribuer des prébendes (gestion des installations sportives ou destinées aux loisirs, direction d'une maison de repos), dans une confusion permanente entre intérêts privés et ceux du parti. Les sommes accumulées par ce système sont destinées à assurer l'élection d'un individu, quand une partie ne va pas directement dans sa poche. Tous les partis politiques ont eu recours à ces financements illégaux, y compris, localement le PCI, mais les partis de gouvernement se sont toutefois réparti la très grande majorité des sommes concernées, avec discrétion dans le cas de la DC, avec arrogance et sans le moindre scrupule dans le cas du PSI, où l'on n'hésitait pas à railler les donateurs de leçon moralistes qui ne comprenaient rien à la politique moderne.

Les années 1970 et 80, révélèrent une série de scandales impliquant les dirigeants d'entreprises publiques nommés par le gouvernement. Certains, victimes de l'ivresse d'un pouvoir sans véritable contrôle, et protégés-

dynamique sociale endémique

politique, mais son pouvoir repose sur d'autres collusions : tolérance de l'évasion fiscale (estimée à 200 milliards d'euros), corruption et recommandations (jusqu'aux actrices à engager par la RAI) en tout genre.

À l'exception des années 1992-1994 durant lesquelles s'est déroulé la vaste opération judiciaire *Mani Pulite*, « Mains propres », un véritable sentiment d'impunité habite la plupart des protagonistes de ces jeux occultes. Au plan national, seuls 2 % des personnes condamnées pour corruption ont effectué une peine de détention quand bien même le Code pénal prévoit des peines allant de 2 à 5 ans. Des dirigeants politiques condamnés pour corruption ont été réélus, la plupart des entrepreneurs impliqués sont restés en place. Depuis 1995, en l'absence de mobilisations multisectorielles, les découvertes de pratiques de corruption ou d'abus de pouvoir (du secteur bancaire au football professionnel) ne débouchent pas sur d'importants scandales.

L'opération « Mains propres » a cependant montré qu'un contexte favorable aux échanges illicites est réversible et que la domination des intérêts privés sur la chose publique se rejoue à chaque reconfigurations sociopolitiques, même si la bourgeoisie entrepreneuriale comme l'administration publique restent historiquement dépendantes de la médiation politique. Gagnantes aux yeux de leurs promoteurs, puisque très faiblement sanctionnées sur le plan social, politique et judiciaire, ces stratégies prédatrices se révèlent perdantes au niveau de la collectivité puisque c'est l'ensemble de la nation doit supporter leur coût très élevé sur les déficits publics et dans l'inefficacité de l'administration et des services publics. Ce petit cabotage des rentes de position tend également à étouffer l'investissement à long terme et la construction d'infrastructures, partant, la productivité et encourage l'émigration et la « fuite des cerveaux » des laissés pour compte de la sélection au mérite.

d'après Hervé Rayner, « Clientélisme et corruption » (extrait), in *L'Italie contemporaine de 1945 à nos jours*

gés par les politiques, s'étaient lancé dans des opérations hasardeuses, causant des dommages financiers considérables. Le tremblement de terre d'Irpinia en 1980 entraîna l'un des plus vastes détournements de l'argent public de l'histoire de la République. Sur les 70 000 milliards de Lires débloqués par le gouvernement ou le Fonds européen pour le développement régional, 50 000 ont été détournés par la Camorra et un grand nombre d'intermédiaires, administrateurs ou élus. Règlements de compte entre clans rivaux, marchés truqués, paiements de travaux jamais effectués, et détournement d'argent pur et simple, empêchèrent la reconstruction des régions sinistrées.

Enfin, toujours mystérieuse, l'affaire de la loge maçonnique « Propagande 2 » (P2) continue encore d'alimenter la chronique de nouvelles révélations. Cette loge aurait été réorganisée en 1970 par Licio Gelli sur la demande du Grand Orient, pour parer à toute éventualité de prise de pouvoir communiste, en employant s'il le fallait l'arme de la corruption voire celle de la subversion des institutions, comme le révéla la commission d'enquête parlementaire. On connaît le nom de 962 de ses membres, dont tous les chefs des services secrets, 195 officiers de toutes les armes, des magistrats, des préfets, des banquiers, des hommes d'affaire, fonctionnaires, journalistes, universitaires et ambassadeurs, 44 membres du Parlement (41 appartenant aux cinq partis de la coalition et 3 au MSI) et 3 ministres.

d'après Frédéric Attal, *Histoire de l'Italie de 1943 à nos jours*

Rire, et faire vraiment de la politique

Antonio Negri, entretien avec Florian Delorme dans l'émission *Culture Monde*, France Culture, juillet 2011

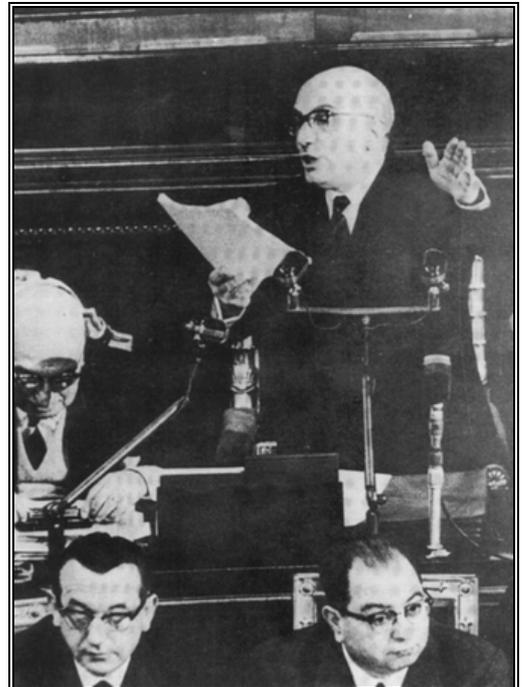
Il y a la politique et après il y a les partis politiques, les institutions et tout le reste. Quand j'étais jeune, dans les années 50, et qu'on travaillait à côté du Parti communiste, on se toujours si tel ou tel était « un homme du parti » ou seulement « un homme politique ». Les hommes politiques avaient le privilège de parler au nom de la collectivité et les hommes de parti avaient le défaut de parler au nom du parti. Aujourd'hui dans les *indignados* en Espagne, font de la politique. Ce n'est pas un mouvement apolitique. Ils sont politiques jusqu'au bout, mais ils sont complètement contre les partis, contre la représentation.

L'homme rit parce qu'il est l'homme des institutions le plus important et en réalité il se détache de ces institutions. Il dit : il faut aller au-delà des institutions qui sont pourries et incapable de renouveler notre rêve d'homme catholique, démocratique, résistant... Il rit des institutions et il rejoint à nouveau la politique. Il rit parce que le grand parti qu'il dirige est devenu une machine à corruption et on ne peut pas changer à cause de la situation –on en peut pas faire le socialisme en Italie dans les années 70. Il rit de son destin, de son histoire. Il était entré en politique pour changer et il rit de ça comme je crois que tous les hommes politiques rient de tout ce qui se passe autour d'eux. Ce n'est pas du cynisme, parce qu'on aurait du mépris pour la société ou les hommes, non : on rit parce qu'on voit les mécanismes qui sont sortis de leur base et de leur origine et ont perdu toutes les valeurs qu'ils devaient représenter. Ils rient parce qu'ils ne peuvent plus rien faire d'autre.

Le problème, ce n'est pas la révolution, c'est la capacité de s'exprimer et de former des institutions qui permettent de consolider cette possibilité de s'exprimer et d'être libre. Le vieux modèle de la révolution comme la prise du palais d'hiver est vrai-

ment périmé, mais il faut arriver collaborer avec les formes de contre-pouvoir réel qui s'exerce dans la société, pour les rendre réelles. Le politique devait vivre dans les institutions. Les hommes des Lumières, Jefferson ou Condorcet, disaient justement qu'il fallait changer les constitutions au moins tous les dix ans. Changer, c'est reprendre ce pouvoir constituant, cette capacité de reconstruire les institutions avec les hommes, les moyens, les valeurs et tout ce qui va dans ce sens. Il faut vraiment avoir confiance en ces choses – et être capable d'en rire.

La démocratie n'a plus une légitimation suffisante, c'est le discours que tient *Renzo*. Il lutte pour la liberté, pour la constitution, contre le fascisme, il sacrifie des choses terribles, comme sa conscience : il a tué, et il a accepté les représailles et c'est un problème terrible dont il n'arrive pas à sortir, surtout parce qu'il vit dans une petite ville et les gens qui ont été touchés par les représailles sont ses amis ou les fils de ses amis. Et quand il arrive à la fin de sa lutte, il se trouve devant un développement institutionnel auquel il ne croit pas. Sa seule solution c'est l'exode.



Amintore Fanfani, à la chambre, 1962

Refuser le pouvoir

Elsa Morante, *Petit Manifeste des communistes* (extraits)

1. Un monstre parcourt le monde : la fausse révolution.
2. L'espèce humaine se distingue des autres espèces vivantes par deux qualités éminentes. L'une constitue le déshonneur de l'homme ; l'autre l'honneur de l'homme.
3. Le déshonneur de l'homme, c'est le *Pouvoir*. Il habite d'emblée la société des hommes que fonde de manière universelle et invariable le binôme : *maîtres et esclaves – exploités et exploités*.
4. L'honneur de l'homme, c'est la *liberté de l'esprit*. Et il serait inutile de préciser que le terme d'esprit ne signifie pas ici (ne serait-ce que par référence aux sciences actuelles) cette entité (et d'autant plus suspecte) indiquée par les « spiritualistes » et par les commères. Il s'agit au contraire de la dimension intègre et naturelle propre à l'homme dans son entier. Cette *liberté de l'esprit* se manifeste à travers des modalités infinies et variées qui renvoient toutes à la même unité sans hiérarchie de valeurs. (...)
5. Entendue comme *honneur de l'homme*, la liberté de l'esprit, qu'elle soit prise comme expression ou comme jouissance, appartient par définition à *tous* les hommes. Tout homme a le droit et le devoir d'exiger pour lui et pour tous les autres la liberté de l'esprit.
6. Une telle exigence universelle ne peut être mise en œuvre tant que le Pouvoir existe. Il est évident en effet que cette exigence se voit niée en principe à l'exploité comme à l'exploiteur, au maître comme à l'esclave.
7. Il s'ensuit l'absolue nécessité de la révolution qui doit libérer tous les hommes du Pouvoir pour libérer leur esprit. La seule finalité de la révolution est de libérer l'esprit des hommes à travers l'abolition totale et définitive du Pouvoir.

(...)

Avec les moyens et à l'intérieur des limites personnelles, naturelles et historiques qui lui sont concédés, l'homme qui affirme la liberté de l'Esprit contre le Pouvoir, et aussi par là même contre les fausses révolutions, c'est lui qui accomplit la véritable Longue Marche. (...) Rien ne se perd (voyez le grain de moutarde ou la pincée de levure) et par voie de conséquence, qui rend esclave son propre esprit sous quelque prétexte que ce soit se fait avec lui l'agent du déshonneur de l'homme. Celui qui s'emploie à diffuser la contagion est par deux fois mauvais : il est d'autant plus misérable s'il entreprend cela en vue ou par goût d'un pouvoir personnel.

Se servir des exploités (et même de leur seul nom) en vue du pouvoir est la pire forme d'exploitation possible. Pis encore celui qui le fait en vue d'un bénéfice personnel. Brandir son amour pour les ouvriers peut se révéler un parfait alibi pour celui qui n'aime aucun ouvrier, aucun homme.

Une foule lucide qui affirme la liberté de l'esprit offre un spectacle sublime. Une foule aveuglée qui exalte le Pouvoir offre un spectacle obscène. Qui se rend responsable d'une pareille obscénité ferait mieux de se pendre.

Joyeuses Pâques.

FIGURE DE L'HOMME DE POUVOIR INDIGNÉ

L'affaire Moro



découverte du corps d'Aldo Moro via Caetani, à Rome, le 9 mai 1978

L'enlèvement d'Aldo Moro

Emmanuel Laurentin, « Un mur de mot » (extrait) in A. Moro, *Mon sang retombera sur vous*

En 1978, Aldo Moro est l'un des hommes politiques les plus influents d'Italie. Cinq fois président du Conseil, cet enfant des Pouilles, né en 1916, a commencé par des études de droit à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. (...) Il entre à la Démocratie chrétienne au sortir de la guerre. Député à l'Assemblée constituante, sa formation de juriste le conduit à participer à la rédaction de la nouvelle Constitution. A peine élu, il est déjà nommé vice-président du groupe parlementaire démocrate-chrétien. En 1948, il devient député de la circonscription de Bari, où il enseigne le droit, et entre au gouvernement comme sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Sa carrière politique est alors lancée : président du groupe DC de la Chambre en 1953, ministre de la Justice en 1955, puis de l'Instruction publique deux ans plus tard, il est élu secrétaire national du parti en 1959, au congrès de Florence. En 1963, il devient naturellement président du Conseil, à la tête d'une coalition de centre gauche. Il conduit ainsi trois cabinets jusqu'en juin 1968, avant de prendre en charge, pendant près de cinq ans, la diplomatie italienne dans six gouvernements. C'est à cette occasion, en 1974, qu'il aura des discussions difficiles avec Henry Kissinger. Le responsable de la diplomatie américaine lui fera comprendre très durement que toute tentative italienne de rapprochement avec le Parti communiste ne serait en rien soutenue par Washington. (...) Enfin, de 1974 à 1976, il forme deux gouvernements successifs sous sa houlette. En octobre 1976, il est élu président du conseil national de la DC.

[Mais les Brigades rouges (BR) qui l'ont enlevé, le décrivent dans leur premier communiqué comme :] « le hiérarque le plus influent, le “théoricien” et le “stratège” incontesté de ce régime démocrate-chrétien qui, depuis trente ans, opprime le peuple italien. Chaque étape qui a scandé la contre-révolution impérialiste dont la DC a été l'artisan dans notre pays (...) a eu en ALDO MORO un parrain politique et l'exécuteur le plus fidèle des directives imposées par les centrales impérialistes. » [Son enlèvement entre dans] la « campagne de printemps » pour atteindre « le cœur de l'État (...) impérialiste des multinationales » [engagée par les BR.] (...)

*[Les Brigades rouges est un groupuscule clandestin, dont les principaux fondateurs sont en prison depuis plusieurs années et attendent leur procès.] C'est une nouvelle génération, plus dure, qui a pris le relais, avec à sa tête Mario Moretti. (...) La clandestinité de ces groupes est toute relative, cependant, car les services secrets et les carabinieri infiltrèrent les mouvements, comme partout ailleurs en Europe à la même période. Au point que certains les imaginent manipulés par les réseaux dormants de l'OTAN en Europe. Car, en prévision d'une toujours possible prise de pouvoir des communistes dans le maillon le plus faible du camp occidental, les services américains ont choisi de mettre en place le réseau *Gladio*, organisation militaire dormante, et soutenu la loge P2, groupe d'influence auquel participent alors une bonne partie de la classe politique conservatrice ainsi que certains milieux des affaires. Ces deux structures, de façon différente mais parfois avec les mêmes hommes, devaient œuvrer pour empêcher le PCI de parvenir au pouvoir.*

Un risque d'autant plus grand que celui-ci, sous l'impulsion d'une nouvelle direction menée par Enrico Berlinguer (...) souhaitait prendre du champ par rapport à Moscou, y compris en passant des accords avec des partis bourgeois. *[L'aile gauche de la DC représentée par Aldo Moro travaillait à l'établissement d'un tel accord, en opposition frontale avec la droite du parti, Giulio Andreotti et Francesco Cossiga alors respectivement président du conseil et ministre de l'intérieur.]* La Démocratie chrétienne se trouvait en effet depuis deux ans en

délicate posture, et le « compromis historique » que Moro avait en vue lui apparaissait comme la seule solution pour éviter la catastrophe. (...) Ainsi, de juillet 1976 à janvier 1978, le gouvernement DC de Giulio Andreotti bénéficie au Parlement de l'abstention du PCI et des autres partis de gauche. Après une grave crise gouvernementale au début de 1978, un accord est atteint le 11 mars pour reconduire Andreotti, cette fois avec l'appui des communistes ; cette alliance programmatique est une première dans l'histoire de la République italienne. Cinq jours plus tard, Moro est enlevé et les cinq membres de son escorte sont assassinés. Il se rendait à la Chambre des députés pour entériner l'accord.

(...) Le gouvernement exige très rapidement une libération « sans condition » de Moro. Ce dernier sait que cela signifie sa condamnation à mort. (...) Le 15 avril, dans leur communiqué n° 6, les Brigades Rouges ont annoncé que le procès de Moro était terminé, qu'il était déclaré coupable et condamné à mort. Son sort est joué sans que l'on sache quelle part y prirent ses supposés amis auxquels il réclama en vain la réunion du bureau politique de la DC.

(...) L'apparente facilité avec laquelle un tel commando a pu agir pendant ces cinquante-cinq jours n'a cessé de surprendre les observateurs... et les ravisseurs eux-mêmes. Ainsi de Bruno Seghetti, dit « Claudio », qui, dix-huit jours après l'enlèvement, apprend que la police a lancé un vaste coup de filet dans tous les milieux gauchistes romains et qu'elle est venue voir ses parents. Sur les conseils du groupe, il se rend au commissariat de son quartier, où il est connu, témoigne de sa bonne foi et est laissé tranquille. (...) Malgré de nombreuses enquêtes parlementaires, ni le nombre ni la personnalité de ses ravisseurs – en particulier celle du chef du groupe, Mario Moretti – n'ont jamais été clairement précisés. D'autres éléments sont difficiles à expliquer, notamment dans l'enlèvement de la via Fani, le 16 mars : la présence dans les environs de membres des services secrets et de la mafia calabraise, tout comme la précision des tirs du commando, qui éliminent la totalité de la garde rapprochée de Moro et le laissent indemne. Les dernières tentatives de tractation, voulues par le Parti socialiste de Bettino Craxi, qui tenta à cette occasion de rompre le front du refus de la négociation, furent au dernier moment vouées à l'échec, alors qu'elles semblaient sur le point d'aboutir. Les recherches de forces de l'ordre piétinèrent curieusement, alors même que certains indices auraient pu les conduire [au lieu de détention de Moro].

Ces contretemps ont permis à certains de relancer la thèse du complot, mené par Washington, la CIA et ses hommes, tels le président du Conseil, Giulio Andreotti, et le ministre de l'Intérieur, Francesco Cossiga, et exécuté par des brigadistes dont le chef était consciemment de la partie. (...) La thèse du complot apparaît difficile à étayer ; en revanche, l'intérêt que des

mouvements divers, y compris parmi les amis d'Aldo Moro, avaient à sa disparition, paraît évidente. Comme il apparaît évident qu'en voulant punir [le « théoricien » de la DC], les Brigate Rosse ont, consciemment ou non, empêché le compromis historique de se faire et signé en même temps l'acte de fin d'un mouvement d'extrême gauche déjà moribond. Elles ont permis également l'établissement de lois d'exception, dont certaines sont encore en vigueur aujourd'hui.



découverte du corps d'Aldo Moro, le 9 mai 1978



Lettres de captivité d'Aldo Moro

tirées de : Aldo Moro, *Mon sang retombera sur vous, lettres retrouvées d'un otage sacrifié*

[*La correspondance de Moro*], rédigée tout au long de sa détention [*révèle*] une personnalité hors du commun, attachée à maîtriser jusqu'au bout son histoire, en prêtant un immense pouvoir aux mots qu'il rédige dans sa cellule. (...) Celui qui était encore, au moment de son enlèvement par les Brigades rouges, le président de la Démocratie chrétienne ne se sentait en rien coupable. Il avait au contraire l'impression d'être l'artisan d'une tentative politique unique pour son pays : le « compromis historique » entre la DC et le Parti communiste italien d'Enrico Berlinguer. Quant au tribunal autoproclamé qui devait le juger, il ne répondait d'aucune institution de la République italienne. L'interrogatoire mené par les brigadistes, en vue d'un procès populaire du leader démocrate-chrétien, a seulement permis à un homme toujours plongé dans l'action de faire le point sur la situation politique de son pays.

(...) Pendant ses cinquante-cinq jours de détention, Aldo Moro va tenter, avec ses faibles moyens, des lettres, d'influencer le cours de son destin. Il est mis parcimonieusement au courant des réactions de la classe politique italienne par ses geôliers. Ceux-ci acceptent néanmoins qu'il écrive des messages destinés à favoriser sa libération en échange de celle de certains détenus politiques. Tandis que la société italienne suspend son souffle et que, dans un élan unanime, communistes et démocrates-chrétiens décident de ne pas négocier, d'opposer un mur du refus aux ravisseurs, Moro va tenter de continuer à faire de la politique. Ses lettres, dont la première, le jour de Pâques, est destinée à son épouse Eleonora, vont se faire chaque jour plus précises. Destinées à ses amis politiques ou à ses proches, elles doivent, à ses yeux, favoriser un échange de prisonniers. Aldo Moro sait d'ailleurs que ce type de troc a déjà eu lieu, quatre ans plus tôt, avec ces mêmes *Brigate Rosse* qui exigeaient la libération de prisonniers politiques contre celle du magistrat Mario Sossi.

(...) Devant [*l'*]aveuglement idéologique [*de son parti*] et face à cette langue de bois que l'écrivain Leonardo Sciascia qualifiera avec dépit et mépris, dans un rapport parlementaire, « d'italien des Brigades rouges », Aldo Moro ne se laissera jamais aller. Face aux communiqués verbeux, il maintiendra jusqu'au bout une langue de lettré. Il maintiendra aussi sa foi en un certain type de politique, fait de compromis et de discussions. Devant le mur du refus, il tentera de dresser un mur de mots, seule protection qui lui restait au fond de sa « prison du peuple ». L'échec de cette tentative et la mort de son initiateur, dont le corps fut retrouvé dans le coffre d'une 4 L le 9 mai 1978, n'enlèvent rien, encore aujourd'hui, à cette conception de la politique.

extrait de « Un mur de mot », introduction d'Emmanuel Laurentin



Deux lettres à Benigno Zaccagnini,

[lettre n°38, le 20 avril (extraits)]

Cher Zaccagnini

Je me tourne vers toi et, ce faisant, j'en appelle de la manière la plus formelle et, d'une certaine façon, la plus solennelle, à la Démocratie chrétienne tout entière, à laquelle je me permets de m'adresser encore en ma qualité de président du parti. L'heure est dramatique. Sans doute des problèmes concernant le pays entrent-ils en jeu, dont je n'entends pas nier l'existence [...].

Ces problèmes, terribles et angoissants, je ne crois pas que vous puissiez vous en libérer, même au regard de l'histoire, avec la facilité, l'indifférence, le cynisme dont vous avez fait preuve jusqu'à aujourd'hui, durant ces quarante jours qui furent pour moi des jours de terribles souffrances. Quelle n'a pas été ma profonde amertume et ma stupeur de voir adopter en quelques minutes, sans que l'on ait procédé à une quelconque évaluation sur le plan humain et politique, une attitude de refus rigide. Elle a été adoptée – je l'ai vu – par la hiérarchie, sans qu'on sache bien quand et comment un sujet aussi terrible a fait l'objet d'une discussion. Aucune voix, alors que c'était inévitable dans un parti démocratique comme le nôtre, ne s'est élevée pour s'opposer ; on a fait en sorte que cela soit ainsi. Jusqu'à mon infortunée famille qui a été, dans un certain sens, muselée, sans avoir la possibilité de crier son désespoir, sa douleur et le besoin qu'elle a de moi. Est-il possible que vous soyez tous d'accord pour vouloir ma mort au nom d'une soi-disant raison d'État, que quelqu'un vous suggère lividement, comme si elle apportait une solution à tous les problèmes du pays ? La réalité est tout autre. Si ce crime s'accomplissait, s'amorcerait alors une spirale terrible à laquelle vous ne pourriez faire face. Ce serait votre ruine. S'amorcerait une rupture avec les forces humanitaires encore présentes dans ce pays, s'amorcerait, dis-je, inguérissable en dépit des apparences initiales, une fracture au sein du parti à laquelle vous ne pourriez remédier. Je pense aux nombreux – si nombreux – démocrates-chrétiens qui se sont habitués pendant des années à identifier le parti avec ma personne. Je pense aux amis de la base et des groupes parlementaires. Je pense également à mes innombrables amis personnels, auxquels vous ne pourriez faire accepter cette tragédie. Est-il possible que tous renoncent, en cette heure dramatique, à faire entendre leur voix, à s'imposer dans le parti, comme ils l'ont fait en d'autres circonstances, moins importantes ? [...] Si vous n'intervenez pas, une page terrifiante de l'histoire italienne sera écrite. Mon sang retomberait sur vous, sur le parti, sur le pays. Réfléchissez bien chers amis. Affirmez votre indépendance. Ne considérez pas demain, mais après-demain. [...]

Que Dieu t'illumine, cher Zaccagnini, et illumine les amis aux quels j'adresse ce message désespéré. Ne pensez pas aux cas, d'ailleurs peu nombreux, où l'on a adopté une ligne inflexible, mais à ceux, nombreux, dont la solution a respecté les règles de l'humanité et s'est donc révélée, en dépit de la complexité de la situation, constructive. Si la pitié l'emporte, le pays n'est pas perdu.

Remerciements et cordiales salutations. Bien à toi,

Aldo Moro



secrétaire national de la Démocratie chrétienne

[lettre n°91, brouillon, non-datée (extraits)]

Cher Zaccagnini

C'est ainsi ; je prends la plume pour te communiquer la décision à laquelle je suis parvenu au terme de cette longue et dramatique expérience, qui est celle de quitter de manière irrévocable la Démocratie chrétienne. En conséquence, je présente ma démission en tant que membre et président du conseil national, comme de la direction centrale du parti, dont je faisais partie. J'exclus, c'est évident, toute candidature, de quelque nature que ce soit, dans le futur. [...]

Nous nous sommes quittés sur une entente parfaite dans la soirée de mardi ; et à peine quelques jours s'étaient-ils écoulés que, de l'endroit où je me trouve, j'avais la sensation de vous avoir en quelque sorte libérés, que je constituais un poids pour vous, non par le fait de n'être plus là, mais bien plutôt parce que j'étais encore là. [...] Vous n'avez pas été humains, mais inflexibles ; vous n'avez pas été attentifs et prudents, mais aveugles. Déterminés à imposer une loi empreinte de la plus grande dureté, dont vous avez l'illusion qu'elle réalisera le miracle de restaurer l'ordre dans le pays, vous en avez décidé, de manière fulgurante, l'application ; vous n'avez pesé ni le pour ni le contre ; vous l'avez défendue contre toute objection raisonnable ; vous avez affirmé votre différence, vous qui êtes chrétiens, au regard de la majorité des pays du monde ; vous avez nourri l'illusion, sans doute, que l'entreprise serait plus facile, moins politique que vous ne l'imaginiez ; votre silence irritant a offensé ma personne et ma famille ; votre refus de décider légalement, en accord avec les organes du parti, a amputé la démocratie qui est notre loi ; vous avez embrigadé de manière obscène la DC pour rendre impossible tout désaccord en son sein et, de ce fait, vous avez rompu avec la tradition la plus élevée, qui faisait notre fierté. En un mot, l'ordre brutal, parti de je ne sais qui, mais qui a été suivi avec une uniformité stupéfiante par les groupes de la DC, a brisé la solidarité entre nous. Il m'est absolument impossible de me reconnaître en cette forfaiture, riche d'implications ; je refuse cette manière de faire, cette discipline ; j'en redoute les conséquences, et j'en conclus, simplement, que je ne suis plus démocrate-chrétien. [...]

J'ai beaucoup réfléchi durant les dernières semaines. On réfléchit en regardant des formes neuves. La vérité est que nous parlons de renouveau et que nous ne renouvelons rien. La vérité est que nous avons l'illusion d'être originaux et créatifs et que nous ne le sommes pas. La vérité est que nous pensons faire évoluer la situation en nouant des alliances nouvelles, mais nous en sommes toujours là, nous continuons à être tels que nous avons toujours été, à faire comme nous avons toujours fait, dans l'illusion que, si les autres changent, tout changera et le pays aussi changera, comme il demande à le faire. Eh bien, cher secrétaire, il n'en est pas ainsi. Pour que les choses changent, il faut que nous changions nous aussi. [...] la DC occupe encore une telle place dans le pays que rien ne peut changer si elle-même ne change pas. Et par changement je n'entends pas la moralisation, l'ouverture du parti, des orientations politiques nouvelles et plus ouvertes. Il s'agit de comprendre ce qui agite en profondeur notre société, ce qui la rend inquiète, indocile, irrationnelle, en apparence impossible à maîtriser. Une société qui n'accepterait pas les stratégies imposées par autrui, mais voudrait en créer une pour elle-même, au sein d'un projet limpide de justice, d'égalité, d'indépendance, authentiquement au service de l'homme. Voilà tout. [...]

Que le Très-Haut t'aide et aide le pays. Cordialement.

Dernière lettre d'Aldo Moro, à son épouse Eleonora Moro, le 9 mai 1978

Que tout s'apaise. Seule polémique possible : contre la DC. Luca à l'enterrement – non.

Noretta, ma toute douce,

Après un moment d'optimisme des plus ténus, né peut-être d'une méprise de mon fait – j'ai mal compris ce que l'on me disait, nous sommes arrivés désormais, je crois, au moment de conclure. Il ne me semble pas opportun de discuter de la chose en soi, non plus que du caractère incroyable d'une condamnation qui sanctionne ma douceur et ma modération. Sans doute je me suis trompé, croyant bien faire, dans l'orientation que j'ai donnée à ma vie. Mais désormais, on n'y peut plus rien changer. Force est de reconnaître que c'est toi qui avais raison. Disons seulement que, peut-être, nous aurions été punis d'une autre manière, nous et nos petits. Je voudrais que demeure clairement établie la responsabilité pleine et entière de la DC, qui s'est comportée de manière absurde et incroyable. Cette responsabilité, l'affirmer avec fermeté, comme il convient de refuser toute éventuelle médaille que l'on décerne d'habitude dans ce genre de situation. À la vérité, bien des amis (mais j'en ignore les noms), qu'ils aient été abusés par l'idée que parler pouvait me nuire ou soucieux de préserver leur situation personnelle, ne se sont pas engagés comme ils l'auraient dû. Cent signatures seulement – c'est ce qu'il fallait recueillir pour contraindre à la négociation. Assez parlé du passé. Quant à l'avenir, il est fait de ce moment de tendresse infinie pour vous, du souvenir de tous et de chacun d'entre vous, d'un amour immense chargé de souvenirs apparemment insignifiants mais en réalité précieux. Unis dans le souvenir de ma présence, vivez sous le même toit. Il me semblera être parmi vous. Je vous en prie, vivez dans une seule et même demeure – Emina aussi, si c'est possible –, et adressez-vous à nos bons amis, aux amis chers que tu remercieras tant, pour ce qui vous fait besoin. Prodigue à tous les baisers et les caresses que je voudrais donner, sur chaque visage, sur chaque paupière, sur chaque mèche. A chacun toute ma tendresse immense qui passe par tes mains. Sois forte, ma toute douce, au cœur de cette épreuve absurde et incompréhensible. Ce sont les voies du Seigneur. Transmets mon meilleur souvenir, et toute mon affection, à tous nos parents et nos amis ; pour toi, pour tous, un baiser plein de ferveur, gage d'un amour éternel. Je voudrais comprendre... Avec mes yeux de simple mortel, comment ferons-nous pour nous voir, après ? S'il y avait de la lumière, ce serait splendide. Mon amour, je serai toujours à tes côtés – serre-moi contre toi. Baisers, caresses à Fida, Demi, Luca (plein plein à Luca), Anna, Mario, le petit à naïtre Agnese Giovanni. Je leur suis si reconnaissant de ce qu'ils ont fait.

Tout est inutile, quand on ne veut pas ouvrir la porte.

Le pape a fait bien peu ; peut-être en aura-t-il quelque scrupule.



Aldo Moro, l'homme d'État

Leonardo Sciascia, *L'Affaire Moro* (extrait)

Dans l'affaire Moro, l'expression « le grand homme d'État » qui, à un moment donné, remplace le nom Moro, (...) était l'expression qu'il fallait, qu'on cherchait, afin que chaque référence à Moro renfermât – passée sous silence, mais effective – une comparaison entre ce qu'il avait été et ce qu'il n'était plus. (...)

« Homme d'État », c'est proprement l'homme de l'État : celui qui à l'État, à la structure qui le constitue, aux lois qui le régissent, applique intelligence, fidélité, méditation, étude. (...)

Moro n'avait pas été, jusqu'au 16 mars, un « grand homme d'État ». Il avait été, et continua de l'être jusque dans la « prison du peuple », un grand politicien : vigilant, avisé, calculateur; apparemment souple mais effectivement inébranlable; patient mais de la patience qu'accompagne la ténacité; et avec une vision des forces – c'est-à-dire des faiblesses – qui agitent la vie italienne. (...) A le voir sur l'écran de la télévision, Moro semblait être en proie à la plus antique lassitude, à l'ennui le plus profond. Par moments seulement, entre yeux et lèvres, on entrevoyait un éclair d'ironie ou de mépris : mais aussitôt voilé par cette lassitude, par cet ennui. Cependant, on avait la sensation qu'il connaissait « quelque chose d'autre » : le secret italien et catholique de dissiper le nouveau dans le vieux, d'utiliser chaque nouvel instrument pour servir des règles anciennes et, principalement, d'une connaissance toute en négatif, en négativité, de la nature humaine. Chose qui lui était à la fois affliction et arme. Arme utilisée avec douleur : visiblement. Mais utilisée. C'était, comme dit Pasolini, « le moins impliqué de tous » : mais précisément le fait d'être le moins impliqué lui donnait, sur tous, dans la Démocratie chrétienne, l'incontestable et même la soulageante autorité de parler au nom de tous : pouvoir et sacrifice à la fois. Et hors de la Démocratie chrétienne, en face des autres partis et de l'Italie entière, cette situation fonctionnait dans le sens de la crédibilité, de la confiance; et je dirais : pathétiquement.

Si Moro eut une idée qui ressemblât à l'idée de l'État, cette idée restait comme murée à l'intérieur de la Démocratie chrétienne, à l'intérieur de la cité médiévale – qui paraissait ouverte et sans défense, mais, à l'heure du danger, s'avérait fortifiée de fond en comble, veillée et barricadée – de la Démocratie chrétienne. (...)

[Moro] était si peu « homme d'État » en ce tout autre sens qu'en parlant d'État et de raison d'État, dans la lettre à Cossiga et à d'autres par la suite, il entend tout le contraire d'une entité qui néglige et transcende l'individu, le singulier, sa particularité et sa particularisation. L'État dont il se préoccupe, l'État qui occupe ses pensées jusqu'à l'obsession, je crois qu'il l'a reflété dans le mot « famille » [*qui est*] comme une dilatation de signification : de sa propre famille à la famille du Parti et à la famille des Italiens dont le Parti représente la « volonté générale », y compris de ceux-là mêmes qui ne votent pas pour lui. Et dans cette « volonté générale » il n'y a, selon la conception de Moro, qu'un seul point sûr et ferme, à maintenir au milieu de la fluidité des compromis et des contradictions : et c'est la liberté.

Dans la « prison du peuple », Moro a vu la liberté en danger et a compris d'où vient le danger et par qui et comment il est apporté. (...)

Ainsi pensait Aldo Moro, président de la Démocratie chrétienne, quelques années auparavant déjà; qu'entre la sauvegarde d'une vie humaine et la défense de principes abstraits on doit forcer le concept juridique d'état de nécessité jusqu'à le faire devenir principe, le principe non abstrait de la sauvegarde de l'individu contre les principes abstraits. Et ils ne pouvaient pas ne

pas penser ainsi, dans leur être ou leur paraître chrétiens, les hommes de la Démocratie chrétienne: de la base au sommet.

Mais une insoupçonnable et gigantesque flamme étatolâtre semblait avoir saisi la Démocratie chrétienne et la posséder. Moro, qui continue de penser comme il pensait, en est désormais un corps étranger : une sorte de douloureux calcul biliaire à extraire – avec l’ardeur étatolâtre comme anesthésique – d’un organisme qui, comme miraculé, a acquis le mouvement et l’usage du « sens de l’État ». (...) Les journaux indépendants et d’opinion, les hebdomadaires illustrés, la radio, la télévision : ils sont presque tous là, en ligne, pour défendre l’État, pour proclamer la métamorphose de Moro, sa mort civile. (...)

L’État italien est vivant, fort, sûr et dur. Depuis un siècle, depuis plus d’un siècle, il cohabite avec la mafia sicilienne, avec la camorra napolitaine, avec le banditisme sarde. Depuis trente ans il cultive la corruption et l’incompétence, dissipe les deniers publics en fleuves et en ruisseaux de malversations et de fraudes impunies. Depuis dix ans, il accepte tranquillement ce que De Gaulle appela – au moment d’en finir – la « chienlit » : écoles occupées et dévastées, violence des jeunes entre eux et contre les enseignants. Mais à présent, face à Moro prisonnier des Brigades rouges, l’État italien se dresse fort et solennel. Qui ose douter de sa force, de sa solennité ? Nul ne doit avoir de doutes, et d’autant moins Moro, dans la « prison du peuple ».

« L’État italien fort avec les faibles et faible avec les forts », avait dit Nenni. Qui sont les faibles, aujourd’hui ? Moro, la femme et les enfants de Moro, ceux qui pensent que l’État aurait dû et devrait être fort avec les forts. (...)

[Après son assassinat, le brigadiste qui téléphone à un ami de Moro pour lui révéler où se trouve son cadavre] sait que s’attarder au bout du fil peut lui être fatal ; et pourtant il est patient, méticuleux, plein d’égards même. Il répète, se laisse aller à un « je regrette ». (...) La voix est froide ; mais les mots, les pauses, les hésitations trahissent la pitié. Et le respect. Par quatre fois il appelle Moro « l’onorevole »*, et par deux fois « le président ». Ce langage entre verdeurs estudiantines et section de quartier du Parti communiste avec lequel les Brigades rouges parlaient de Moro dans leurs communiqués, a disparu. « L’onorevole », « le président ». Dans leur antiparlementarisme manifeste ou latent – pas complètement gratuit, pas complètement injustifié –, je crois que jamais les Italiens n’avaient pensé que le titre d’« onorevole » dérivât d’« honneur » comme au moment où ils l’ont entendu, de la voix du brigadiste, accompagner le nom de Moro.

Sans doute aujourd’hui encore le jeune brigadiste croit-il croire qu’on peut vivre de haine et contre la pitié mais, ce jour-là, dans cet accomplissement, la pitié a pénétré en lui comme la trahison dans une forteresse. Et j’espère qu’elle le ravage.

* *Onorevole* (« honorable »), est le titre accordé aux députés en Italie

FIGURE DE L'HOMME DE POUVOIR INDIGNÉ

Exode du pouvoir :
le Brésil, après la Tempête



L'Homme qui rit : Neuvième carton : « Une belle rigolade » (extrait)

Lui

Tu sais, l'ami, hier, quand je me promenais sur la plage, j'ai trouvé des squelettes d'animaux morts... des iguanes... des oiseaux... je ne sais pas... au début, j'ai pensé à un mauvais présage, mais très vite des vieux fantômes me sont revenus, les fantômes d'une autre vie... des paysages historiques, je ne sais pas pourquoi... (il se reprend) Du coup j'ai pensé aux milieux politiques des pays européens... Je t'en ai déjà parlé, non ? Comment ils se cooptent, comment ils se mettent ensemble, comment ils se réunissent... Bon, jusque là, il n'y a rien de mal, ils ressemblent à des tribus de singes... Mais ils prétendent aussi représenter le peuple, ils se considèrent comme sacrés et élus, oints par l'esprit saint. Autrefois, je les détestais déjà ; mais aujourd'hui, je reviendrais volontiers faire la révolution dans ces pays ! (il rit)

Le Brésilien *(en riant)*

Je ne vous permets pas de partir. Je le dis et je le confirme. Et si vous insistez, je ferai un référendum sur l'île : ils diront tous non, sans exception... Quand vous êtes arrivé, vous étiez un touriste. Aujourd'hui, vous êtes l'un d'entre nous. Quand vous êtes arrivé, vous étiez un retraité. Aujourd'hui, vous êtes un artisan de chefs d'œuvres, un artiste...

(...)

Lui

Quand je suis arrivé, j'avais simplement quelques livres. J'ai appris à vivre en pauvreté. Pauvre parmi les pauvres. Mais il faisait beau, et depuis, je n'ai jamais eu un seul rhume. (il rit) Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait, mon ami ? J'ai presque cent ans et je suis en bonne santé. J'ai derrière moi un long exode... Tu ne trouves pas que cela vaudrait la peine de recommencer à lutter ? Le dernier cerf-volant qui est redescendu m'a raconté que la crise économique et le désarroi moral règnent désormais un peu partout... Pourquoi ne pas aller renverser ces classes dirigeantes corrompues, ces républiques pourries et ces marioles qui les gouvernent ?

Le Brésilien

Si j'étais magicien, vous savez ce que je ferais ? Je dirais à des multitudes d'oiseaux exterminateurs, partout, de rendre la justice aux pauvres et aux exploités ! Mais je ne suis pas magicien. (il rient)

Lui

Si j'étais magicien, j'inventerais une nouvelle forme de gouvernement... Une démocratie qui ne serait pas seulement une fiction représentative, et du coup les pauvres et les exploités ne seraient plus ni pauvres ni exploités...

Le Brésilien et Lui

Il faudrait être magiciens...

(ils rient)

La chute de l'homme d'État vertueux

William Shakespeare, *La Tempête*, traduction d'André Markowicz (extrait)

PROSPÉRO.

Voici douze ans, oui, douze, Miranda,
Ton père était duc de Milan, et prince
De grand pouvoir
(...)
Mon frère,
Ton oncle, il s'appelle Antonio, écoute,
Écoute encor, qu'un frère se révèle
Perfide ainsi : lui qu'en dehors de toi
J'aimais le plus au monde, à qui j'avais
Confié les rênes de l'État, alors
La seigneurie, de toutes, la première
Et Prospéro, le premier duc, d'un tel renom
En dignité, et sans égal aucun
Pour les arts libéraux, qui, eux, prenaient
Mon temps d'étude, et, bref, ayant laissé
Les affaires publiques à mon frère,
Je devins étranger à mon État,
Ravi et transporté dans des études
Secrètes. Là, ton oncle faux
(...)
Expert, dès lors, à accorder des grâces,
Ou à les refuser, à savoir qui
Faire monter, et qui tenir en laisse
Après être monté trop haut, créa,
Te dis-je, à neuf, mes propres créatures,
Ou les changea, les transforma ; ayant
La clé de l'officiant et de l'office,
Il accorda tous les cœurs de l'État
Au ton qui lui plaisait le mieux, et fut
Le lierre qui cachait mon tronc princier,
(...)



Pour moi, pauvre homme, ma bibliothèque
Me faisait un duché bien assez vaste :
Du règne temporel il me juge incapable.
(...)
Sur quoi, levant une troupe félonne,
Une nuit désignée par le destin,
Mon frère ouvre les portes de Milan,
Et, dans la nuit mortelle, ses complices
Nous expulsent, moi-même, et toi, en pleurs.
(...)
Bref, ils nous ont jetés dans une barque,
Nous ont portés sur quelques lieues en mer,
Jusqu'à une carcasse vermoulue,
Un baquet, sans gréement, sans mât, sans voile,
Les rats, d'instinct, eux-mêmes, l'avaient fuie
Tel fut notre refuge pour pleurer
Aux flots hurleurs, pour soupirer aux vents
Qui, de pitié, soupirant en retour,
Nous furent doux dans le mal qu'ils nous firent.



Tino Carraro et Giulia Lazzarini dans *La Tempête*,
mise en scène de Giorgio Strehler, Milan, 1978
(photo: Luigi Ciminaghi)

Visions de



Dans *La Tempête*, s'affrontent et se complètent [entre autres nombreux principes contraires] l'exil et le retour. Et cet « exil »-ci y est conçu non pas tout simplement comme une réalité politique (celle de la chute, relégation et restauration de Prospéro, duc de Milan) ou géographique (celle du voyage et du naufrage malchanceux du frère usurpateur, et de son nouveau suzerain non moins coupable, roi de Naples), mais aussi, de façon métaphorique, comme le propre de la condition de l'homme sur terre [comme homo viator : *homme-passager*] – autrement dit, de l'acheminement pénible de ce dernier vers la vertu, vers le salut, vers la mort.

L'« île » de Prospéro [représente un lieu d'exil idéalisé et heureux], parce que porteur d'un enseignement moral et philosophique, [...symbolisant] le monde terrestre, à la fois lieu d'exil et patrie provisoire [d'un être humain qui, selon Plutarque est comme] un naufragé qui s'accroche (à tort) aux rochers de ce monde-île, « battu » par la tempête de la mer-cosmos qui l'entoure.



La nouvelle sagesse de Prospéro, acquise dans son « île » tout aussi bien que dans ses « livres », est de reconnaître sa propre erreur d'autrefois – celle d'avoir cédé le gouvernement de Milan à son frère parce que trop voué à l'étude pour s'en occuper lui-même –, puis de pardonner jusqu'à ses anciens ennemis qui avaient su profiter de cette faute. De plus, en choisissant de (...) s'imposer sur les événements par sa « prescience » de mage, Prospéro trouve un remède aux conséquences imprévues de cet abandon de pouvoir [et ainsi se rachète], pour racheter également tous ceux du théâtre shakespearien qui démissionnent (tels que Titus Andronicus, ou le roi Lear), et dont les actions imprudentes entraînent des conséquences néfastes pour eux et pour leur pays.



Mais, paradoxalement, [il abandonne] ce pouvoir à peine rétabli – dernière étape, cette fois-ci, d'une véritable ascension spirituelle et morale. À la fin de la pièce ce « roi-philosophe », devenu commentateur de sa propre histoire, finira par renoncer à cette nouvelle autonomie, fruit de ses études et de sa magie, pour se fier d'abord à la volonté et à l'imagination d'autrui – à celles de ses confrères humains, devenus, eux, spectateurs de la pièce.

[Cependant, si] l'« art » pseudo-divin d'un Prospéro on ne peut plus « civilisé », mi-thaumaturge, mi-démiurge, semble servir de contrepoids précieux au chaos « instable » – et surtout, au mal – du monde naturel, ce triomphe apparent de l'ordre social n'en est pas moins basé sur un pouvoir bien « faible », même illusoire [et il] trouve à la dernière scène, un reflet bien plus prometteur, dans la libération longtemps promise du serviteur fidèle Ariel [et] dans l'émancipation intellectuelle d'un Caliban désabusé, moins crédule et plus avisé qu'auparavant.



Cet homme « naturel » (...) fait preuve, lui aussi, dans cette « île » flottante du monde (où, en fait, personne n'est indigène) d'une évolution morale : celle de l'éveil de la connaissance de soi et du scepticisme, et donc du début de la sagesse. [A la fin de la pièce, il] s'avère plus sage et plus « apte » à apprendre qu'on ne l'avait pensé (...) ni plus, ni moins, peut-être, que le « sage » Prospéro lui-même, type par excellence de l'homme « exilé » (au sens large du terme) dans la parabole séculaire de l'*homo viator*.

George Hugo Tucker : « Préface » in *La Tempête*

Prospéro en exode

Pourquoi Prospéro brise-t-il sa baguette magique et noie-t-il son livre dans la mer ? Pourquoi retourne-t-il désarmé dans le monde des hommes ?

[La Tempête *montre*] l'antinomie entre la grandeur de l'esprit humain, et la cruauté de l'histoire, la fragilité de l'ordre des valeurs [*vécue par les hommes de la Renaissance comme une tragédie. Avec l'avènement de la science,*] l'ordre naturel a perdu son sacre, l'histoire n'est plus que l'histoire de l'homme. On avait pu rêver qu'elle allait changer, mais elle n'a pas changé. Jamais encore on a si douloureusement senti le déchirement entre le rêve et la réalité, entre les possibilités qui résident en l'homme et la misère de son sort. Tout aurait pu changer et rien n'a changé. (...) Prospéro possède cette conscience de la misère et de la grandeur de l'homme. Avec plus d'amertume encore. (...)

Chaque fois que je pense à Prospéro, je revois la tête de Léonard de Vinci telle qu'elle apparaît sur son dernier autoportrait. (...) Ce visage est marqué par la sagesse et l'amertume. Il n'exprime ni calme ni abandon. C'est cet homme qui, en marge d'une grande feuille remplie de démonstrations sur le mouvement des corps, a noté de la même écriture retournée, mais en caractères encore plus petits : « O Léonard, pourquoi de tels efforts ? » (...)

Le grand monologue de Prospéro au cinquième acte de *La Tempête*, où les romantiques déchiffraient l'adieu de Shakespeare au théâtre et une profession de foi dans la puissance démiurgique de la poésie, est en réalité très proche de l'enthousiasme de Léonard pour la puissance de l'esprit humain qui a arraché à la nature ses forces élémentaires. Ce monologue est un lointain écho d'un passage célèbre des *Métamorphoses* d'Ovide. Le monde est vu dans son mouvement et sa transformation, les quatre éléments : la terre, l'eau, le feu et l'air sont libérés ; mais s'ils n'obéissent plus aux dieux, Ils sont au pouvoir de l'homme qui bouleverse pour la première fois l'ordre de la nature. (...)

Chez Léonard, tout comme chez Shakespeare, nous rencontrons souvent ce type de réflexion très cruelle et très moderne sur l'histoire humaine, qui ne dure pas plus qu'un battement de paupière face à l'histoire de la terre. (...) La baguette de Prospéro contraint l'histoire du monde à se répéter sur une île déserte. Les acteurs peuvent la jouer en l'espace de quatre heures. Mais la baguette de Prospéro est impuissante à changer le cours du monde. La moralité une fois achevée, le pouvoir de magicien de Prospéro doit également prendre fin. Il ne lui reste plus qu'une amère sagesse. (...) Les grands rêves de bonheur des humanistes ne s'étaient pas accomplis, il était apparu que c'étaient de simples songes. Restait l'amère conscience des illusions perdues. La nouvelle domination de l'argent rendait plus cruelle encore l'ancienne domination féodale. [*Tout comme les avancées scientifiques de Copernic et Galilée étaient rejetées par l'Eglise*] la baguette de Prospéro n'a pas inversé le cours de l'histoire. En fait, elle n'a rien changé. Le monde est resté cruel ainsi qu'il l'était, et « cette vie brève s'achève sur un rêve ».

Prospéro n'est pas Léonard de Vinci, ni encore moins Galilée [*mais*] La Tempête [*n'en est pas moins*] une grande tragédie de la Renaissance, sur les illusions perdues.

Jan Kott, *Shakespeare notre contemporain* (extrait)



Une *Tempête* dans des temps obscurs

Giorgio Strehler : « Le travail de *La Tempête* est terminé », octobre 1978 (extrait) in *Un théâtre pour la vie*

La Tempête voit le jour à une époque qui offre toutes les apparences de l'apocalypse*. Mais c'est une apocalypse dégradée où tout se brouille, tout s'annule : révolte, assassinat prémédité, rituel politique, au sein d'une indifférence effrayante. L'histoire n'est pas restée à l'écart du lieu où nous construisons notre spectacle. Elle est entrée ponctuellement à l'intérieur des murs clos d'un théâtre où une petite collectivité travaillait sur les paroles d'un grand poète pour inventer des rêves. Pas des rêves gratuits. Des images, des sons, des significations qui, prenant parti contre un certain type d'histoire ambiant, devenaient une prise de position active, un refus du néant, une tentative violente de s'opposer à cette dissolution de la raison. D'autant plus que ce qui se passe sur scène garde son inévitable charge de désespoir. *La Tempête* est une œuvre désespérée. C'est le cri ultime devant l'échec d'un projet humain merveilleux et manqué. C'est l'interrogation ultime sur le destin de l'homme, son histoire, ses contradictions, sa poésie, et c'est donc une interrogation sur le théâtre comme parabole la plus proche qui soit, sur la vie. Maintenant que nous en sommes aux dernières répliques, elle nous laisse, non pas un goût amer, elle est trop grande pour cela, mais le calme sentiment d'une douleur profonde, dans la lueur du couchant, alors que nous voudrions que tout naisse dans la lumière d'un premier jour de création, une peine profonde pour ce destin humain qui cherche si malaisément à être pour l'homme et non contre l'homme. Cette *Tempête* qui s'achève sur le sentiment de cet échec nous livre au même instant la conviction tout aussi tranquille et profonde que seule la conquête de l'humain (qui n'est pas seulement pitié, justice ou tendresse mais acceptation de la réalité humaine comme elle est, au-delà de l'écran iridescent des grands projets, de la dure et mauvaise réalité) peut aider véritablement l'homme à prendre le monde dans ses mains, mais non, comme il en a coutume, pour le détruire et pour l'avilir.

Au-delà de ses implications politiques, historiques, artistiques, théâtrales, immenses, *La Tempête* nous apparaît toujours plus comme une marche vers la connaissance, celle de son héros Prospéro, vers la « conquête du réel » c'est notre propre marche laborieuse vers la connaissance à nous autres, interprètes et spectateurs. (...) Dans ces quatre heures, nous avons dû, en quelque sorte, condenser toute notre histoire passée, notre histoire présente et ce peu de futur que nous apercevons dans l'obscurité qui nous entoure. (...) Reste à savoir si, avec *La Tempête*, nous avons obtenu que quelque chose change, même modestement, dans le monde, si quelque chose a changé chez les hommes qui ont vécu *La Tempête* sur la scène et dans la salle.

Nous avons toujours tenté (sans illusions mais avec une certaine conviction) de faire un théâtre qui voulait modifier le monde. Jamais comme dans cette *Tempête*, nous n'avons senti à ce point la grandeur et la responsabilité de notre métier dans toute sa fragilité, sa désespérance et sa gloire.



* La création de *La Tempesta* eut lieu à Milan en octobre 1978, soit six mois après l'assassinat d'Aldo Moro

Exode

Antonio Negri, *Essaim* (extrait), in *Trilogie de la différence*, trad. J. Revel, Paris, Stock, 2009

Le chœur

Nous vivons l'événement, nous sommes l'essaim, nous produisons la métamorphose : c'est cela que l'on appelle l'exode. C'est ainsi que nous abandonnons le pouvoir : ce que nous voulons, c'est une autre vie. Nous nous en allons en attaquant, parce que le pouvoir ne peut pas vivre sans sucer notre sang et qu'il cherche à nouveau à nous emprisonner.

L'Homme

L'armée de Pharaon nous poursuit. Nous nous éloignons après avoir cruellement infligé à l'Égypte des plaies que seule l'indignation d'un vrai Dieu pouvait inventer nous sommes innocents de la cruauté de Dieu. L'arrière-garde d'Aaron défend la fuite de l'essaim vers la mer – une mer verte comme notre espoir, rouge comme le sang de la défaite d'Égypte. Au-delà de la mer nous attendent le désert, la longue marche, l'expérimentation de notre puissance. La vie et la mort continuent à rythmer notre existence, tout comme l'aube et le crépuscule permettent au jour de prendre forme : mais la vie est libre, désormais, et le jour est puissance, et la nuit est amour.

Le chœur

Le pouvoir ne peut produire et se reproduire sans exploiter : l'exploitation consiste à planter les dents dans la vie, la liberté et la créativité de l'homme, à les déchiqueter, à les digérer. La chair de l'homme est la matière première de l'exploitation, c'est le corps du pouvoir. Il n'y a de liberté qu'en s'en allant, en choisissant l'exode. S'en aller loin de cette horrible boucherie qu'est la vie quand elle est pliée sous le pouvoir souverain du capital.

L'Homme

Défends-nous, Aaron, interdis à la bête de nous écraser, jusqu'à ce que finalement se produise l'impossible et que la mer s'ouvre enfin...

Le chœur

L'impossible a eu lieu. L'exode est devenu possible. L'utopie est désormais derrière nous. Notre réussite, l'ouverture de l'impossible, la vérification de la vertu

L'Homme

Seul l'amour ressemble à l'exode parce que l'amour n'est pas le fils de la pauvreté et de la richesse mais qu'il est lui-même Diotime, le risque d'une puissance qui n'hésite pas à se jeter dans le vide de l'être, sur le bord de l'avenir.

Le chœur

L'amour et l'exode ne voyagent pas, ils génèrent. C'est cela, la vertu.

L'Homme

Sous les tentes de la multitude exodante, on éprouve de la joie. La nuit, la terre déserte tremble de palpitations amoureuses et le ciel est traversé par des messages lumineux. Fraternités stellaires... Les enfants construisent des statuettes de sable au bel aspect; chaque fois que le désert s'adoucit, les adultes, eux, construisent les avant-postes d'une cité possible. Mais si le chemin est long, nous ne nous fatiguerons jamais de le parcourir. Après avoir vécu le désir de mourir de manière si aiguë et la nécessité de tuer avec tant de douleur, nous savons désormais – je sais désormais – qu'un nouveau monde est possible, un monde de vivants, un monde de..., un monde d'amants.

FIGURE DE L'HOMME DE POUVOIR INDIGNÉ

Éloge de la pauvreté et de l'amour



Massimo Girotti, dans *Théorème* de Pier Paolo Pasolini, 1968

Renzo le partisan : Huitième carton : « pauvreté et amour » (extrait)

Renzo

Tu sais, ici, il n'y en a pas beaucoup avec qui j'arrive à parler... Parce que pour moi, faire de la politique, ça veut dire lutter avec les pauvres... Être pauvre...

Rina

(...) Enrichissons-nous plutôt tous ensemble, tous ensemble... Tu n'as pas l'impression de faire un peu le prêtre, avec tes éloges de la pauvreté ?

Renzo

(...) Rester avec les pauvres, pour moi, c'est avoir les pieds plantés du côté de la justice, c'est être sûr de ne pas se tromper... Élargir le front des pauvres, ce n'est pas additionner leurs misères respectives, c'est accumuler et leur désir de richesse et de bonheur, et le faire exploser...

Rina

Bon, voilà à nouveau le fou... Il faut que tu te fourres dans le crâne que la guerre, pour le moment, c'est fini, et la lutte des classes aussi. Bellon pense ça. Egidio pense qu'il faut malgré tout se tenir prêt pour l'insurrection. Ce sont deux positions qui peuvent très bien cohabiter. Mais personne n'a jamais dit qu'il fallait continuer à lutter chaque jour... Il faut qu'on se repose... Ça suffit, Renzo, arrête de faire le garçon rebelle, le sale gosse... Tu te rappelles quand on était au lycée ? Les professeurs, et les mères de nos camarades de classe, disaient de toi : quel beau jeune homme, comme il est intelligent... Mais il est fanatique, trop radical... Ils te donnaient les meilleures notes, mais jamais ils ne t'auraient accordé leurs filles... Maintenant c'est à moi que ça arrive : pourquoi donc s'acoquiner avec un dingue...

Renzo

Parce que la pauvreté et l'amour peuvent très bien aller ensemble... Et même : ce sont des passions qui doivent aller ensemble, parce que sans pauvreté... Platon aussi le dit, tu te souviens ?... sans pauvreté, il n'y a pas de désir ni d'amour.

Rina

Tu ne me crois quand même pas assez stupide pour croire à une fable de Platon ! Ici, c'est bien autre chose qui est en jeu. Pas seulement notre vie, mais l'avenir de notre société... En tout cas, moi, je ne crois pas que le communisme nous attende au coin de la rue, qu'il suffise de construire un sujet de lutte très fort... de garder le prolétariat en mouvement... de rester avec les pauvres, comme tu le dis... pour imposer le communisme. « Le pessimisme de la raison » comme disent nos chefs... c'est-à-dire le réalisme face aux rapports de force auxquels on est contraints... ça, oui, ça peut nous permettre d'agir... et donc : « optimisme de la volonté »...

Renzo

(...) Je déteste ceux qui veulent nous faire peur... Tous les pessimistes de la raison, ces terroristes qui nous disent que le mal sera toujours là, et que c'est une illusion de vouloir transformer le monde... Bande de prêtres, pire que des prêtres... Je n'aime pas la pauvreté, mais je pense que les pauvres ont la puissance de se libérer de l'exploitation, de la maladie, de la solitude... Et tu sais pourquoi ? Parce qu'ils sont pauvres... parce que c'est leurs besoins, et leurs désirs, qui les poussent...

Amour, fille de pauvreté et d'expédient

Platon, *Le Banquet ou de l'amour*, « Discours de Diotime » (extrait)

« Le jour où naquit Aphrodite, les Dieux, sache-le, donnaient un festin, et, parmi les convives, se trouvait Expédient, le fils d'Invention. Or, quand ils eurent dîné, comme ils avaient fait bombance, survint Pauvreté dans le des sein de mendier, et elle se tenait contre la porte. Or Expédient qui, s'étant enivré de nectar (car on n'avait pas encore le vin !), était passé dans le jardin de Zeus, s'y en dormit, alourdi par l'ivresse. Sur ce, Pauvreté, s'avisant, parce que pour elle il n'est rien d'expédient d'avoir un petit enfant d'Expédient, se couche à son côté, et voilà que d'Amour elle fut engrossée ! C'est aussi pour cette raison qu'Amour est devenu le compagnon et le serviteur d'Aphrodite : parce qu'il a été engendré pendant les fêtes de la naissance de celle-ci, et parce qu'en même temps, Aphrodite elle-même étant belle, c'est au beau que naturellement se rapporte son amour.

Nature de l'amour.

« Et maintenant, voici en quelle fortune Amour se trouve placé, en tant qu'il est fils d'Expédient et de Pauvreté. En premier lieu, toujours il est pauvre, et il s'en faut de beaucoup qu'il soit délicat et beau comme la plupart des gens se l'imaginent mais, bien plutôt, il est rude, malpropre ; un va nu-pieds qui n'a point de domicile, toujours couchant à même la terre et sans couvertures, dormant à la belle étoile sur le pas des portes ou dans la rue; tout cela parce que, ayant la nature de sa mère, il fait ménage avec l'indigence ! Mais, en revanche, conformément à la nature de son père, il guette, embusqué, les choses qui sont belles et celles qui sont bonnes, car il est vaillant, aventureux, tendant toutes ses forces ; chasseur habile, ourdissant sans cesse quelque ruse ; curieux de pensée et riche d'idées expédientes, passant toute sa vie à philosopher ; habile comme sorcier, comme inventeur de philtres magiques, comme sophiste. De plus, sa nature n'est ni d'un immortel, ni d'un mortel ; mais, le même jour, tantôt, quand ses expédients ont réussi, il est en fleur, il a de la vie ; tantôt au contraire il est mourant ; puis, derechef, il revient à la vie grâce au naturel de son père, tandis que, d'autre part, coule de ses mains le fruit de ses expédients ! Ainsi, ni jamais Amour n'est indigent, ni jamais il n'est riche !

Éloge de la vie nue

d'après Antonio Negri et Michael Hardt, *Empire*

« Bartleby aimerait mieux pas. » Le mystère de l'histoire classique d'Hermann Melville est le caractère absolu du refus de son héros. Lorsque son patron lui demande de faire son devoir, Bartleby répète calmement, encore et encore : « J'aimerais mieux pas. » Le personnage de Melville s'insère dans une longue tradition de refus du travail. Tout ouvrier, naturellement d'une façon ou d'une autre, souhaite refuser l'autorité du patron, mais Bartleby pousse à l'extrême. Il ne formule pas d'objection à telle ou telle tâche, il ne donne pas davantage de raison à son refus : il se contente de refuser, passivement et absolument. Le comportement de Bartleby est ainsi désarmant, en partie parce qu'il est si calme et si serein mais plus encore parce que son refus est si vague qu'il en devient absolu et que lui-même apparaît complètement neutre, un « homme sans qualités » ou, comme les philosophes de la Renaissance l'aurait dit *Homo tantum*, rien qu'un homme, sans plus. Dans sa passivité pure et dans son refus de tout particularisme, Bartleby nous offre une figure d'existence générique, une existence en tant que telle, une existence et rien de plus. Et dans le cours de l'histoire, il se met si complètement à nu en s'approchant toujours plus près de l'humanité nue, de la vie nue, de l'être nu – qu'il finit par disparaître, s'évanouir dans les entrailles de l'infâme prison de Manhattan, les Tombs.

Ce refus absolu du travail et de l'autorité est assurément le début d'une politique de libération, mais ce n'est qu'un début (continuons le combat). Le refus en lui-même est vide : Bartleby a beau être une belle âme, son existence dans son absolue pureté est suspendue au bord de l'abîme. Sa ligne de fuite de l'autorité est complètement solitaire et il est toujours sur la corde raide, au bord du suicide. En termes politiques aussi, le refus en lui-même – du travail, de l'autorité et de la servitude volontaire – ne conduit qu'à une sorte de suicide social. Comme Spinoza le dit, si nous nous contentons de couper la tête tyrannique du corps social, il restera sur les bras le cadavre mutilé de la société. Ce dont nous avons besoin, c'est de créer un nouveau corps social, projet qui va bien au-delà du refus. Nos lignes de fuite, notre exode, doivent être constituant et créer une solution de rechange réelle. Au-delà du simple refus – ou comme partie intégrante de celui-ci – il nous faut construire un mode de vie et par-dessus tout une nouvelle communauté. Ce projet ne mène pas à la vie nue de *l'homo tantum*, mais vers *l'homo homo* – l'humanité au carré, enrichie par l'intelligence collective et de la communauté.

François d'Assise,

François s'attaqua à ces maux de son temps que symbolisent et que sont les églises en ruine et la honte de la lèpre. On vit d'ailleurs beaucoup de chrétiens opposer radicalement la pauvreté et la nudité à une Église riche et politisée : l'époque ne manquait pas de laïcs comme lui combatifs et dynamiques. François avait pu observer par exemple et tirer les leçons de l'expérience de ceux que l'on appelait les Humiliés, à Milan : des artisans qui menaient une vie au et qui furent excommuniés une quinzaine d'années pour avoir prêché sans autorisation. Avec prudence, sans doute, François va plus loin qu'eux. Le même tempérament qui le fait être, plus que joyeux encore, gai et toujours enjoué, le conduira à vivre une pauvreté au-delà de l'humilité, misérable et délabrée. (...)

La vie de saint François est constituée d'événements tellement significatifs que les légendes n'y ajoutent rien et ne leur apportent rien, sinon leur rôle de lecture. (...) On a voulu faire de François, comme de Rousseau, un rêveur préromantique ; on a voulu voir en lui un précurseur



de la Réforme, un anticlérical, un Roméo de la bonne cause, un doux anarchiste, un communiste utopique, un panthéiste évidemment, un non-violent, un écologiste plus récemment, un hybride d'Orphée et de Gandhi, un bâtard de Fourier et de Blanche-Neige et quelques autres avatars encore. On ne prête qu'aux riches ; concernant saint François, on l'a sur tout privé de sa richesse même qui était son dépouillement, et de sa sagesse qui était dans sa folie, et de sa force principale qui était dans sa faiblesse. (...) Plutôt que de paradoxe, il convient de parler, pour

François comme pour tout converti, de l'irruption de l'infini dans le fini et de leur union, (...) du renversement du monde et de la relativité de toutes les valeurs. [...*Il est alors*] normal que le troubadour fasse sa cour à dame Pauvreté et il est normal que la gaieté accompagne la misère. (...) Cela donne son assurance, son caractère irrésistible la manière franciscaine de suivre nu le Christ nu ; l'adage *nudus nudum Christum sequi* a connu une fortune exemplaire au XIII^e siècle : il a la clé de ces situations significatives François pose le geste fondamental ou dit la parole définitive, bref, accomplit ces actes si symboliques que la légende ne saurait plus enjoliver l'histoire, ni la fiction dépasser réalité. (...)

Il est l'homme de l'élémentaire, par paroles, par actions et par omissions. Il n'a pas cette fausse humilité qui rétrécit les hauts faits et les interventions divines. On ne trouve pas chez lui ces décors, ces détours par la niaiserie, par le mignard ou la fioriture que l'on retrouve jusqu'au XX^e siècle chez tous ceux que la dévotion a édulcorés comme la douceur ou le vinaigre savent confire. Les diminutifs sont rares chez saint François et ce sont des raccourcis : les questions et les réponses sont directes. François n'a qu'un seul langage pour l'autorité et pour la soumission, pour la louange et pour la demande, pour la douleur et pour la jubilation. (...) François apparaît comme un de ces êtres rarissimes qui ont montré qu'il est possible d'être chrétien ; et sans doute a-t-il montré par là même tragiquement qu'un seul homme a jamais pu être franciscain.

Jean-Pie Lapierre, « Avertissement » in Saint François d'Assise, *Œuvres*

le petit pauvre

Ledit frère Rufin par une contemplation continuelle, était si absorbé en Dieu, qu'il était devenu comme insensible et muet ; il ne parlait que rarement et puis, il n'avait pas la grâce pour prêcher, ni la facilité à parler. Néanmoins, une fois, saint François lui commanda d'aller à Assise prêcher au peuple ce que Dieu lui inspirerait.

A quoi frère Rufin répondit : « Père vénéré, je te prie de me pardonner et de ne pas m'envoyer, parce que, comme tu le sais, je n'ai pas la grâce de prêcher et je suis simple et dépourvu d'intelligence ». Alors saint François dit : « Puisque tu ne m'as pas obéi promptement, je te commande par la sainte obéissance, que, nu, avec seulement tes braies, tu ailles à Assise et entre dans une église et ainsi nu, de prêcher au peuple. »

A ce commandement frère Rufin se déshabille et, nu, s'en va à Assise, et entre dans une église ; et, il fait la révérence à l'autel, monte en chaire et commence à prêcher. De cela, les enfants et les hommes commencèrent à rire et ils disaient : « Voici maintenant; ceux-ci font tant de pénitence qu'ils deviennent sots et hors d'eux-mêmes. » Pendant ce temps, saint François repensant à la prompte obéissance de frère Rufin, qui était un des hommes parmi les plus nobles d'Assise, et à la dureté de l'ordre qu'il lui avait donné, commença à se reprendre lui-même et à dire : « D'où te vient tant de présomption, fils de Pierre Bernardone, vil et chétif petit homme, de commander à frère Rufin, qui est un des gentilshommes d'Assise, d'aller nu, prêcher au peuple, comme un fou ? Pour Dieu, tu éprouveras sur toi-même, ce que tu commandes aux autres. » Et de suite, dans la ferveur de l'esprit, il se déshabille et nu, pareillement, s'en va à Assise; et emmène avec lui frère Léon pour porter son habit et celui de frère Rufin. Les gens d'Assise le voyant dans le même état se moquaient de lui, considérant que lui et frère Rufin étaient devenus fous par trop de pénitences.

Saint François entre dans l'église où frère Rufin prêchait en ces termes : « Ô mes bien-aimés, fuyez le monde, laissez le péché ; rendez le bien d'autrui si vous voulez éviter l'enfer; observez les commandements de Dieu, aimant Dieu et le prochain, si vous voulez aller au ciel ; et faites pénitence si vous voulez posséder le royaume du ciel. » Et alors, saint François, nu, monte en chaire, et commence à prêcher si merveilleusement sur le mépris du monde, sur la sainte pénitence et sur la pauvreté volontaire, sur le désir du royaume céleste et sur la nudité et l'opprobre de la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, que tous ceux qui étaient au sermon, hommes et femmes, en grande multitude, commencèrent à pleurer très fort avec une incroyable dévotion et componction de cœur.

Et non seulement là, mais par tout Assise, il y eut ce jour-là tant de pleurs sur la passion du Christ, qu'il n'y en avait jamais eu de semblables.

Et le peuple ainsi édifié et consolé par le geste de saint François et de frère Rufin, saint François fit se rhabiller frère Rufin et se rhabilla lui-même, et ainsi vêtus ils retournèrent au couvent de la Portioncule, louant et glorifiant Dieu qui leur avait donné la grâce de se vaincre eux-mêmes par le mépris de soi, et d'édifier les brebis du Christ par le bon exemple et de montrer combien il faut mépriser le monde. Et ce jour-là, la dévotion du peuple s'accrut tellement envers eux, que s'estimait bienheureux quiconque pouvait toucher le bord de leur habit.

Les Fioretti de saint François (extrait)



Illustrations : Ninetto Davoli et Totò dans *Des Oiseaux des petits et des gros* de Pier Paolo Pasolini, 1966

Résister comme la nature

Antonio Negri, *L'Homme plié* Acte I A : « La décision » (extrait)

L'Homme :

Hier soir, ils m'ont apporté la lettre qui m'appelle aux armes. (...) Assez, j'ai décidé, je n'irai pas... L'autre jour, quand je donnais le dernier coup à ce sapin qui ne voulait pas céder, j'ai été pris par le doute et par l'émotion : n'étais-je pas en train de le tuer ? Non. Ou peut-être bien que si... Mais là, la lutte était loyale, il y a tellement de sapins, nous les coupons et ils repoussent, la nature est pleine de puissance, chaque arbre que j'abats avec mes amis a donné naissance à des milliers d'autres, chaque arbre fait voler mille esprits, des essaims de vie autour de lui. Après l'avoir abattu, il faut le découper – ce tronc est une multitude d'expériences de vie et de cercles que l'on lit dans la section du bois, comme s'il s'agissait d'une conscience cachée et gravée de manière mystérieuse... Oui, c'est comme cela que l'on découvre que la nature crée continuellement. Ce n'est pas une guerre, le travail du bûcheron. Mon travail fait partie de l'économie de la nature. Ici, chez nous, on vit de la forêt depuis des milliers et des milliers d'années. Ils disent que notre forêt est l'une des plus belles du monde. La légende dit que c'est ici qu'ont été faits les navires vénitiens qui ont, les premiers, parcouru les mers du monde et inventé un exode pour ceux qui voulaient échapper aux patrons et au pouvoir de nos villages.

Cette lettre, que j'ai entre les mains : “ Monsieur ... la Patrie ... le devoir national... le rappel... la mobilisation... ”... Cette lettre est une lettre de mort. Moi, homme et bûcheron, je ne peux pas obéir. (...) Moi, je ne pars pas en guerre parce que je ne veux pas tuer. Je veux vivre, je veux aimer et générer, comme les ours qui se cachent dans le bois, je veux me cacher moi aussi. (...)

Combien de fois les arbres répondent-ils à la force du vent en se pliant. Les branches se courbent pour ne pas être brisés, c'est ainsi qu'ils se préparent à la résistance. Se plier pour résister au vent... je veux m'allonger de tout mon long comme un animal au milieu des rochers de nos montagnes, je veux me transformer en un tas, sauvagement, pour me défendre... ou bien me courber comme un arbre de nos bois, tordre mon corps comme une branche qui oppose au vent l'intelligence de ses nervures de vie. Il y a quelques mois, quand je suis tombée de la mule et que mon dos semblait brisé, je m'en suis fait la promesse : non, je ne me présenterai pas au bureau du recrutement, non, je ne le ferai pas, et quand ils viendront me chercher, je me plierai en deux, je serai comme un arbre tordu rétif à l'ordre de la destruction, un arbre tordu qui arrête la violence des vents et de la tempête, et qui frémit et vibre à l'unisson avec les saisons et les temps de la vie... La guerre ne m'aura pas, les puissances de la destruction ne m'auront pas... (...)

Les vieux du village montrent toujours un grand arbre, là bas, au-dessus de nous. C'était un grand arbre plié. Un jour, une avalanche dévalait en direction du village – c'était la première fois que cela arrivait, et ce fut aussi la dernière – ; mais l'avalanche a été coupée en deux, mise en pièces et éparpillée par le grand arbre tordu. Et quand la neige a fini de fondre, l'arbre était droit.

BIBLIOGRAPHIE

Antonio Negri,

Du Retour, abécédaire biopolitique, entretien avec Anne Dufourmantelle, Paris, Calmann-Lévy, Petite Bibliothèque des idées, 2002

Empire, avec Michael Hardt, trad. Denis-Armand Canal, Paris, Exils, essais, 2000

Inventer le commun des hommes, Paris, Bayard, 2008

« Théâtre de la philosophie », entretien avec Aliocha Wald Lasowski, (fragments) in *Agenda de la pensée contemporaine* n°9, hiver 2007-2008, Paris, Flammarion

Trilogie de la différence : Essaim, L'Homme plié, Cithéron, trad. J. Revel, Paris, Stock, 2009

Frédéric Attal, *Histoire de l'Italie de 1943 à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2004

Italo Calvino, *Le Sentier des nids d'araignées*, trad. R. Stragliati et M. Fusco, in *Roman, nouvelles et autres récits* 1, Paris, éditions du Seuil, 2006

Alain Françon et David Tuillon (dir.), *Quittez le théâtre affamés de changement*, Paris, Biro éditeur, 2009

Jan Kott, *Shakespeare notre contemporain*, trad. A. Posner, Paris, Julliard, 1962

Marc Lazar (dir.), *L'Italie contemporaine de 1945 à nos jours*, Paris, Fayard, *Les grandes études internationales*, 2009

Marc Lazar et Marie-Anne Matard-Bonucci (dir.), *Les Années de plomb, le terrorisme entre histoire et mémoire*, Paris, Éditions Autrement, collection Mémoires/Histoire, n°152, 2010

Elsa Morante, *Petit Manifeste des communistes (sans classe ni parti) suivi de Lettres aux Brigades rouges*, Paris, Payot & Rivages, 2005

Aldo Moro, *Mon sang retombera sur vous, lettres retrouvées d'un otage sacrifié*, introduction d'Emmanuel Laurentin, Paris, Tallandier, 2005

Claudio Pavone, *Une guerre civile, essai historique sur l'éthique de la Résistance italienne*, (1991), Préface de Bernard Droz, Paris, éditions du Seuil, 2005

Platon, *Le Banquet ou de l'amour*, trad. J.M. Moreau et L. Robin, Paris, Gallimard, 1973

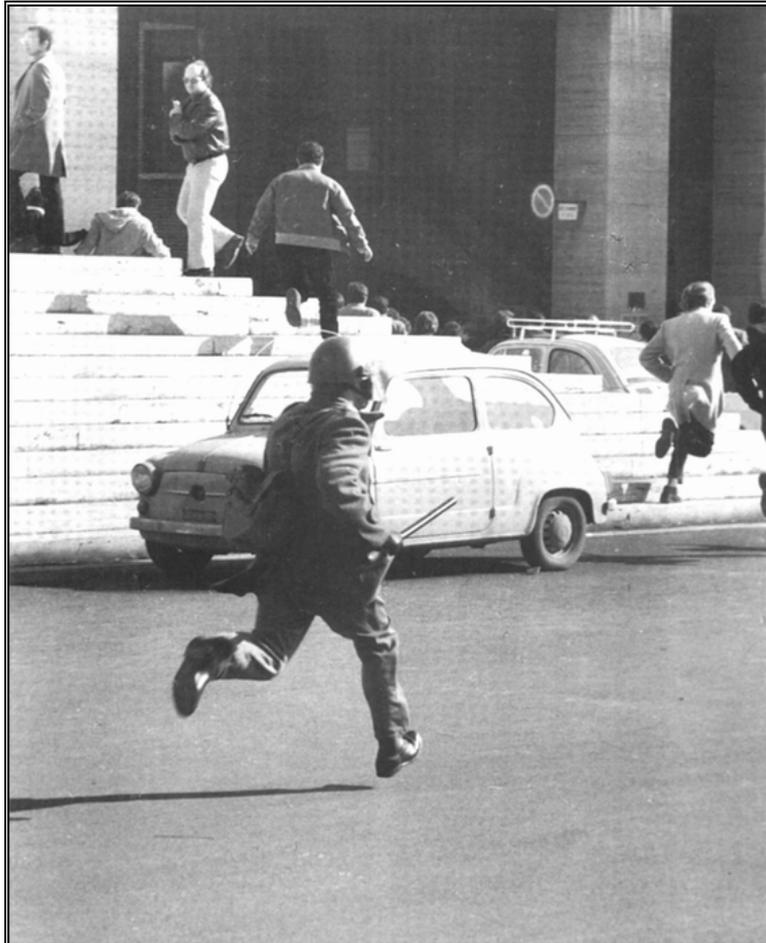
Saint François d'Assise, *Œuvres*, ed. Alexandre Masseron, avec un Avertissement de Jean-Pie Lapierre, Paris éditions du Seuil, Points Sagesses, 1982

Les Fioretti de saint François, trad. A. Masseron, Paris éditions du Seuil, Points Sagesses, 1960

Leonardo Sciascia, *L'Affaire Moro*, trad. J.-N. Schifano, Paris, Grasset, 1978

Giorgio Strehler : *Un théâtre pour la vie*, Paris, Fayard, 1980

William Shakespeare, *La Tempête*, trad. A. Markowicz, Préface de George Hugo Tucker, Besançon, Les Solitaires intempestifs, 2004



Manifestation étudiante à Rome en 1968 (photo : Adriano Mordenti)

Autour du spectacle

Durant les représentations, à l'espace librairie du TGP

Exposition des toiles de Cimandef et Didier, d'après des photographies de Tano D'Amico de l'Italie des années 1970.

Dimanche 20 Novembre salle Jean-Marie Serreau, vers 18 heures

Rencontre avec Antonio Negri et l'équipe artistique du spectacle à l'issue de la représentation

Samedi 12 Novembre 2011 à 20 heures, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe

lecture de *Prométhée (critique du divin)*, troisième pièce de la *Trilogie de la critique* d'Antonio Negri, pour France Culture, dirigée par Barbara Nicolier et Blandine Masson, avec, entre autres, les acteurs du spectacle

Réservations au 01 44 85 40 40 à partir du 18 octobre, tarifs 12 et 6€

Second cycle Antonio Negri dans l'émission *Théâtre et Cie* sur France Culture :

Trilogie de la critique, en partenariat avec l'association Avanti!01 le Festival d'Avignon, l'Odéon-Théâtre de l'Europe et le TGP-CDN de Saint-Denis

Dimanche 20 novembre à 21h : 1. *L'Homme qui rit (Critique de la politique)*, lecture dirigée par Barbara Nicolier et réalisée par Blandine Masson, enregistrée le 17 juillet 2011 au Festival d'Avignon, avec Jérôme Kircher, Laurent Poitrenaux, André Wilms et les voix de Gilles David de la Comédie Française, Anne-Lise Heimbürger, Hervé Gardette, Didier Lebon, Francesco Marta et Nina Greta Salomé.

Dimanche 27 novembre à 21h : 2. *Renzo le partisan (Critique des armes)* enregistré le 18 juillet 2011 au Festival d'Avignon, avec Laurent Poitrenaux et Evelyne Didi et les voix de Nina Greta Salomé, Didier Lebon et Francesco Marta.

Dimanche 4 décembre à 21h : 3. *Prometeo (Critique du divin)*, enregistré le 12 novembre 2011 à l'Odéon-Théâtre de l'Europe avec Nina Greta Salomé, Julie Pilod, Carlo Brandt et Pierre-Félix Gravière, Gilles David, Laurent Poitrenaux, Vincent Schmidt ...

À réécouter et podcaster sur franceculture.fr, à la page des Fictions

Dès maintenant et durant toute la durée du spectacle, des informations, des documents et l'actualité du spectacle sur le site de l'association Avanti!01 : **avanti01.org**

Dernière page : Meeting étudiant à Rome en 1968 (photo : Adriano Mordenti)



ce dossier a été réalisé par l'Association Avanti!01